

Actualités du Patrimoine Autobiographique



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Claude Buchkremer (APA-AML), Carine Dierkens (APA-AML), Nadine De Kock-Hardt (APA-AML), Myriam De Weerd (APA-AML), José Dosogne (APA-AML), Raymond Du Moulin †(APA-AML), Michèle Maitron-Jodogne (APA-AML), Colette Meunier (APA-AML), Francine Meurice (APA-AML), Marc Quaghebeur (AML), Jef Tegenbos (Letterenhuis), Louis Vannieuwenborgh (APA-AML).

Coordination de la rédaction et composition du numéro :

Francine Meurice

Relecture :

Claude Buchkremer, Carine Dierkens, José Dosogne, Michèle Maitron-Jodogne, Christophe Meurée (AML), Louis Vannieuwenborgh.

Graphisme de la couverture :

Claudine Vandewoude

Éditeur responsable :

Marc Quaghebeur, Directeur des AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

La revue est consultable en ligne sur le site des AML :

<http://www.aml-cfwb.be/archives/fondsapaaml>

Contacts et/ou commande:

Francine Meurice : fmeurice@4email.org

Louis Vannieuwenborgh :

Louis.Vannieuwenborgh@belgacom.net

Par courrier : Archives & Musée de la Littérature/ pour l'APA-AML

Bibliothèque Royale (3^e étage)

4, boulevard de l'Empereur

1000 Bruxelles

Belgique

Tél +32-2-519-55-75

Fax +32-2-519-55-83

Prix du numéro : 12 euros (frais de port compris pour la Belgique)

Sur le compte IBAN des AML : BE14 0014 5212 7483 -

Code BIC : GEBABEBB

Couverture : 1. Peinture de Gaby Peeters, *Hommage à Sonia Rykiel*, 2015 ; 3. Photo (Jef Tegenbos) de la vue actuelle du jardin de la maison de Madeleine Duguet et de Gaby Peeters au n° 9 de la rue Milis ; 4. Peinture de Gaby Peters, *Vue de son atelier, 9 rue Milis*, 1959.

Hommage à Jean Nicaise

Cher Jean, quel plaisir pour moi de t'offrir cet hommage ! Certes, tu nous as quittés, le 30 mai 2016, à 94 ans, mais je veux dire ici pourquoi l'évocation de ta vie me rend heureux.

Pourtant, ta jeunesse et ton adolescence furent assombries par ce dont mes parents me menaçaient rarement, et encore sans y croire : le pensionnat ! Mais surtout par la sorte d'indifférence de ta mère. *Maman* : absente le lundi matin quand tu quittais, seul, la maison pour le glacial internat, ta valise à la main, (« Maman n'a jamais aimé se lever tôt, dis-tu »). Absente, quand, plus jeune, tu rentrais à la maison : « où est Maman ? ». Absente, quand, ouvrant les yeux après une opération, tu lances : « Maman ? ».

Cependant la vie, Jean, t'offre non des compensations mais des découvertes : la littérature et le monde féminin. Ton premier amour est peut-être un livre d'histoire dans lequel, enivré, tu retrouves les lectures que te faisait ton bon grand-père. À ce plaisir s'ajoute celui de te sentir des dispositions pour l'écriture. Les baisers volés – au Collège ! – sur les lèvres d'une jeune fille de cuisine, te promettent que le beau sexe aura pour toi davantage que de la bienveillance.

Ta solitude, tes chagrins t'ont trempé. Les talents que tu te découvres te donnent confiance en toi et rapides sont les étapes qui te mènent à la liberté. En fin de rhétorique, l'invasion du 10 mai te propulse au rang de pilote de la voiture familiale. C'est l'Exode. Mitraillée par les Stukas, ta famille fuit vers le sud. Utile, indispensable aux tiens, quel n'est pas ton éblouissement quand tu deviendras réceptif aux tendres sentiments qui éclore dans les villages provençaux...

Cette première bouffée de liberté est suivie par une deuxième : tu t'inscriras à la faculté de philologie romane, à l'ULB, et *kotteras* chez tes grands-parents. L'Occupation allemande créera le chaos dans tes études, réussies cependant *in fine* en 1945. Les événements se précipiteront encore : ta rencontre avec Renée, vos fiançailles, votre mariage en 1946, ton entrée dans le journalisme. Tu t'adaptes avec facilité à la contrainte d'écrire vite et bien. Mais les perspectives offertes par un journal local sont trop étroites pour toi. Tu te lances, avec une immodeste assurance et le plaisir d'oser, dans la seconde branche de ta vocation : l'enseignement, et c'est là, Jean, ton vrai départ dans la vie.

Après quelques allées et venues, tu obtiens un poste de professeur de français à l'Athénée de Châtelet. Ta passion et ton entrain te font vite surnommer *Professeur Sourire*. Ton parcours te fera quitter Châtelet avec Renée et te voilà, selon tes propres termes – *gai luron, insouciant et débordant de joie de vivre* – atterrissant, grâce à la bourse Fullbright, à la Dobys-Bennett High School, à Kingsport, dans le Tennessee ! Tu enseignas durant une année la langue que nombre de tes élèves féminines considéraient comme celle *de l'amour*...

Après le Tennessee, ce fut l'Université d'Oslo. Ta réussite au concours pour la nomination de chefs d'établissements te propulse au poste de préfet de l'Athénée de Marchienne-au-Pont.

Tant de dynamisme fut remarqué. Quand il fallut nommer le directeur général de la nouvelle École Internationale installée à Casteau en même temps que le SHAPE, on se souvint de toi pour ce poste important. Et délicat : harmoniser cinq sections

nationales, chacune avec ses traditions, ses exigences, ses susceptibilités, relève de la quadrature du cercle. Tu as compris rapidement que ces fonctions t'éloignaient de l'enseignement et que tu *suivais un chemin qui t'éloignait de ta voie*. Tu réintégras ton poste de préfet aux Athénées de Châtelet, puis de Marchienne et, pour terminer ta carrière, de Gilly.

Si tu tiras un heureux parti de la vie, pour les choses qui dépendaient de toi, il en est d'autres. La mort prématurée de ta mère t'a bouleversé. De même t'a blessé infiniment la *descente aux enfers de l'enseignement*. Le rénové, 1968, le statut, les grèves : autant de stations de ton chemin de croix. Le temps du Professeur Sourire n'est plus. L'angoisse est perpétuelle, la dépression menace. Ta retraite est venue à point pour que tu conserves de l'enseignement un souvenir lumineux.

L'école est finie, Jean ! Enfant du pays des terrils, du charbon, des usines, tu accomplis le rêve de ton enfance : ta maison surplombe la mer, tu vois et entends les vagues se briser sur les rochers de l'Estérel. Tu souris à Renée. Tu as troqué le tableau noir pour la Grande Bleue.

Tu restes actif en participant aux travaux de l'APA France. Plus tard, quand l'âge t'aura fait revenir au pays, tu travailleras et rédigeras quantité d'échos pour notre association. Ton autobiographie – la première que nous reçûmes – est une pierre de façade sur le solide édifice de ta vie. Elle t'a valu, nous dis-tu, en la rédigeant, un prodigieux bonheur d'écriture.

J'ai lu, cher Jean, ton autobiographie, – je t'ai dit en son temps avec quel plaisir et quel intérêt ! Mais permets-moi de terminer sur une note plus personnelle : étant quasi de la même génération que toi, je possède, je crois, un avantage sur un lecteur plus jeune. Je ressens, par exemple, de la même manière que toi la nostalgie qui se dégage, non seulement de la chanson *J'attendrai*, mais aussi du nom même de son interprète, Rina Ketty.

Louis

Louis Vannieuwenborgh

Hommage à Raymond Du Moulin

Raymond Du Moulin nous a quittés le 14 décembre 2016. Depuis une dizaine d'années, il travaillait assidument à la conservation de l'autobiographie inédite au sein de l'APA. Il était encore présent à notre réunion du 29 novembre. À 92 ans, et malgré ses ennuis de santé, il lisait un grand nombre de nos documents pour leur donner écho dans notre bulletin de liaison. Ce n° 7 contient plusieurs de ses comptes rendus dont le style était unique par son grand souci de respecter scrupuleusement la double vérité de l'Histoire et des récits de ceux qui l'ont vécue. Raymond nous disait encore, dans la voiture, alors que je le reconduisais chez lui après la réunion, que nous faisons une œuvre de création en construisant, pièce après pièce, ces archives de l'autobiographie au sein des Archives et Musée de la Littérature.

Son expertise de lecteur était celle d'un grand connaisseur de l'histoire contemporaine. Raymond a été diplomate, ministre plénipotentiaire, à Lima, à Bruxelles, à Mexico, à Bogota, au Mozambique, à Paris, à Stockholm, à New York, à

Istanbul, à Jérusalem. Il a heureusement écrit son autobiographie pour en témoigner : *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate*.

Son écoute, très attentive lors des séances de travail de notre équipe, pointait rapidement l'erreur historique ou la lacune d'information dans nos échos de lecture. Son habitude de la rédaction *diplomate* nous obligeait souvent à revoir l'une ou l'autre formulation.

Son intérêt pour la transmission avait ouvert son amplitude au maximum dans l'échelle du temps de la vie humaine : en écrivant ses mémoires, il pensait à ses petits-enfants et en se penchant sur la vie du *colonel Léon Charlier combattant à Anvers, interné aux Pays-Bas*, il remontait à son grand-père maternel. C'est, en se souvenant de la « relation heureuse qu'il eut avec lui », et en partant de son dossier militaire pour essayer de reconstruire le personnage à partir du rôle essentiel qu'il eut pendant la Première Guerre mondiale, qu'il s'intéresse aux traces de mémoire laissées par ce personnage à la longue carrière militaire. Ce que Raymond a réussi en faisant exister le vécu de son aïeul dans ce moment particulier de l'histoire, lorsqu'il était interné aux Pays-Bas, est emblématique de la personnalité qu'il avait quand il était parmi nous à l'APA-AML. Son travail sur son autobiographie personnelle à propos de Léon Charlier aura permis des éclairages neufs sur les variations de la neutralité hollandaise au sein du conflit mondial de 1914-1918 et sur la double interdiction, même pour les non-gradés, de s'évader, édictées d'abord par un colonel hollandais ensuite par le gouvernement belge.

Notre groupe de lecture a entrepris la relecture de ses mémoires, *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate*, dans la transcription dactylographiée de Louis Vannieuwenborgh des 18 cahiers manuscrits et que Raymond avait relue partiellement. Afin que le lecteur ait une vue d'ensemble de sa carrière de diplomate, nous ne publierons ici que l'écho de lecture des ultimes cahiers, relatifs à la retraite, en hommage à Raymond, et nous publierons l'ensemble des échos dans le n° 8, en suivant l'ordre chronologique de leur succession.

Francine Meurice

Hommage à François Houtart décédé à Quito le 6 juin 2017

Au revoir François, tu ne nous laisses pas sans mémoire !

Depuis 2011, François Houtart était devenu notre ami au moment où José Dosogne, sympathisant de son militantisme altermondialiste, l'avait contacté au nom de l'APA-AML pour lui signaler l'existence d'un fonds de l'autobiographie aux AML.

François nous a alors régulièrement apporté, lors de ses passages à Bruxelles, ses archives personnelles pour notre fonds de l'autobiographie APA-AML. Selon sa propre formulation, il s'agit de « Correspondance revêtant un intérêt particulier, de notes de voyages, d'annonces et d'affiches de conférences et de photos, d'objets personnels, de distinctions, [dont il fait don] aux Archives et Musée de la Littérature (asbl), Bibliothèque Royale, bd de l'Empereur, 1000 Bruxelles ». L'asbl s'est engagée à répertorier et à intégrer à sa base de données le matériau déposé. Le travail prendra

beaucoup de temps, étant donné l'abondance des documents. Les responsables sont deux passionnés : Francine Meurice et José Dosogne¹.

François Houtart a organisé la répartition² de ses autres archives scientifiques, sociales, religieuses et politiques entre le SORE (centre de recherches socio-religieuses), la FERES (Fédération internationale des Instituts de recherches socio-religieuses), le CETRI (Centre tricontinental) et l'ARCA (Archives du Monde catholique) à Louvain-la-Neuve. À l'ARCA, il a déposé, sous l'intitulé « Archives François Houtart », les dossiers traités au CETRI, l'ensemble des publications et les notes de conférences qui sont répertoriées par Eduardo Crivisqui. « Les Archives François Houtart du Concile Vatican II », originellement déposées au Centre Lumen Gentium, qui les a répertoriées (publié par la Faculté de Théologie de Louvain-la-Neuve), ont également été remises à l'ARCA.

Le fonds François Houtart de l'APA-AML est révélateur de l'ampleur du travail de François Houtart pour lutter pour la paix et l'égalité sociale partout dans le monde.

Depuis 2013, nous donnons, dans notre bulletin de liaison annuel, quelques échos de notre travail de lecture de ce patrimoine d'un *citoyen du monde*, qui débute avec des poèmes d'adolescent et un journal personnel, pour se poursuivre par des lettres au Cardinal Suenens faisant état de la situation des religions en Amérique latine dans les années 1950, suivies par une correspondance internationale inscrite dans tous les combats du XX^e siècle (Vietnam, Angola, Nicaragua, etc.)

Sa dernière lettre, de janvier 2017, rendait hommage à Fidel Castro :

« Il est difficile de répondre à une demande de souvenirs personnels à propos d'une personnalité comme Fidel, sans tomber dans le défaut de parler plus de soi que du personnage. Cependant, c'est le défi que j'ai accepté. Mon premier contact avec Cuba date d'avant la révolution, en mars 1953, lors d'un congrès de la JOC. Après 1959, je me suis rendu dans l'île plus de 50 fois, rencontrant Fidel à une dizaine d'occasions. L'ordre chronologique sera suivi, accompagné de réflexions sur le contexte général. »³

Francine Meurice

¹François Houtart, *État des archives*, fait à Quito, le 1^{er} mai 2013.

²*Idem*.

³ François Houtart, « Fidel ou le défi à la mondialisation capitaliste. Souvenirs personnels », article écrit en janvier 2017, suite au décès de Fidel Castro le 25 novembre 2016, à paraître dans *Le Drapeau Rouge*.

Présentation du numéro

Constellations d'archives et transmission du patrimoine autobiographique

Dans ce numéro 7 de notre bulletin de liaison, nous avons voulu faire apparaître des constellations d'archives autobiographiques : familiales, sociopolitiques, littéraires ou artistiques.

La transmission du patrimoine autobiographique au sein de ces constellations peut être concertée, volontaire ou fortuite, mais il est évident que leur arrivée dans le fonds de l'autobiographie de l'APA-AML permet, non seulement de conserver la mémoire de ce que ce patrimoine raconte mais ouvre également des perspectives sur la mémoire de l'archive et de sa transmission.

C'est grâce au dispositif spécifique et à la méthodologie de l'APA, – rencontre d'un archiviste familial, d'un autobiographe ou d'un dépositaire et d'un groupe de lecture, rédigeant des échos de lecture des documents, – que se sont élaborées ces constellations d'archives. Le dispositif particulier de réception du patrimoine autobiographique de l'APA, rappelons-le, fut mis en place par Philippe Lejeune en 1992 lors de la création de l'APA en France et en constitue l'originalité. Nous l'avons imitée en Belgique – les autres fonds d'archives comparables ne rédigeant pas d'échos de lecture. C'est par l'envoi des échos de lecture au déposant de l'archive qu'un lien personnel et direct se crée avec ce dernier, qu'il soit auteur, héritier ou simple dépositaire de l'archive. De ce lien entre le déposant et un lecteur naît souvent un échange personnalisé qui ouvre la porte à une constellation d'archives.

La transmission du patrimoine autobiographique dans les constellations familiales

La transmission du patrimoine autobiographique au sein des constellations familiales permet d'identifier l'*archiviste* et le *récit de la transmission* de l'archive. En voici l'un ou l'autre exemple.

La constellation familiale « De Wée »

Dans la constellation familiale « De Wée », l'archiviste est le docteur Jean De Wée qui a voulu rassembler les journaux personnels de son père Maurice De Wée [1891-1961] et tous les documents le concernant pour les confier à Louis Vannieuwenborgh (APA) avec qui il a entretenu une relation suivie. Maurice De Wée a rédigé son journal de 1924 (date de son départ en Égypte) à 1959. Des fragments d'un journal précédant la carrière en Égypte et datant déjà de 1908 sont conservés également. Maurice De Wée était magistrat belge au Caire, comme juge des Tribunaux Mixtes, et témoigne de cette présence belge en Égypte. Maurice avait appelé son frère Albert-Jean De Wée auprès de lui, en Égypte, où il occupa un poste de médecin. Jean De Wée a fait parvenir également à l'APA les journaux personnels du frère de son père, entre autres ses carnets de guerre de 1914-1918, que sa cousine Anne De Wée lui avait confiés. Récemment, grâce à Carine Dierkens (APA), le lien a été établi avec Nana De Wée qui a appris ainsi que les journaux de son père étaient archivés aux AML. Elle-même a l'intention de compléter, par un récit écrit, l'interview autobiographique filmée qu'elle a déjà déposée dans nos archives et qui concerne les centres d'éducation artistique par

l'expression libre (CEAPEL) dont elle a fondé et animé, après rencontre et sa formation avec Oscar Gits (fondateur des CEAPEL), un des premiers ateliers. Atelier dans lequel, son père, Albert De Wée, était participant. Pour les collections muséales des AML, Jean De Wée a promis le buste de son père, réalisé par sa sœur, la sculptrice Élisabeth De Wée qui vient ainsi compléter elle aussi les archives de cette constellation familiale.

La constellation familiale « Mallieux-Slacmeulder »

Pour la constellation familiale « Mallieux-Slacmeulder », c'est Germaine Slacmeulder qui a joué le rôle d'archiviste en confiant à l'APA les écrits autobiographiques (notamment la correspondance de la prison Saint-Léonard à Liège durant la Première Guerre mondiale) et les manuscrits littéraires – dont des inédits – de son beau-père Fernand Mallieux (1872-1934) après les avoir antérieurement classés et en partie transcrits avec son époux René Mallieux. Germaine Slacmeulder a pris contact avec l'APA par l'entremise de son amie Françoise Blomme, dépositaire de la correspondance de son grand-père, l'architecte Adrien Blomme et de son épouse Lucienne Boels, durant la guerre 1914-1918. Un lien amical s'est établi entre Germaine Slacmeulder, José Dosogne et Francine Meurice, ponctué par le don d'autres archives familiales : la biographie de René Mallieux, fondateur de l'école d'escalade belge, les récits de voyage d'un ami alpiniste de la même école, Roger Ramsdam et, finalement, les pages autobiographiques de Germaine Slacmeulder elle-même.

La constellation familiale « de Brucq »

Pour la constellation « de Brucq », c'est Danielle de Brucq qui a joué le rôle d'archiviste en partant à la recherche du récit familial entendu dans son enfance et qui concernait la tentative de colonisation belge au Guatemala par ses aïeux sous le règne de Léopold I^{er}. La mémoire orale remontait au récit de sa grand-mère et la mémoire écrite au polycopié reçu plus tard : la transcription d'un récit écrit par son arrière-grand-père Édouard-Alfred de Brucq (1833-1909) parti à 9 ans avec ses parents pour cette expédition au Guatemala. Elle en croyait les originaux perdus mais découvrit que sa cousine Monique de Brucq possédait les quatre précieux cahiers manuscrits originaux. Elles vinrent toutes deux les apporter aux AML. Outre l'intérêt historique, ce « journal » a un intérêt romanesque. Il est rédigé *a posteriori* en 1907 mais est si précis dans ses descriptions des traversées de l'Atlantique à bord de voiliers, des naufrages comme des expériences au Guatemala, que le scripteur avait à coup sûr conservé des notes. Il est en tout cas un familier de l'écriture diariste car son récit porte la trace à plusieurs reprises d'allusions métatextuelles au contexte de l'écriture – il reprend la plume après une interruption, il se demande pour qui et pourquoi il rédige ses notes. Ce journal garde aussi la mémoire d'une entreprise qui se voulait philanthrope et utopique : fonder une colonie sur le modèle des phalanstères de Charles Fourier.

Danielle de Brucq est, à son tour, partie au Guatemala sur les traces de ses souvenirs familiaux et a écrit son propre récit, *Mon voyage dans un autre Guatemala*.

La transmission du patrimoine autobiographique dans les constellations sociopolitiques

La constellation sociopolitique François Houtart

La transmission du patrimoine autobiographique dans les constellations sociopolitiques évolue au sein d'une configuration différente. Elle permet d'identifier un archiviste pivot, mais celui-ci ne se situe pas dans une transmission linéaire d'une histoire comme c'est le cas pour les archives familiales qui suivent le modèle des lignées d'héritage. L'archiviste des constellations sociopolitiques répartit son fonds d'archives en fonction des légitimités institutionnelles. C'est le cas de François Houtart (1925-2017), qui en apprenant en 2012, par l'intermédiaire de José Dosogne, qu'un fonds d'archives de l'autobiographie s'était créé aux AML, a organisé la partition de ses archives en archives personnelles (autobiographiques) pour l'APA-AML et « institutionnelles » – scientifiques et religieuses – pour les centres d'archives (ARCA, SORE, FERES, CETRI) de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve. Cette répartition laisse apparaître une architecture entre les différents archivages. Par exemple les « Archives François Houtart du Concile Vatican II », originellement répertoriées par le Centre Lumen Gentium qui en était dépositaire, ont également été remises à l'ARCA. Plus récemment, début 2017, François Houtart a prévu le transfert de ses archives concernant le CACP (le comité d'aide aux colonies portugaises luttant pour la libération nationale des peuples colonisés) conservées dans les archives du couple Paulette Pierson-Mathy et Paul-Louis Pierson. Par ce geste, la hiérarchie de l'archive reste visible par la mention du fonds constitué par Paulette Pierson-Mathy et François Houtart, et l'intention autobiographique également. Reste maintenant à écrire, un chercheur ou un biographe aidant, l'histoire du militantisme indiqué ainsi comme matériau autobiographique. En prévenant Francine Meurice de la possible destination de ses archives du CACP à l'APA-AML, et en informant Paulette Pierson-Mathy et Paul-Louis Pierson de l'existence du fonds de l'autobiographie aux AML, François Houtart a provoqué un dépôt annexe qui concerne notre troisième constellation littéraire et artistique : il s'agit des archives littéraires de Marianne Pierson-Piérard, la mère de Paul-Louis Pierson, contenant notamment une lettre de Constant Malva dont il est question dans ce numéro.

La transmission du patrimoine autobiographique dans les constellations littéraires et artistiques

La constellation littéraire et artistique de la Pléiade des Jeunes

La transmission du patrimoine autobiographique dans les constellations littéraires et artistiques est facilitée par la valeur ajoutée que prennent certains documents. Ainsi, de certaines correspondances qu'a préservées la renommée de leurs auteurs ou de leurs destinataires. Leur valeur patrimoniale symbolique joue en leur faveur, contrairement à ce qui a lieu pour les textes sans socialité qui ne sont pas destinés à la conservation. C'est ainsi que la correspondance concernant les années de jeunesse de José Trussart (1931-2013), un des membres fondateurs de la Pléiade des Jeunes avec Madeleine Duguet (1909-1974), a été conservée à la *Letterenbuis* à Anvers. À l'APA-AML, nous détenons l'autobiographie de José Trussart, *Indépendance Tcha Tcha*, écrite

peu avant son arrivée dans le groupe de lecture de l'APA-AML, en 2011 et qui relate sa vie au Congo dès 1956 et après l'Indépendance. C'est la belle histoire racontée par Jef Tegenbos, archiviste bénévole à la *Letterenhuis*, autour de la maison de la rue Milis⁴ à Anvers (*A Room with a View*, 3^e de couverture) où il habite actuellement, qui a permis de faire le lien entre les deux centres d'archives pour compléter la constellation littéraire et artistique autour de José Trussart et de Madeleine Duguet. La couverture de ce nouveau numéro de notre revue a voulu mettre en scène cette constellation. En première page, une peinture récente de Gaby Peters, élève de Madeleine Duguet, qui a peint également l'îlot intérieur aperçu de son atelier au 2^e étage de la maison de la rue Milis (4^e de couverture), d'où Madeleine Duguet avait la même vue du 1^{er} étage. Jef Tegenbos a photographié le même îlot intérieur tel qu'il est actuellement (3^e de couverture). José Trussart avait laissé une enveloppe d'un courrier qui lui était adressé à la même adresse. Une petite rêverie poétique et une belle collaboration entre la *Letterenhuis* et les *Archives et Musée de la Littérature*.

Francine Meurice et Marc Quaghebeur

Publications

- *La Faute à Rousseau, La mer et moi*, n° 73, octobre 2016.
Dans le sous-thème « Exploiter » :
 - Francine Meurice, *Dialogue avec la mer des voyageurs belges au Congo* (p. 41-43).
[Comment les récits de traversée, de notre fonds APA-AML, écrits par les colons ou les agents territoriaux, en partance pour le Congo ou lors de leur retour, parlent-ils de la mer ?]
- Philippe Lejeune, *Aux origines du journal personnel. France, 1750-1815*, Paris, Honoré Champion, 2016.
- *Actualités du Patrimoine Autobiographique aux Archives et Musée de la Littérature*, n° 6, 2016.
Dossier thématique « Le Journal personnel » :
 - Raymond Du Moulin, *Le Journal de Lucette ou « Mon journal en exil »*.
 - Francine Meurice, *Le Journal inédit de Sara Huysmans*.
 - Louis Vannieuwenborgh, *Les Carnets de Paul Spaak*.

⁴ <http://9ruemilis.blogspot.be/2017/08/quest-ce-que-la-pleiade-des-jeunes.html>, site créé par Jef Tegenbos.

Les mémoires

Du Moulin, Raymond, *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate. Après la retraite, 1987-2008*, chapitres XVII et XVIII, 51 p., 2006-2008 [MLPA 00147/0002]

Écho de lecture

Après tant de campagnes menées, le temps serait-il venu de sonner la retraite ? Recul ? Repli ? Vie en retrait ? Certes, non ! ... Dans ces dernières pages du récit de sa vie, Raymond Du Moulin évoque plutôt une retraite aux flambeaux où chacun de ses pas d'homme âgé brille telles des lumières dont il voudrait éternellement conserver la puissance de la flamme. Les deux derniers chapitres de son autobiographie présentant ses années de retraité ne sont pas rédigés de manière hasardeuse : ils s'ouvrent par l'évocation de ses enfants et se clôturent par ses recherches généalogiques qui lui permettront de *soustraire au silence de la mort* des centaines d'ancêtres. Car il s'agit bien de vie et de survie dans ces pages qui referment le livre de ses souvenirs.

Henry et Véronique sont mis en exergue de ces deux chapitres. Véronique, rapidement évoquée – la fille à la recherche de l'homme qui la comblerait et la comprendrait – vivra deux séparations et s'installera à Milan. Henry, plus longuement évoqué, le fils déçu par New York, y laissant sa compagne et sa fille Poppy, prendra ses quartiers à Bruxelles. Il se remariera et aura une seconde fille, Louise, qui s'ajoutera à Gilles, le fils adoptif de son épouse. Poppy, la petite-fille américaine viendra à Bruxelles, s'y installera même pendant près d'un an après ses études universitaires aux États-Unis, obtiendra la nationalité belge. Elle est décrite, enfant, par son grand-père comme *fort gentille et très raisonnable* puis, jeune adulte, comme *jolie, attentionnée, délicate, d'humeur égale, au caractère bien équilibré*. Se ressentent à travers ces qualités, de manière pudique, les sentiments et la tendresse du grand-père. À la naissance de son enfant dont la *physionomie n'est pas tout à fait européenne*, Henry, le fils de Raymond, demandera un test ADN. Raymond découvrira ainsi sur le tard, suite à ce test ADN que son propre fils est l'enfant d'un autre... le fruit d'une liaison que sa femme a eue avec un Colombien et qu'elle lui avouera.

Ce temps d'écriture dédiée à ses proches est empli de silences, de dits si ténus qu'il nous revient à nous, lecteurs, d'en saisir toute l'émotion cachée.

Et comme pour prendre le contre-pied de ces sentiments retenus, les pages suivantes nous entraîneront dans un tourbillon d'activités menées et, dans un premier temps, dans les expositions à l'organisation desquelles il a contribué, en France et en Belgique. La liste est longue et ressemble à un écheveau sans fin, où chaque rencontre en entraîne une autre, où chaque projet mené en suscite un nouveau.

Tout d'abord, Paris. Il se liera d'amitié avec la conservatrice du musée de Pontoise et ils évoqueront tous deux l'idée de monter une exposition d'artistes néo-impressionnistes belges comme Van Rysselberghe et Lemmen. Un ami historien de l'art lui ouvrira les portes des collectionneurs privés. Une centaine d'œuvres pourront ainsi être sélectionnées et seront exposées au musée de Pontoise pour, ensuite, poursuivre leur route au musée des Beaux-Arts de Charleroi.

La conservatrice du musée propose alors à Raymond de continuer leur collaboration en mettant en place une autre exposition : *Table d'artistes – des mets et des*

mots ... Retour à Pontoise où il aide à la préparation d'une nouvelle exposition d'art belge : *Hommage à Anna et Eugène Boch*, les célèbres faïenciers.

Charleroi n'est pas en reste puisqu'il lui est proposé de contribuer à la présentation des œuvres du peintre néo-impressionniste Maximilien Luce, en lien avec les luttes du mouvement anarchiste.

Deurle sera le prochain lieu choisi pour une nouvelle exposition, celle consacrée à Léon De Smet. Puis, un projet d'exposition sur Jenny Montigny au musée de Pontoise capote. Elle ne sera dès lors pas présentée à Pontoise mais bien à Charleroi sous l'intitulé *Jenny Montigny – Lumières de l'Impressionnisme*.

Raymond prendra part encore à trois expositions : à La Louvière, pour fêter les 80 ans de l'Armistice (Artistes belges en 1914-1918) ; à Hoogstrate (Clara Voortman, Jenny Montigny et Yvonne Serruys, une de ses amies sculptrices) ; au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (rétrospective Théo Van Rysselberghe).

Chacune de ces expositions ouvre les portes de nouvelles rencontres, de nouvelles découvertes et d'étonnements, tels les liens qui existaient entre Van Rysselberghe et les milieux anarchistes.

À la suite à ce long descriptif de ses multiples participations à des événements artistiques, Raymond va clore son récit en évoquant les trois derniers pans actifs de sa vie : son implication dans de nombreuses associations, ses derniers voyages à travers l'Europe et ses recherches généalogiques.

Sa vie associative est tout aussi prolixe que sa contribution à l'organisation d'expositions ! Mais ces dernières pages autobiographiques semblent s'essouffler. Ne restent en effet écrites que les traces d'une liste d'associations et une liste de pays visités... Comme si, ici, l'important était surtout de laisser sa trace, sa marque, à la manière de sceaux qui auraient été apposés dans tous ces lieux de rencontres.

L'AUB, la société de l'histoire de l'art français, la société des peintres-graveurs, l'ACDA, le Comité de vigilance pour une paix réelle au Proche-Orient, le Comité France-Turquie, le Cercle Royal Gaulois et, enfin, dans un tout autre registre, *The Old Horses Lodges*, association qui s'attache à offrir une fin de vie digne et heureuse à de vieux chevaux... Cette sorte d'intrus dans la liste peut surprendre mais, surtout, elle nous éclaire sur une facette plus personnelle, intime de Raymond : son passé de cavalier et d'amis des chevaux et – j'ose extrapoler – son identification et son désir d'avoir lui-même une fin de vie digne et heureuse.

Les voyages culturels qui seront ensuite présentés sont surtout justifiés par le désir de combler les manques ! Raymond a presque tout vu dans sa vie mais il lui manquait encore la Castille, l'Andalousie, le Portugal, Vienne, la Slovénie, Prague, Dresde, Weimar, Berlin, la Crête, Bâle, Lausanne, Martigny... ! C'est l'Europe – et principalement la France et l'Italie – qu'il sillonnera à bord de sa voiture.

Enfin, Raymond évoquera six ans de recherche au sein du Cercle de généalogie (service uccllois du troisième âge). Il retrouvera ainsi la trace de centaines d'ascendants et de descendants :

« En les ayant tirés de l'oubli j'ai le sentiment de leur avoir, à mon tour, d'une certaine façon, donné la vie. Je suis heureux de leur avoir assuré du moins une forme de survie et leur suis reconnaissant du bonheur que j'ai éprouvé en les sortant de l'ombre et en les rencontrant par la pensée. »

En filigrane, on peut entendre le souhait de Raymond de pouvoir survivre lui aussi grâce à ses mémoires. Et, si on y prête encore plus l'oreille, on entendra peut-être loin derrière l'explosion de noms, de lieux, d'associations, un faible cri poussé à voix blanche : « finalement, qui suis-je ? »... Raymond nous a quittés le 14 décembre 2016 et nous confie dans cette dernière valise diplomatique le plus précieux de ses documents : l'histoire de sa vie.

Carine Dierkens

Gadeyne, Jean-Jacques, *Il y aura d'autres printemps. Conte philosophique*, 188 p., 2011[MLPA 00421]

Écho de lecture n° 1

La lecture de cet ouvrage présenté comme un conte philosophique est-elle vraiment celle d'un conte ? Une fiction partiellement autobiographique entourant la vie d'un certain Antoine épris de deux femmes est moins importante qu'un ensemble foisonnant de réflexions philosophiques que le lecteur traverse avec intérêt.

Au fil des développements d'une pensée très personnelle, l'auteur multiplie interrogations et commentaires sur des sujets essentiels : la création, l'univers, la destinée humaine, la croyance. Ces réflexions sont encadrées par le rappel des événements aux répercussions mondiales qui se sont produits depuis 1945.

L'auteur n'est donc pas un philosophe retiré dans sa tour d'ivoire. Il est un homme d'aujourd'hui, très sensible à l'évolution de l'époque dans laquelle il vit.

Le récit de Jean-Jacques Gadeyne reconstitue adroitement l'ambiance de cette époque. Il offre au lecteur l'occasion de retrouver divers aspects de la vie quotidienne et l'invite à se souvenir de chansons et de films devenus emblématiques.

Raymond Du Moulin

Écho de lecture n° 2

Chaque texte impose sa propre vitesse de lecture : celui-ci démarre vivement et, pour peu qu'on se laisse entraîner, on rate ce que nous apprend Jean-Jacques – oui, je suis familier mais la fréquentation avec l'auteur devient rapidement amicale – immédiatement, donc, il nous apprend qu'il est fou de littérature et de Paris. Il ajoute qu'il ne peut s'exprimer littérairement sans que plume et esprit ne fassent des rapprochements avec l'histoire contemporaine, notre histoire donc ; quel âge avions-nous, aviez-vous, quand Choltitz gracia Paris ? Ces références ont balisé nos vies, elles ajoutent paradoxalement de l'intimité au récit. Autre thème : la musique de jazz, trop peu connue pour ma part – ce que je regrette. À le lire, je sens ce que je perds tout en étant sensible au ton de l'évocation. Donc, dès la page 6, où Jean-Jacques nous apprend abruptement qu'il est temps pour lui d'écrire son *Ce que je crois*, il a déjà exposé sa manière, son style. Le lecteur, mauvais lecteur, mon frère, a sauté ce qu'il croyait être un incipit alors qu'il était déjà *in medias res*.

L'histoire d'Antoine, *persona* de Jean-Jacques, commence avec sa rencontre avec Véronique, rencontre décrite en trois lignes douces et retenues, et le mariage de celle-ci avec un autre...

Ensuite, ce fut Véra, être de fuite qui le désespéra, mais dont le moindre frôlement lui procurait les plus vives sensations. Ces pages nous montrent Antoine-Jean-Jacques, souvent submergé par ses émotions, envier les arbres qui laissent vibrer leurs feuilles en gardant un tronc solide.

« Le jour des funérailles de John Fitzgerald, Jackie glissa une rose dans les mains du Général de Gaulle. Se rappelait-il que le Président américain avait appris le français pour l'honorer et lui plaire ? »

Et puis le temps passe, Véronique, veuve, et Antoine se marient.

« Le Mur s'effond... Wir sind das Volk ! »

De nombreux chapitres sur la Foi, le Big Bang, la Création, l'Avenir, concluent le conte. Ainsi s'achèvent ces pages originales dont les constantes sont la jubilation et la folie d'écrire.

Louis Vannieuwenborgh

Colleye, Fernand, *Mon Amour, en vérité*, 198 p., 2011 [MLPA 00390/0001]

Écho de lecture

Le titre de l'ouvrage *Mon amour, en vérité*, ainsi que la photo d'un couple souriant au balcon de ce que l'on suppose être leur maison, laissent entrevoir un contenu plein d'émotions, peut-être même un brin sentimental... On s'apprête à lire une histoire d'amour. Les premières pages, qui esquissent le *elle* – Janou, la future épouse de Fernand –, nous maintiennent quelque temps dans cette attente. On devine une jeune femme un peu garçonne, *boucles blondes serrées dans un fichu rouge à pois blancs, une courte veste de velours noir jetée sur les épaules, une femme-enfant de presque vingt ans capable de dialoguer avec les oiseaux, de célébrer les noces entre deux fleurettes champêtres et de rester émerveillée, penchée au bord d'une source d'eau vive*. On assiste à sa rencontre avec Fernand lors de vacances en Espagne, à leur rapprochement, à leur première séparation à la gare du Midi mais aussi à leurs retrouvailles au *Saint-Germain-des-Prés de la Bourse*, lieu empli de musique de Mozart, de Honegger, de Sidney Bechet. Une longue et grave maladie les rapprochera davantage encore. Fernand veut faire de Janou sa princesse, rêvant d'habiter dans une cabane dans la forêt, *dans la familiarité des mésanges, des écureuils et le voisinage des arbres, du soleil et du vent*. Leur mariage sera célébré dans un esprit profondément chrétien. Le ton est donné après ce premier chapitre. L'histoire s'annonce bucolique, à l'imagerie un peu naïve, emplie d'une foi catholique pleinement assumée. Si la réalité n'est pas bien éloignée de cela et si le style restera, tout le livre durant, saturé de *belles images*, nous serons amenés dans une direction différente que celle pressentie et peut-être espérée.

Le rendez-vous des ascendances, deuxième chapitre du livre, nous donnera un descriptif historique de la composition de la famille : mère, père, oncle, tante, cousin, grands-parents paternels et maternels, petit frère... Nous connaissons les dates de naissance

et de mort, les professions et quelques traits de caractères ou de vie : la grand-mère maternelle décédée quand Fernand avait 22 ans, douce, tendre et dévouée ; le petit frère malade et mort tout jeune ; la grand-mère Marie qui fit son baptême de l'air à 90 ans ! Des souvenirs d'ambiance de son enfance seront rapidement évoqués : l'allumeur de réverbères, le marchand de journaux ambulante, le laitier et sa charrette, les chevaux...

Nous quitterons ensuite l'histoire familiale et amoureuse pour entrer dans une autre dimension, le début de la guerre, lorsque Fernand avait 13 ans, l'exode incontrôlable et irrésistible. Il décrira l'arrivée de cette armée allemande, impeccable, jeune, unie, moderne, scientifique, bien éloignée du régime barbare, des slogans haineux et mensongers qu'on véhiculait à son propos. Le doute s'installe dans les esprits. *Est-ce que ce ne serait pas les démocraties, dans leur impréparation et leur gabegie, à nous avoir menti ?*

Fernand nous décrira ensuite les 18 mois qu'il passera sous les drapeaux en 1951 puis son voyage en Tunisie ainsi que quelques rencontres marquantes : le général Piron, Néo-Destour, un proche de Bourguiba... Janou semble bien éloignée de ses préoccupations et le lecteur avide d'une belle histoire d'amour s'en voit un peu frustré !

Nous retrouverons toutefois la vie familiale de Fernand associée à des images champêtres dans le chapitre suivant *Si Miravalle m'était chanté*. Massive bâtisse du XX^e siècle, entourée d'un grand parc où vivent écureuils, renards et oiseaux, la villa Miravalle est présentée comme le fil rouge de sa vie. Cette maison de campagne où quatre générations se reliaient, est, nous dit Fernand, habitée par Dieu et conduite par son épouse qui fait figure d'ange. C'est là qu'au *cœur d'une nuit cristalline de novembre* naîtra leur première enfant, Marie-Hélène, suivie peu de temps après par Françoise et, huit ans plus tard par Pierre-Olivier. Parlant de ses enfants, Fernand reprendra une citation de Gibran : *Vos enfants ne sont pas vos enfants, ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie elle-même. Ils viennent à travers vous mais non de vous*. La prégnance de l'esprit religieux transparait de manière claire et assumée et l'on en vient à se demander si le titre du livre ne renverrait pas aussi, ou surtout, au profond sentiment d'amour chrétien qui l'habite.

La suite de l'ouvrage s'articulera autour du long et dernier chapitre *Les feux des projecteurs* et nous propulsera dans son imposante carrière professionnelle à la télévision ainsi que dans celle de Janou. Cent pages chronologiques et *télévisuelles* verront défiler deux visions, celle de Fernand en tant que journaliste et celle des téléspectateurs, en l'occurrence, ses enfants et sa femme.

Nous serons témoins de l'évolution de la télévision belge depuis l'année 1958 jusqu'en 1993, ainsi que du rôle qu'y a tenu Fernand. Les informations qu'il nous livre sont innombrables, voire pléthoriques, présentées sous la forme d'un inventaire quasi exhaustif des noms des journalistes, des personnalités politiques et artistiques, des événements d'actualité et des titres d'émissions qui ont traversé plus de trente ans d'histoire de la télévision belge.

Fernand est engagé à l'INR alors qu'il a 31 ans, 3 ans de mariage et un bébé de 15 mois. Son profil de journaliste chrétien l'amènera très naturellement à couvrir prioritairement les reportages liés à la religion, mais aussi à la royauté. Au début, il aura tout à apprendre dans cette télévision naissante. Il devra *voir, penser, agir, écrire et*

parler autrement, dans la précipitation. Il fera son baptême du feu en couvrant en 1958 l'exposition universelle, le Pacte scolaire et l'attribution du prix Nobel au Père Pire puis, en direct, en commentant le baptême du prince Philippe. Durant les 20 ans qui suivront, il travaillera sous la houlette de Robert Wangermée qu'il considère comme un *personnage austère, froid, laconique, triste peut-être hors de sa vraie vocation, la musicologie.*

Nous serons informés des grands faits historiques qui traversent l'actualité mais aussi de ses rencontres avec des personnalités marquantes ainsi que des nombreux voyages qu'il fit à travers le monde. Il s'attarde volontiers sur les reportages qu'il a réalisés pour le Concile de Rome, pour les funérailles de Jean XXIII et l'intronisation de Paul VI. Il évoque son amitié pour le Cardinal Suenens et suit de près la vie de la famille royale. Son attachement pour le Roi Baudouin est intense et Fernand nous livre, avec émotion, le colloque singulier qu'il a eu avec lui, – les deux jours de tournage pour ses 25 ans de règne – mais aussi le reportage-témoignage qu'il fit en direct de ses funérailles, alors même qu'il était déjà retraité.

Fernand évoque dans ses propos, sans s'y attarder, certaines difficultés relationnelles et de leadership au sein de la RTBF : les luttes de pouvoir entre tendances politiques, les cagnottes secrètes, les désillusions de certains journalistes qui choisissent dès lors de se tourner vers la politique.

Quant à Janou, l'amour de sa vie, elle travaille également au sein de la télévision belge. Collaboratrice des premières heures du *Jardin Extraordinaire*, elle prendra de plus en plus d'importance dans l'institution pour, en 1987, monter en grade et diriger pendant plus de cinq ans les relations publiques de l'administration générale. C'est elle qui organise les conférences de presse, l'accueil des invités, les réceptions. Elle semble être appréciée de tout le monde. Mais tant elle que lui mènent leur chemin propre, voyageant l'un sans l'autre parfois pour de longues périodes. Une toute courte phrase nous dira qu'en 1977, *ce fut une période difficile sur le plan familial...* mais nous n'en saurons pas plus.

Insérés dans ces longs inventaires, des *flashes* nous éclairent sur la manière dont la télévision était investie par ses proches. On pourra ainsi imaginer ses filles puis son fils sur ses genoux, les premières émissions pour enfants qui seront suivies avec passion par Marie-Hélène, Françoise et Pierre-Olivier ainsi que les émissions de divertissement appréciées par Janou et partagées en famille avec les enfants. Fernand et son épouse imposeront à leurs enfants une stricte censure parentale pour bannir toute trace de violence ou de vulgarité. Apparaîtront aussi dans le récit quelques images furtives des naissances des petits-enfants, arrière-petits-enfants et la place toujours importante tenue par Miravalle.

Le livre s'achève sur une double fin : la mort du Roi Baudouin et une prière adressée à toute sa descendance.

À la lecture des 198 pages de ce livre foisonnant, nous avons perçu un certain hiatus entre les promesses suggérées par son titre et le contenu réel. Ce dernier relève en effet surtout d'un exercice systématique de mémoire lié à 35 riches années professionnelles. Celles-ci prennent le pas sur la part laissée dans le récit à la vie affective et intime de Fernand. Ce n'est que par petites touches ténues que l'on peut percevoir ou ressentir l'amour qui l'habite et la place tenue par sa famille. L'important pour lui semble surtout d'arriver à tout consigner, comme s'il craignait que sa mémoire ne lui fasse bientôt défaut. Au terme de la rédaction du livre, libéré de ce

travail ardu de remémoration, il paraît apaisé, *comme si l'heure était venue d'une sérénité capable de nimber le sourire de la mémoire*. C'est alors vers sa foi qu'il revient, nous rappelant qu'il est, avant tout, un homme profondément engagé dans des valeurs chrétiennes qu'il espère léguer à sa descendance :

« Mes enfants, mes petits-enfants, mes arrière-petits-enfants, sachez que, même si vous ne Le voyez pas Il est là. Même si vous ne pouvez pas L'entendre, Dieu vous parle. Même si vous pensez être abandonné, Dieu vous aime. Car là où est la charité, là où est l'amour, Dieu est là. Et ce n'est pas parce nous L'aurons si pauvrement reçu en notre terrestre demeure qu'Il ne nous accueillera pas les bras ouverts sur le seuil de l'Éternité. »

Carine Dierkens

Colleye, Fernand, *Les petites Cousines*, Aquiprint, Bruges (France), 161 p., 2016 [MLPA 00390/0002]

Écho de lecture

Les petites cousines ont entre six et quatorze ans. Elles sont au nombre de six, deux fois trois sœurs. Les unes vivent aux États-Unis, les autres en Belgique. Leur point commun : leurs grands-parents et arrière-grands-parents Janou (Manou) et Fernand (Papic) Colleye. C'est à elles que l'auteur dédie les mémoires qu'il a réunis dans le présent ouvrage.

Dans un premier temps, Manou raconte ses souvenirs de voyage un peu partout dans le monde tout en évoquant toutes sortes de moyens de locomotion et d'expériences : hélicoptère, sauts en parachute, catamaran, course sur un traîneau lapon tiré par des chiens, descentes de rivières africaines en pirogue, rallye auto, parcours à cheval, chevauchée sur une Harley-Davidson, etc.

Fernand Colleye nous confie ensuite un *carnet de route* qui passe par la région de Marrakech où l'enchantement des lieux côtoie les joies de la gastronomie, puis par Dakar, chez sa fille Françoise, où il savoure un *repos de l'esprit dans la pure vérité de la nature et d'un ciel immense* de même que des mets délicats :

« Le repas commencera aussi bien avec un carpaccio de courgette sur ardoise, un soufflé de sole ou une verrine à base de légumes frais, pour se terminer avec du sorbet au melon, une banane flambée au cognac, une roulée à la cannelle, des beignets aux pommes, à moins qu'il s'agisse de crêpes ou de tarte à l'ananas, au chocolat, à la banane ou aux pommes. Et la mousse au chocolat alors... »

Au printemps 2015, Manou et Papic se rendent à Washington chez leur fils Pierre-Olivier, son épouse et leurs trois filles. Leur séjour américain passera par New-York et sa vie trépidante. Pour fêter les noces de diamant de leurs parents, Françoise et Pierre-Olivier leur ont réservé une grande suite dans un palace cinq étoiles de Bruxelles : *des bulles dans les verres, des étoiles dans les yeux, c'est une étape rêvée dans notre longue histoire romantique*.

Après un bref détour par le pays de Tyl Ulenspiegel, Fernand Colleye revient sur son adolescence marquée par la Seconde Guerre mondiale qu'il dit avoir vécue *au balcon* puisqu'il était âgé de 14 ans en 1940. Avec un peu d'imagination, on croirait alors entendre celui qui fut un éminent journaliste de la RTBF nous relater les différents

épisodes du conflit mondial de sa voix posée et harmonieuse. Cette narration méthodique, précise et abondamment illustrée, traite en parallèle les faits marquants du conflit, les tourments infligés à la population bruxelloise et ce que l'auteur a ressenti au quotidien alors qu'il accomplissait ses humanités au Collège diocésain Saint-Pierre de Jette.

« La guerre ? C'est le quotidien des élèves, c'est l'actualité. Mais nous avons un peu l'impression de vivre à l'abri sur un îlot, entre interrogos et examens trimestriels, leçons de religion, de flamand, de latin ou de mathématiques, de quoi nous former une belle culture mi-antique, mi-chrétienne. Pendant que d'autres, à peine nos aînés, se font tuer. »

En été, le collégien accompagne chaque jour des gosses issus de quartiers défavorisés de la capitale pour qu'ils se refassent une santé dans un camp de plein air à Stockel.

Se basant sur les carnets personnels rédigés d'après les informations qu'il avait pu glaner à l'époque dans la presse écrite et surtout à l'écoute de la BBC, de Radio Bruxelles et même de la *Reichrundfunk*, Fernand Colleye nous livre un reportage fidèle de l'actualité qui le passionnait déjà. L'accent est mis sur la campagne de Russie, la Résistance, l'attitude de certains Flamands, les représailles parmi la population, les combats aériens et navals. Un émouvant passage s'attarde sur les raids orchestrés au printemps 1944 par les bombardiers anglais et américains sur diverses villes belges, et notamment le bombardement des casernes d'Etterbeek et des quartiers nord de Bruxelles où l'auteur ira participer aux travaux de déblaiement avec les scouts. Ce récit est entrecoupé de textes encadrés dans lesquels Manou, âgée de sept ans au début de la guerre, dépeint ce qu'elle a vécu à Watermael.

L'ouvrage se termine par une longue dissertation agrémentée de multiples citations sur la mémoire, le devoir de mémoire, le besoin de partager ses souvenirs avec les générations qui suivent, et notamment avec les petites cousines qui ne mesurent peut-être pas encore la chance qu'elles ont d'avoir une Manou et un Papic qui ont tant de choses à leur raconter...

Claude Buchkremer

L'autobiographique et la mémoire

Les passeurs

La Seconde Guerre mondiale

Grunbaum (épouse Kacenenbogen), Lili (Léa), *Contre l'oubli. À mes enfants et petits-enfants*, 44 p., 2001 [MLPA 00268]

Écho de lecture n° 1

Je connais Lili et Dolf depuis les années soixante. Nous militons au sein du même parti et bien vite l'amitié s'est installée entre nous. Le présent écho de *Contre l'oubli* contient quelques souvenirs personnels.

Le samedi midi Lili Grunbaum se sentait plus heureuse que les autres jours de la semaine. Ses petits-enfants étaient alors rassemblés à table autour d'elle, une perspective qui l'avait rendue de bonne humeur dès le matin. Elle songeait en préparant le repas que rien ne pouvait lui faire davantage plaisir : avoir sous les yeux la table où prenaient place Vincent et Daphné, les enfants de sa fille aînée Nadine ainsi que Lou et Jeanne, les filles de son fils Michel. Elle souriait d'aise en songeant que ces chères têtes provenaient de la lignée du couple qu'elle formait avec Dolf, dont elle portait le nom depuis plus de 60 ans. Elle était reconnaissante de la chance qu'ils avaient eue avec leurs enfants. Nadine, la gentillesse même, a cinquante ans maintenant, elle est médecin et établie non loin d'eux ; Michel, au parcours original, dirige le théâtre *Le Public* qu'il a fondé, l'un des plus remarquables de Bruxelles. Mais aujourd'hui, en cette année 2001, à son sentiment d'aise s'ajoute un fait rassurant : elle vient de mettre le point final à son récit des terribles années de guerre, *Contre l'Oubli*. Bien sûr, les enfants connaissent l'histoire de la famille, mais Lili a voulu lui donner une forme qui résiste à l'épreuve du temps, afin que les enfants de Vincent, Daphné, Jeanne et Lou puissent la connaître également, ainsi que leur descendance. Lili est certaine, ainsi, avec son texte, de sauver de l'oubli la mémoire de son père, Rybick (Lybas) Grunbaum, de sa sœur Augusta et de son frère Jacob, qui furent les proies de la folie criminelle du nazisme.

Et pourtant, ce tableau familial que présente sous ses yeux ses petits-enfants réunis, il s'en est fallu d'un rien, d'un geste, d'un hasard, en cette terrible journée de 1942, restée gravée au plus profond d'elle-même, pour le rendre impossible.

La famille de Lili était juive. Son frère Jacob et sa sœur Augusta furent convoqués par la Gestapo. Celle-ci leur proposa le marché suivant : comme ils avaient tous deux plus de 16 ans, s'ils étaient d'accord pour aller travailler en Allemagne, « ils en tiendraient compte », sous-entendu leur famille ne serait pas inquiétée. Frère et sœur partirent donc en Allemagne, dont ils ne revinrent jamais.

Aussi, lors de cette terrible journée de 1942, quand les maisons de la rue de Mérode envahies par les soldats allemands, firent l'objet d'une rafle, le père crut à leurs propos lénifiants, présentant la rafle comme une mesure administrative. De la pièce où il se trouvait, il cria à sa femme, pour la rassurer : « ils ne nous sépareront pas ! ».

La mère, Sara Wajslie, et Lili, 8 ans, se trouvaient près de la porte d'entrée. Un soldat allemand les gardait. La mère de Lili ne crut ni son mari ni les Allemands. La peur la rendait folle de colère. Serrant Lili en larmes contre elle, elle se mit à invectiver et à injurier le soldat de toutes ses forces. Survient alors l'instant fatal, le fait minuscule, le destin qui a décidé de la vie ou de la mort de Lili et de sa mère. Tentons de nous représenter la scène : le soldat est face à une mère délirant de rage et de colère, sa petite fille de 8 ans, en pleurs, agrippée à elle. Quel était l'état d'esprit du jeune soldat, quelles furent ses pensées ? Se disait-il : « J'ai l'air malin avec mon fusil chargé face à une femme qui m'engueule. – Je préférerais la *Blitzkrieg*, soldat contre soldat ? ». Le soldat sourit, imaginant sa femme dans la même situation : « Hilde ne laisserait pas notre petit Karl... je la vois déjà, une chatte en furie ! – C'est normal, même les animaux défendent leurs petits. – Bon Dieu, j'en ai marre, c'est à la police de faire ce boulot, pas à nous, nous sommes des soldats. *Scheisse !*, mais qu'est-ce qu'ils foutent à l'étage ? Je vais voir. » Le soldat monte au premier étage.

La mère ne fait ni une ni deux, elle ouvre la porte, court chez une voisine, tambourine à la porte, la voisine ouvre, comprend sur le champ la situation, les fait

entrer, elles sont sauvées ! Elles et la postérité de la petite Lili : Nadine, Michel, Vincent, Daphné, Jeanne et Lou. Dolf et Lili pourront vivre plus de soixante ans ensemble, heureux.

Lili, en rédigeant *Contre l'oubli*, fera battre le cœur de ses enfants, petits-enfants, jusqu'à leurs descendants qu'elle ne connaîtra pas. Ces pages, de même, nous touchent, nous, simples lecteurs qui frémissons en lisant le récit de la terrible journée de la terrible année 1942.

Lili Grunbaum-Kacenenbogen est décédée le 28 juin 2016 des suites d'une courte maladie.

Louis Vannieuwenborgh

Écho de lecture n° 2

Ce manuscrit a été écrit par Lili Kacenenbogen pour que ses descendants connaissent l'histoire de leur famille juive avant, pendant et après la guerre. C'est elle, la cadette de la famille, née en Belgique en 1934, qui prend la plume.

La famille vivait en Pologne, heureuse et joyeuse mais décide d'émigrer en Belgique en raison des multiples vexations dont elle était de plus en plus souvent victime dans son pays d'origine. Installée d'abord autour des charbonnages de Wallonie, elle déménage ensuite à Bruxelles où le père est relieur. La famille est composée de deux adolescents, Augusta (1923) et Jacob (1924) et de deux filles plus jeunes, Rachelle (1928) et la narratrice, Lili (1934).

Les logements successifs sont petits mais agréables, les amis nombreux.

Et puis la guerre éclate. L'évacuation vers la France sera suivie d'un retour forcé en Belgique, à Bruxelles, rue de la Samaritaine. Il est suggéré aux aînés, Augusta et Jacob, de se mettre à la disposition des SS pour aller travailler en Allemagne, avec la promesse que la famille ne serait plus inquiétée. Quelques jours plus tard, ils sont avertis qu'on ne les reverrait plus jamais ! Horreur, comment des soldats peuvent-ils tromper de la sorte des adolescents en leur laissant croire qu'en acceptant le travail obligatoire, ils rendaient service à leurs parents ?

Lors de l'arrestation du père, la mère, contrairement à son mari, n'est pas crédule et doute qu'il ne s'agisse que d'une simple arrestation administrative. Lors de la rafle, la mère s'échappe avec Lili – Rachelle était par chance absente – et se réfugie chez une voisine. Elle va ensuite de logement en logement, fuyant à chaque fois qu'un soldat semble les regarder de trop près.

Lili séjourne souvent dans des pensionnats catholiques mais là aussi la peur d'être dénoncée la fait souvent déménager. La vie au pensionnat n'est pas toujours gaie. En septembre 1944, lorsqu'arrive la Libération, les filles restent près de leur mère qui a trouvé un travail plus rémunérateur que celui de femme de ménage.

Malgré la fin de la guerre, l'antisémitisme continue à s'exprimer dans les rues, les boutiques... Mais petit à petit la vérité sur les camps se fait connaître. L'absence, sur les listes de rescapés, des noms du père, d'Augusta et de Jacob est très dure à supporter. Pendant la guerre, du moins, on gardait encore l'espoir de les revoir vivants.

Quand la mère tombe malade, la famille ne peut vivre que de la solidarité juive et de quelques dons de proches. La mère rencontre ensuite un *ami* qui ne sera pas le plus grand bonheur de sa vie. La mort des proches continue à hanter les esprits. De plus, les Juifs n'ont pas intérêt à déclarer qu'ils le sont, il vaut mieux qu'ils passent inaperçus. L'UPJB (Union des Progressistes Juifs de Belgique) continue cependant à les soutenir moralement et même financièrement bien que les orphelins de guerre aient droit à des études gratuites pendant quelques années.

Mais bientôt, les filles font de belles rencontres, se marient, fondent de solides familles, et, sans oublier leurs chers disparus, retrouvent le bonheur.

Contre l'oubli est un récit très émouvant et très révélateur de ce qui s'est réellement passé durant la guerre sous l'occupation allemande.

Lili est décédée, après une courte maladie, durant l'été 2016, peu de temps après avoir déposé ce récit dans nos archives.

Nadine Dekock

Extrait

« En France, on raflait les Juifs et on les mettait dans des camps. Mon oncle avait donc payé un passeur pour conduire Jacob et Augusta, celui-ci les avait abandonnés en route. Mon frère, 16 ans, et ma sœur, 17 ans, se sont débrouillés tout seuls pour revenir en Belgique.

La situation se dégradait peu à peu pour les Juifs. Il y eut d'abord le recensement. Mes parents allèrent aux renseignements. Les organismes juifs disaient qu'il n'y avait rien d'anormal à cela. Mon père, qui avait vécu en Allemagne, disait que ceux-ci étaient des gens corrects. Maman ne voulait pas, mais Papa alla nous inscrire.

Suite à cela, il nous fut obligé de porter l'étoile jaune. Maman fulminait et enlevait les étoiles que Papa cousait sur nos vêtements. Ensuite, nous dûmes leur apporter nos radios. On en garda quand même une.

Après, gros coup dur pour Papa, les *Juifs* ne pouvaient plus avoir pignon sur rue, ni commerce, ni atelier ! Mes parents décidèrent de déménager. Ils trouvèrent un appartement avec atelier sur cour. Pour notre malheur, cet appartement se trouvait rue de Mérode, en plein quartier juif.

Les brimades continuaient. Les enfants juifs ne pouvaient plus fréquenter l'école, il y avait un couvre-feu. À l'entrée des cinémas il y avait des affiches " Interdit aux chiens, aux colporteurs et aux Juifs "... »

Lili Kacenenbogen

Lefèbvre, André, *Exode 1940*, 26 p. [MLPA 00055]

Écho de lecture

Ce récit, écrit en 2005, débute le 8 mai 1940. À « La Tourelle », le café préféré des étudiants de l'ULB voisine, une joyeuse soirée succède aux championnats universitaires d'athlétisme. Le narrateur champion du 400 mètres, est entouré par

une petite bande de copains qui sont comme lui, d'origine carolorégienne et inscrits à la faculté de médecine.

Deux jours plus tard, « les Allemands envahissent la Belgique. C'est la guerre ! La vraie ! », après quelques mois de face à face franco-anglais et allemand durant *La drôle de guerre*. Les condisciples d'André Lefèbvre sont mobilisés. Ils reçoivent l'ordre de rejoindre, à Gand, le service de santé de l'armée. André Lefèbvre, qui n'a pas reçu cet ordre, répondra à l'appel adressé à tous les hommes valides de 16 à 40 ans, non mobilisés, pour qu'ils se présentent dans les centres de recrutement de l'Armée belge. « Où, comment ? Mystère ! » ajoute André Lefèbvre à l'évocation de cet appel. Cet appel était assurément fort malencontreux, pour dire le moins, alors que l'armée allait à la débandade et qu'une multitude de civils fuyant l'invasion et les combats encombraient les routes. Avec son oncle René, André Lefèbvre quitte Bruxelles à bicyclette. Suivant un *lugubre cortège* de réfugiés, les deux cyclistes atteindront Poperinghe d'où ils passeront en France. Ils traverseront la Normandie : André ne se souvient pas *d'avoir apprécié le bocage normand*, mais il n'a pas oublié un cidre très savoureux que son producteur offrait généreusement pour ne pas *en laisser une goutte aux Boches*. « La nature était belle sous le soleil de mai »... Pédalant tranquillement en direction du Sud, André et René éprouveront un certain sentiment de liberté et se croiront presque en vacances. Lors d'une halte, ils seront accueillis par une villageoise qui tout en donnant le couvert et le gîte, se montrera très agressive à l'égard des Belges. Pour elle, ils ne sont guère différents des Allemands. Elle s'étonne d'entendre ses deux *invités* parler français.

Arrivés à Condom, dans le Gers, André et René seront obligés de rester dans cette petite ville : les autorités françaises ont décidé par réaction à la capitulation de l'armée belge, de bloquer, partout en France, les réfugiés venus de la Belgique. André quittera Condom en se séparant de son oncle et en abandonnant son vélo : les *vieux réfugiés* restent sur place tandis que les jeunes sont pris dans un train à destination de Toulouse. André deviendra brancardier de nuit dans un hôpital de cette ville où il ne se plaira pas. Il sait qu'elle est très belle mais à l'époque où il s'y trouvait elle était envahie par une foule de réfugiés et l'ambiance n'était pas du tout agréable. Ayant appris qu'un bataillon du service de santé belge se trouve aux Sables d'Olonne, André réussira à rejoindre cette localité balnéaire au bord de l'Atlantique.

C'est dans le casino qu'André trouvera ce bataillon ! Il occupe les lieux dans la plus grande confusion : « C'était le bordel, un bordel sympa ». André se réjouit de retrouver des copains. Après l'armistice franco-allemand, le retour en Belgique pourra se faire par un train spécial de rapatriement. Toutefois André et deux de ses amis, craignant d'aboutir en Allemagne, décideront de regagner la Belgique par leurs propres moyens. Parti à pied, le trio ne tardera pas à se procurer des bicyclettes. À son entrée dans la zone occupée, il se heurtera à des soldats allemands qui veulent l'arrêter mais finalement le laissera passer. « Le moral n'était pas au zénith » tandis qu'il traversait des villages abandonnés dont les habitants n'étaient pas encore revenus. Dans la région parisienne, un chauffeur allemand secourable prendra le trio à bord de son camion. Lorsqu'il parvient enfin à la frontière belge, André se trouve près de Couvin.

À Bruxelles, des parents en larmes accueilleront André au domicile familial, à la lisière de la forêt de Soignes. André sera particulièrement touché par l'émotion de son père qui ordinairement n'était guère démonstratif.

Raymond Du Moulin

L'enfance dans les années 1930 et 1940, avant et pendant la guerre

Dosogne, José, *Les métiers de l'enfance. Une jeunesse passée en Ardenne namuroise*, Biographème 7, manuscrit, 3 p., 2016 [MLPA 00288/0007]

Écho de lecture

José Dosogne se remémore volontiers sa petite enfance vécue en Ardenne namuroise, aux confins de Vresse-sur-Semois et de Laforêt, où il habitait chez ses grands-parents paternels tandis que ses parents et sa sœur demeuraient à Molenbeek. Ils occupaient un logement social à hauteur de la gare de Tour et Taxis.

Ces souvenirs rappellent à José Dosogne une *vie très dense*. Jusqu'à la fin de l'école primaire en 1943, année où il rejoint Bruxelles, il a connu sur les rives de la Semois une période qu'il qualifie de faste alors même qu'il ne voyait ses parents que par moments. Ils venaient à Vresse sur une moto Gillette 350.

À l'école primaire de Vresse il n'y avait qu'un seul instituteur pour tous les élèves. Les six années de primaire se sont pourtant bien passées et José a pu aborder sans problème les gréco-latines dans un collège bruxellois.

Lorsqu'il n'était pas à l'école, José rendait service à plusieurs personnes.

Il allait chercher du lait chez un fermier pour le gérant de l'Hôtel de la Semois qui lui donnait un litre de lait pour sa grand-mère et lui offrait un repas.

Pour quelques sous, il s'occupait du jeu de quilles dans un café tenu par une femme et son compagnon, un Français ancien légionnaire.

José était enfant de chœur et assistait un curé qui lui a révélé la culture. Il faisait partie d'un groupe d'enfants (*les Croisés*) formé par la sœur du curé. Il était le préféré de celle-ci !

Lorsque son grand-père abattait des arbres, c'était le plaisir d'une promenade en forêt pour lui apporter un casse-croûte.

José aimait aussi accompagner des chasseurs pour rabattre le gibier.

Il apportait sans rechigner une aide dans leurs travaux aux cultivateurs de tabac dont l'activité était très importante à Vresse.

Il était aussi crieur public, annonçant les nouvelles avec une cloche – on disait *bassiner*. Mission que le garde champêtre lui avait confiée.

Parmi les souvenirs qu'il relate se détachent encore celui de la petite kermesse annuelle et celui du passage d'un cinéma ambulant – *son souvenir le plus merveilleux*.

Raymond Du Moulin

Verstichel, Gilbert, *Chronique d'un zonard. Aubervilliers. Année 40, 195 p., 17 photos, autoédition par ses fils, [MLPA 00454]*

Écho de lecture

Gilbert Verstichel, mort en 1997, était né en 1932 à Aubervilliers, commune du nord de la banlieue parisienne, dont beaucoup de Français n'ignorent pas qu'elle était, à cette époque, particulièrement défavorisée. Après une longue vie de travail, il a éprouvé le besoin – je dirais la nécessité – de consigner sur papier ses souvenirs d'une enfance vécue, malgré les difficultés, comme particulièrement heureuse. Ses deux fils, Alain et Patrick, ont eu bien raison de donner forme de livre à ce récit si attachant et cela d'autant plus que les deux préfaces qu'ils proposent et qui précèdent le témoignage de leur père sont très justes.

Le récit de Gilbert Verstichel, assez largement chronologique, s'ouvre sur les dernières années de l'avant-guerre et s'achève une dizaine d'années plus tard alors que l'enfant, devenu adolescent, intègre la vie professionnelle.

De son propre avis Gilbert Verstichel est un *zonard*, mais ce n'est pas un zonard des bidonvilles. Sa maison, chemin de l'Échange, n'a certes qu'un point d'eau sur l'évier et les *chiottes* sont dans la cour, mais elle est en dur.

Petit-fils, par sa mère, de grands-parents belges qui ont fui à Aubervilliers pendant la guerre de 1914-1918, mais également belge par son père, il côtoie quotidiennement d'autres membres de sa famille, sa grand-mère Rosalie, son cher oncle Fils à la forte personnalité, son oncle Dess, mais aussi des Italiens, des Polonais, des Espagnols. N'est-ce pas d'ailleurs cette présence constante d'une communauté soudée qui rend la vie plus légère, plus heureuse ? En témoigne la belle série de photos qui complète le livre et, en particulier, celles, nombreuses, où des grappes d'enfants et d'adultes, serrés les uns contre les autres, sourient à l'objectif.

Dans la première moitié du livre – une douzaine de chapitres – Gilbert Verstichel évoque avec verve et humour son existence si haute en couleurs de gamin des rues. Revivent sous sa plume les jeux dans la décharge, les mauvaises farces, le pittoresque canal Saint-Martin, l'Exode, mais aussi les paysages de Flandre où la famille retourne chaque année en vacances après 1936.

Les années de guerre à Aubervilliers occupent la seconde moitié du livre. Gilbert Verstichel nous dit les terribles bombardements, la recherche de nourriture, les petits trafics, l'arrivée des Américains, la Libération enfin.

Que son récit porte sur l'avant-guerre ou sur la guerre, Gilbert Verstichel ne cache pas les moments difficiles et les drames vécus, mais il le fait toujours avec une certaine distance. Il ne se lamente jamais et parsème son texte de nombreux traits d'humour. Cette force de caractère, cette vitalité heureuse qu'il partage avec nombre d'habitants d'Aubervilliers, l'amènent tout naturellement à condamner le documentaire d'Eli Lotar et des frères Prévert, tourné en 1945, à Aubervilliers, et qui donne de cette commune une image très négative. Emporté par son indignation il va même jusqu'à traiter les cinéastes de *charognards*. On doit accepter sa révolte, sans méconnaître cependant que ce documentaire, commandé par le maire communiste d'Aubervilliers, avait pour but louable de dénoncer une situation inadmissible.

Existe-t-il une misère à la fois heureuse et condamnable ? Le texte de Gilbert Verstichel invite donc au débat. Plus largement c'est un magnifique témoignage, sincère et vivant, d'une enfance inoubliée et inoubliable. On souscrit à la belle conclusion de Patrick Verstichel, l'un des deux fils de Gilbert : « Les aventures des enfants du Chemin de l'Échange sont l'humble, mais incomparable souvenir de ce fragment d'humanité perdue, dernier devoir de mémoire d'un membre à sa communauté, dernier hommage d'un homme à sa propre enfance, dernier legs d'un père à ses fils ».

Michèle Maitron Jodogne

Extraits

« Sa classe [celle du père La Cane] connut des instants très chauds, comme ce jour où, le même Dirlo surprit les élèves, debout sur les tables, chantant l'Internationale, pendant que le père La Cane battait la mesure. Je crois bien que c'est ce dernier fait d'armes qui lui permit de faire valoir ses droits à la retraite. À moins que ce ne fut une mise à pied pour raisons de santé. »

« Le repêchage des noyés suscitait un grand intérêt parmi les mômes de la rue. D'autant qu'il s'agissait le plus souvent de femmes, femmes d'éclusiers ou de marinières, *c'est dans ces métiers qu'il y a le plus de noyés*. Pour nous c'était l'occasion de voir un sein ou un sexe à nu. Comme tous les gosses, la mort des autres nous laissait totalement indifférents. Mais les adultes sont-ils autres ? »

« Oh oui ! Monsieur Prévert, paix à votre âme, mais malgré l'admiration que je porte à votre œuvre, à vos poèmes, ce jour-là vous m'avez fait mal et je vous ai haï. Pendant des années, ce film a collé à la peau de milliers d'Albertvillariens. Il suffisait de dire "je suis d'Aubervilliers" pour être étiqueté. "Ah oui le film" et l'on en tirait des conclusions, c'est-à-dire : miséreux, coco, bolchevique. »

Gilbert Verstichel

Buven, Jean, *Un enfant de la guerre*, manuscrit, 75 p., 2015 [MLPA 00389]

Ce manuscrit nous est parvenu le 27 novembre 2015 lors d'une visite de François Houtart avec Jean Buven chez José Dosogne. Jean Buven était un des trente jeunes résidents du Foyer du Jeune Travailleur, organisé par la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) à Bruxelles dans le début des années 1950. François Houtart y travaillait alors comme aumônier et il a gardé le contact avec Jean Buven. Lorsque Jean Buven lui a fait lire son témoignage, il a pensé qu'il devait être publié. Il l'a retravaillé et fait corriger par un professeur de l'université de Quito, Gil Baillard. À la demande de Jean Buven, nous avons attendu la publication avant de lire son premier écrit. Le manuscrit retravaillé fut publié en mai 2016 sous le titre, *Mon père, ce collabo. La vie d'un collaborateur belge racontée par son fils*, aux éditions Jourdan (Bruxelles-Paris), dans la collection « Carnets de guerre ». François Houtart préface

l'ouvrage en insistant sur la seule posture tenable face à ces souffrances et à celles de tous les enfants dans toutes les guerres : le pacifisme.

C'est le premier état de l'écriture, avec toute la rugosité et le rythme essoufflé de la confiance immédiate, qui intéresse l'APA, – ce que François Houtart avait bien compris en demandant à l'auteur de nous remettre ses manuscrits. Le fonds François Houtart de nos archives contient des photos, de la correspondance, des adresses de ces jeunes du Foyer du Jeune Travailleur, dont des lettres de Jean Buvens et de Georges Schoeters.

Écho de lecture

Le récit de Jean Buvens, *Un enfant de la guerre*, est un écrit extirpé de ses entrailles avec douleur et résilience. C'est ce que le lecteur ressent, avec une empathie très forte pour ce petit enfant malmené, qui a 6 ans au début de la Deuxième Guerre mondiale, et qui réussira à construire malgré tout sa vie d'adulte.

Dans ce récit, il y a d'abord l'irracontable de ce qui ne fut jamais raconté auparavant, la honte d'avoir eu des parents collaborateurs. C'est en 1944 qu'il en prend progressivement conscience. Sa mère dénonçait des familles juives en repérant leurs noms sur les sonnettes au cours de *promenades* avec son fils dans les rues de Bruxelles. Son père était chauffeur pour la Gestapo et dénonciateur pour les Nazis – il ramenait certains soirs des jouets pour son fils, après les rafles...

Sans discontinuer, le narrateur redit l'irresponsabilité de ses parents qui ont entraîné l'enfant avec eux et lui ont laissé voir et entendre ce qu'aucun enfant ne devrait jamais voir ou entendre : des morts, des suicides, l'arbitraire ou le sadisme de militaires, la fuite lors de cette retraite en Allemagne et la famille, terrée dans une cave à Düsseldorf, au moment où la Gestapo a rapatrié avec elle les collaborateurs devenus encombrants.

Il redit aussi leur culpabilité impossible à assumer pour lui et le pardon qu'il demande auprès des victimes juives.

Mais lui aussi a vécu la terreur et les mauvais traitements, laissé souvent livré à lui-même par une mère sans amour et un père infantile. Il a physiquement souffert dans la période passée à l'orphelinat pendant que ses parents étaient en prison, condamnés comme collaborateurs après la guerre.

Il redit aussi sa scolarité chahutée, passant de classes néerlandophones à des classes francophones, avec de nombreuses absences, et ses efforts pour s'accrocher malgré tout quand il sera à l'internat du collège de Jette, avec l'aide d'un instituteur dévoué. Ses parents séparés, ne sachant pas s'accorder pour financer ses études, le retirent de l'internat. Ce qui finit de le déstabiliser complètement. Il reproche à ses parents de n'avoir pas compris le *bénéfice qu'il commençait à tirer du collège Saint-Pierre*, là où il n'était plus *le petit rebelle et le cancre du début*, qu'il se trouvait *au milieu du classement et pouvait espérer passer en quatrième*. Ses parents auraient dû être contents de voir que *leur fils n'avait pas sombré corps et âme, à cause de son vécu pendant la guerre*.

Il redit aussi son parcours en dents de scie dans la construction de son petit être affectif, retiré trop brutalement à l'affection des deux seuls adultes qui l'ont aimé : sa nourrice, maman Catherine, et son grand-père paternel, Henri Buvens.

Il redit aussi le traumatisme revécu et répété de la violence de la guerre dans son quotidien dans sa famille déchirée. Ce traumatisme est tangible dans les trous noirs de sa mémoire, lorsque des pans entiers du réel se sont effacés.

Dans son désir de faire émerger de cette mémoire, une à une, les scènes traumatisantes, il y a une quête courageuse d'explication de lui-même. Son histoire, il veut y réfléchir pour comprendre ce qu'il est devenu. Et avec beaucoup de lucidité, il se voit – au sein de la famille réussie qu'il a fondée, père de quatre enfants et époux heureux –, encore douloureusement marqué par cette enfance vécue pendant la guerre. Il se dit incapable de ne pas être froid, distant, inaffectif avec les siens, comme le fut sa mère avec lui, en n'ayant pas été un écran d'amour pour l'enfant qu'il était face aux horreurs de la guerre.

Francine Meurice

Extrait

« [La scène se passe près de la gare de Düsseldorf.] Arrivés au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes, dès la porte franchie, devant un immense local rectangulaire, mal éclairé, dans lequel régnait une odeur oppressante, de vin et d'alcool qui nous fit presque suffoquer. À notre droite, nous entrevîmes alignés, pour moi à l'infini, des foudres à vin. Le long du mur gauche, de cette immense cave, courait une plateforme de chargement que nous empruntâmes et d'où nous eûmes, dans la pénombre, une vue légèrement plongeante sur les foudres à vin. Pourquoi mes parents, avec moi occupant toujours, sagement, le second rôle, voulaient-ils absolument voir ce qui se passait dans cette cave mal éclairée ? Voulaient-ils aussi faire des provisions, ou était-ce une malsaine curiosité qui nous faisait progresser dans ce lieu cauchemardesque, vers des voix que nous entendions plus avant ? Pendant quelques minutes nous avançâmes sans encombre. Pendant cette progression, j'avais remarqué qu'en contrebas d'où nous nous trouvions, il y avait comme une inondation. Une vingtaine de centimètres de liquide remplissait l'espace où se trouvaient les foudres à vin.

Tout à coup, nous nous sommes arrêtés comme pétrifiés par l'horreur, de ce que nous venions de découvrir, mes parents et moi. Des cadavres flottaient dans le liquide qui inondait la cave. C'était horrible à voir. Il y avait là trois corps gisant sur le dos. La figure à fleur de ce liquide que je n'avais pas encore pu définir et qui n'était autre que du vin qui coulait des foudres défoncés. Les pauvres morts baignaient dans le vin qu'ils avaient voulu voler. Combien de temps sommes-nous restés captifs de ce cabinet d'horreur ? C'est difficile à dire. Le bon sens aurait voulu que nous ayons immédiatement pris nos jambes à notre cou, pour laisser derrière nous cette cave où nous n'aurions jamais dû entrer. Mais mes parents, surtout ma mère, étaient toujours attirés et même fascinés par le spectaculaire, surtout lorsque le spectaculaire était morbide. J'eus donc à mon corps défendant, encore le temps d'imprégner à tout jamais dans mon esprit la face livide du mort qui gisait à nos pieds. Il avait les yeux grands ouverts qui fixaient le plafond et la bouche légèrement ouverte dans un rictus horrible. »

Jean Buvens

Le communisme et le socialisme d'après-guerre

Hermanus, Merry, *Du bonheur de la certitude d'être aimé*, autoédition, 320 p., 2010 [MLPA 00401]

Écho de lecture

Le large sourire du petit garçon qui nous accueille sur la photo illustrant la première de couverture en dit long : il sait déjà qu'il est aimé. Bien campé sur ses petites jambes bronzées, culotte courte tricotée par sa maman, chemise impeccablement repassée, coudes aux hanches, cheveux bien peignés, il tourne le dos à la mer et fixe l'objectif du photographe avec confiance.

Dans ce livre qu'il destine à ses enfants et petits-enfants, Merry Hermanus décrit son enfance heureuse, ses rencontres, ses études, son service militaire, ses voyages, ses découvertes, son amour des livres et de l'histoire, sa passion pour le cinéma, sa fascination pour Léo Ferré...

Il insiste sur les valeurs que ses parents et grands-parents paternels lui ont inculquées, sur leur force sereine, leur sens du juste et de l'injuste. Son grand-père paternel était cordonnier dans les Marolles. Ferme partisan de la lutte ouvrière, il fut appelé à exercer divers mandats politiques pour le Parti Communiste. Les *mythes fondateurs de la famille furent façonnés dans le creuset du socialisme et du communisme*. Son *implacable et obsédante lucidité* amènera l'auteur à abandonner ses certitudes communistes, tout en restant militant de gauche, toujours soucieux de refaire le monde.

Le jeune Merry a vécu ses premières années à Laeken. Son père coupait des chemises, il s'installa à son compte et se retrouva, avec l'aide de son épouse, à la tête d'une entreprise florissante qui dut déménager à la rue du Trône à Ixelles. Leur fils était chargé d'apporter, en tram ou à vélo, et plus tard en voiture, les pièces à confectionner aux ouvrières à domicile et de livrer les commandes aux clients.

Après avoir accompli des études primaires et secondaires à l'athénée de Laeken, l'auteur entame en 1962 des études de sciences politiques et diplomatiques à l'ULB, qu'il parachèvera par une agrégation en sociologie et économie politique. Il se sent tout d'abord isolé par cette confrontation à une bourgeoisie libérale, indifférente à un condisciple d'origine modeste, mais il est captivé par les cours dispensés et réussit brillamment.

Ses longues recherches dans les archives de la Bibliothèque royale abritée, à l'époque, dans le palais du duc de Lorraine, ne se concilient pas avec les heures d'ouverture très strictes de la salle de lecture, qui seront allongées à la suite d'une grève des étudiants à laquelle Merry Hermanus prit part, ce qui lui valut d'être appréhendé par les forces de police.

Lors de son service militaire, le hasard des affectations lui vaudra une éprouvante formation d'officier de réserve à la police militaire. Devenu chef de peloton MP, il s'acquittera le plus consciencieusement du monde de cette fonction pour le moins surprenante.

Il reconnaît volontiers que son parcours d'étudiant, comme de milicien, lui a fait prendre conscience de capacités qu'il ne soupçonnait pas. Il avait connu la soif d'apprendre et se sentait à l'aube d'un avenir prometteur. On lui avait fait confiance et

on lui avait donné des responsabilités, à lui qui avoue avoir toujours été angoissé. Cette victoire sur lui-même, qu'il qualifie désormais *d'intelligence du lendemain*, le conduit à penser qu'*il faut accomplir ses rêves, même ceux qu'on n'a pas osé ambitionner*.

Grâce à son excellente mémoire, chaque anecdote lui permet de revisiter les lieux où il a habité, d'évoquer ses souvenirs avec émotion, tel le goût inégalable du jambon fumé dans la cheminée d'une ferme ardennaise, d'esquisser le portrait concis, plein d'humour parfois caustique, des personnes qu'il a côtoyées (parents, voisins, copains, professeurs, condisciples) :

« Petit, chauve, portant toujours un cache-poussière gris, regardant de guingois, un pâle sourire crispé barrant un visage blafard, ce type suait l'hypocrisie. Son regard de limace longeait les murs, scrutait en permanence le caniveau. Vous l'aurez compris, nous ne l'aimions pas ».

Au cours de sa vie professionnelle, Merry Hermanus a de temps à autre retrouvé d'anciennes connaissances venues quémander l'une ou l'autre faveur alors qu'il exerçait des fonctions prestigieuses, puis il les a reperdus de vue. Rares sont ceux qui lui ont manifesté leur solidarité pendant ses démêlés judiciaires...

Au passage, il dévoile l'origine de son prénom qui en a intrigué plus d'un. C'est tout simplement en l'honneur de leur sympathique propriétaire, un fourreur de la rue Neuve, dont le fils se prénommaient Merry (une contraction de Médéric, d'origine mérovingienne), que ses parents le *chargèrent de ce curieux prénom*.

Dans cet ouvrage, Merry Hermanus a effectivement réussi à transmettre à ses descendants ses racines, qui sont aussi les leurs, ainsi que les valeurs héritées de ses parents, et surtout l'amour qu'ils lui ont donné et qu'il éprouve à son tour pour les générations qui le suivent. Sa vie et son récit prennent dès lors tout leur sens lorsqu'il écrit : *Je vis dans le passé et je me projette dans l'avenir. Le présent m'échappe. Ce n'est qu'en me retournant que je respire le bonheur qui fut le mien !*

Claude Buchkremer

Les métiers disparus

Morisseau Rangé, Annick, *Impasse du Cordier*, 2 p., 2016 [MLPA 00391]

C'est par Annick Morisseau Rangé, une voisine de l'impasse du Cordier où logeaient, à Pornic, les participants belges des *Journées de l'autobiographie*, organisées, à Nantes, par l'APA France, sur le thème de la mer, en 2016, que cette tranche d'histoire familiale nous est parvenue. Les Rangé, qui ont été cordiers de profession, ont laissé leur empreinte dans ce quartier de la Source où se situent l'impasse du Cordier et le chemin de la Corderie.

Le grand-père Rangé d'Annick Morisseau, était le fils d'un certain Jacques Rangé, originaire de Bretagne, qui a appris le métier de cordier dans le même atelier que sa femme. Le couple s'installe d'abord à Paimboeuf, en Loire-Atlantique, et décide ensuite de s'établir à Pornic où *il y a des bateaux, des marins, qui ont besoin de filets, de cordes, et pour tirer la corde, la travailler, il faut de l'espace*.

Le père de Jacques leur permet de s'établir. Une maison, rue de la Source, est à vendre 5000 francs or. Madame Rangé dit qu'elle n'a pas de quoi la payer ; à son grand étonnement, le grand-père a l'argent – il vendait sans le dire le verre de vin aux

pêcheurs et mettait l'argent de côté. « Vieux fou, dit la belle-fille, s'il vous était arrivé malheur, on n'aurait pas su où était l'argent ! » La maison est achetée et il y a, la joutant, le chemin où il peut tirer la corde.

D'autres anecdotes savoureuses émaillent cette saga familiale, permettant au passé comme au présent d'être si attachants :

« Plus tard mes parents tiennent un café, juste en face de la gare. C'est là que je suis née. Dès que j'ai marché, j'allais finir le verre de vin des clients. »

La narratrice nous fait découvrir aussi l'habitat des ouvriers et des pêcheurs de l'époque :

« Chaque maison ne comprend que deux pièces, une grande pièce pour se loger et une souillarde, pièce sur terre battue où l'on met les grands pots de grès pour y garder le beurre, les viandes. »

Les conditions de vie nécessitent cependant de compléter les revenus d'un métier de cordier. Un petit commerce de réparation de filets et un comptoir de vin sont installés en face de l'impasse. Ainsi, l'épouse du fils unique de Jacques Rangé, née dans une famille de 12 enfants, et ayant bénéficié d'une excellente éducation, entreprend d'ouvrir une épicerie.

Tel était l'esprit de débrouillardise et d'opportunisme de la famille, bien utile à cette époque !

Sur le métier même de cordier, peu de précision sur les outils ou la main-d'œuvre nécessaire pour effectuer le travail. Mais ce texte nous confirme l'importance, l'utilité commerciale et sociale, que ce métier de cordier⁵ a représenté, jusqu'à la fin de l'ère des voiliers.

Colette Meunier

Les expatriés

Burhin, Yves, *Lettres d'Afrique, tome III, Maroc Berkane 1962-1967, Première mission au Maroc du 16 juillet au 6 octobre 1962*, tapuscrit, 14 p., 2011 [MLPA 00422/0003]

Écho de lecture

Après avoir relaté, dans sa *Chronique congolaise* (voir l'écho de lecture paru dans notre bulletin de liaison n° 6), les heurs et malheurs de ses parents au Congo où il est né en 1928, Yves Burhin se penche, cette fois, sur la première mission de trois mois qu'il a accomplie au Maroc en 1962. Engagé, en sa qualité d'ingénieur technicien en agriculture coloniale, pour étudier la perméabilité des sols dans la plaine du Zebra, à proximité de la petite ville endormie de Berkane, au nord-est du pays, l'auteur se retrouve à la tête d'une campagne urgente. Secondé par deux techniciens agricoles

⁵ Dans le dictionnaire de la marine, le mot *corde* n'est utilisé que pour désigner, la corde de la cloche de quart ! Pour ne pas passer pour un marin d'eau douce, il est mieux de parler de grelin, d'amarre, d'attache, de filin, de la garricette, de la drisse, du hauban, de l'écoute... Chacun des cordages ayant, à juste titre, sa fonction unique, indispensable dans le gréement d'un navire.

européens, il engage des ouvriers marocains pour creuser 1200 profils pédologiques et surveiller 3600 appareils de mesure. Les longs trajets, la mise en place du chantier, les conditions de travail pénibles sur ce plateau semi-désertique, le manque d'information du chef de mission sur le travail à réaliser et les coutumes locales, le déclin des villes et de leurs équipements six ans après l'indépendance du pays, sont exposés avec minutie, réalisme, et quelques notes d'humour.

« J'avoue que ce chantier fut la période de travail la plus intense de toute ma carrière d'agronome. Tout était nouveau, le pays, les habitants, les habitudes ainsi que le travail en lui-même. Grâce à l'expérience acquise dans les paysannats du Kasai, l'organisation du chantier et l'engagement des terrassiers ont été rapides. Au début, il y a toujours un round d'observation, c'est humain de savoir jusqu'où on peut tirer sur la ficelle ».

Yves Burhin réussit rapidement à optimiser véhicules et matériel de mesure, à dynamiser le rendement des ouvriers, à gérer les conflits entre les deux techniciens et à affronter les longues et éprouvantes journées de travail sous un soleil de plomb. On le sent chagriné par les préjugés, et notamment l'hostilité de certains Marocains envers les Belges qu'ils considèrent comme de *sales racistes*, et qui plus est, comme responsables de la mort de Patrice Lumumba. Il n'apprécie pas que certains Français nostalgiques de leur ancien statut de *patrons* s'offusquent lorsqu'il *donne de l'Excellence au Super-Caïd de Berkane*. Si, en 1962, ses relations avec les Arabes n'étaient pas toujours au beau fixe, Yves Burhin reconnaît bien volontiers qu'avec le temps sa nationalité belge présentera un avantage, et qu'il lui sera donné d'apprécier l'hospitalité marocaine.

Le chantier se déplace pour trois semaines dans la plaine du Bou-Areg. Les travaux se font dans des conditions plus agréables en raison de la proximité de la Méditerranée. Un nouveau déplacement amènera l'équipe dans la plaine inhospitalière du Gareth au sud de Tiztoutine. Les conditions de vie sont spartiates, à un point tel que le chef de mission doit loger paillasse par terre dans un ancien poulailler. Une fois son rapport de fin de chantier bouclé, il lui faut prendre une décision pour son avenir et celui de sa famille restée au pays.

« Je suis content que cette aventure se termine, mais je ne regrette pas d'être venu voir le pays, surtout d'y avoir travaillé avec la population. Visiter un pays en touriste et y travailler, c'est incomparable. J'ai appris une foule de choses et peut-être vais-je y trouver une bonne situation, comme tout le laisse supposer ».

Un engagement lui est offert, en effet, à l'Office national des Irrigations. Le 6 décembre 1962, Yves Burhin, son épouse et leurs deux enfants, quittent Bruxelles en voiture pour Berkane. Ils passeront vingt-trois années au Maroc jusqu'en 1985. Tout porte à croire que ce nouvel épisode clôturant la saga familiale en Afrique sera empreint, comme les précédents, de courage, de prouesses techniques et de découvertes pleines d'humanité.

Claude Buchkremer

Les défricheurs

Premiers témoins du quatrième âge

Slacmeulder (épouse Mallieux), Germaine, *Enthousiasme, optimisme, volonté. Témoignage*, 16 p., 2016 [MLPA 00447]

Écho de lecture

Nous l'avons ignoré, Germaine et moi, mais un étrange croisement de nos vies aurait pu provoquer notre rencontre dans le quartier des étangs d'Ixelles lorsque étudiant, je fréquentais les bureaux de l'architecte Mulpas, avenue du Général De Gaulle, pour le concours du projet Coca-Cola. Pour la facilité, j'avais loué une chambre, rue du Lac, en face du domicile actuel de Germaine.

Dès la couverture de sa modeste brochure illustrée, la volonté de témoignage de Germaine apparaît. Elle a 93 ans lorsqu'elle entreprend la rédaction de ce récit autobiographique.

Après la période de l'enfance, de la guerre et de ses 38 ans de vie professionnelle à la radio (INR, RTB, RTBF), elle récapitule la partie de sa vie sans René. Elle aborde une existence marquée par une nouvelle réalité : le célibat, la retraite, le troisième âge. Vainquant les difficultés de l'écriture, elle entreprend une biographie⁶ de son époux et compagnon de randonnée, René, René Mallieux, l'alpiniste et fondateur des écoles belges d'escalade.

Alors que Germaine organise sa nouvelle vie avec beaucoup de volonté, additionnée d'enthousiasme et d'optimisme, elle va devoir faire face à la maladie, alors qu'elle est entrée dans le quatrième âge. Son énergie personnelle et son caractère lui ont permis d'avoir une réaction d'esprit critique par rapport à ce que les médecins lui proposaient comme traitement d'un cancer du côlon. Elle a pu guérir en choisissant la thérapie la moins brutale.

Si, dans son récit, la partie relative à la guérison est étonnante, celle qui concerne son attitude face à la dépendance l'est tout autant. Elle habite toujours seule dans l'appartement qu'elle partageait avec René, s'entourant de différents soutiens extérieurs pour éviter à tout prix la solution de la maison de retraite.

Quand on lit ses mots laconiques et souvent humoristiques, on la découvre telle qu'elle est dans son décor près des étangs d'Ixelles, accueillante, volubile, enthousiaste, lorsqu'on lui rend visite⁷.

« 1995

Je retrouve les réflexes d'antan.

Le grand changement c'est :

Le réveil : seule dans ce grand lit

⁶Germaine Slacmeulder, *René Mallieux, initiateur des écoles d'escalade en Belgique et alpiniste passionné 1906 - 1995*, 2010 [MLPA00183].

⁷Lorsque Germaine Slacmeulder a eu connaissance de l'APA-AML, elle a réuni et classé les archives familiales de son beau-père Fernand Mallieux qu'elle avait entrepris d'organiser avec René (cf. le fonds Fernand Mallieux, notamment les lettres écrites de la prison Saint-Léonard en 1915).

Le petit déjeuner : seule à table
 Seule pour préparer les repas.
 Seule-seule-seule. »

José Dosogne

Les journaux de voyage

Fragments du journal de voyage de François Houtart

Le fonds APA-AML de François Houtart, en cours d'inventaire, contient toute une série de lettres, plus ou moins longues, qui relatent ses missions, au jour le jour, et constituent une forme de journal de voyage. Nous en présentons ici deux fragments.

À la question que nous nous posions sur le contexte et le financement de ses voyages à l'époque, François Houtart nous a répondu que ses recherches à l'extérieur de la Belgique, en Amérique latine (1958-1962) et en Asie (à partir de 1968), se sont déroulées dans le cadre du Centre de Recherches socioreligieuses, à Bruxelles entre 1956 et 1964, et ensuite à l'UCL. L'initiative venait du Centre qu'il dirigeait (Amérique latine) ou de mouvements, ONG, Églises locales (Asie).

Son premier voyage en Asie fut le fruit d'une rencontre avec le Père Tissa Balasuryia, du Sri Lanka, aumônier du Mouvement universitaire catholique en Asie, lors d'une réunion internationale au Kenya. Connaissant ses travaux sur l'Amérique latine, il lui demanda de faire un travail semblable sur le catholicisme au Sri Lanka. Ce qu'il accepta, ayant terminé un cycle de travaux en Amérique latine. Il fallait évidemment trouver les moyens. Ce furent généralement des ONG belges, françaises, hollandaises, allemandes, canadiennes, qui financèrent les recherches sur l'action sociale des Églises chrétiennes ainsi que les séminaires de formation à l'analyse sociale, organisés durant les vacances de l'Université, qu'ils réalisèrent, sa collègue Geneviève Lemercinier et lui pour le travail asiatique.

Pour son premier contact avec l'Asie, celui dont il est question dans la lettre au cardinal Suenens, François Houtart a financé le voyage grâce à une série d'invitations dans des Universités canadiennes (francophones et anglophones) qui lui payèrent le voyage, via le Canada, plus une rétribution. Sur place, il résidait chez des amis ou dans des maisons religieuses. À cette époque, il n'était payé, à l'UCL, que par heure de cours, avec l'obligation – comme prêtre – de laisser un tiers de son salaire en tant que contribution à l'Université catholique.

Houtart, François, *Correspondance. Premier voyage en Amérique latine. Mexico, les 20 et 21 février 1954, 7 p., 1954 [MLPA 00249/0004/002]*

Écho de lecture

Quelle chance de pouvoir lire cette lettre de François Houtart plus de soixante ans après sa date d'écriture, en 1954. Quelle chance qu'il ait eu le désir, arrivé à Mexico, de

raconter en détail la première étape de son voyage en Amérique latine par ce récit épistolaire, personnel, sans être privé, puisqu'il s'ouvre sur un « cher tous ».

Dans ce véritable journal de voyage, écrit en deux jours, le samedi 20 et le dimanche 21 février, ce sont quatre journées denses qui sont racontées, du départ de San Francisco à 8 heures, le jeudi, au dimanche soir à Mexico, dans le couvent des Sœurs auxiliatrices des Âmes du purgatoire. Pour qui connaît le personnage actuel et sa trajectoire de militant international altermondialiste, tout est en germe dans ces pages. Le regard qu'il porte sur son voyage laisse apparaître un voyageur à la fois contextualisé dans son époque et à la fois novateur.

On reconnaît, aux 35 000 km avalés à travers les États-Unis et le Canada avec une petite *Nash*, revendue pour poursuivre en bus vers la frontière mexicaine, puis en avion, et aux rencontres de hasard des autostoppeurs qui ont l'art de transformer l'habitacle du petit véhicule en confessionnal, l'époque de la culture beatnik. On reconnaît aussi, chez ce jeune prêtre de 28 ans, une fraternité d'écriture avec le Jack Kerouac de *Sur la route* qu'il devance de trois ans.

Ce prêtre globe-trotter en croise d'autres, appartenant à la même fratrie de *routards* : Georges Schoeters⁸, ancien du Foyer de Bruxelles, parti à Montréal, et deux dirigeantes⁹ de la JEC (la jeunesse étudiante chrétienne), la Française Paule Verdet et l'Américaine Sally Cassidy.

François Houtart part un mois et demi pour explorer les paroisses avec son point de vue de sociologue des religions. Après deux jours de contacts au Mexique, il fait émerger les problématiques essentielles : étudier le taux de fréquentation des paroisses par les fidèles et s'interroger sur les raisons réelles de sa diminution. Le haut clergé mexicain affirme qu'en Amérique latine la classe ouvrière n'est pas déchristianisée comme en Europe, mais le jeune chercheur reste dubitatif. Il constate, lors d'une messe où soixante couples seront régularisés par le mariage, que lorsqu'une église existe et qu'un prêtre est présent, une grande ferveur populaire est au rendez-vous, émouvante dans sa foi un peu primitive et empreinte de superstition.

Face à la misère endémique, il ne peut que faire le rapprochement avec celle qu'il a vue à Cuba, l'année précédente, où un petit pourcentage de très riches maintient la majorité de la population dans la pauvreté. Il se dit *étonné de voir tellement de soumission parmi ces Indiens et ces pauvres gens*. À l'époque, il n'est pas encore marxiste, mais constate que ce sont les étudiants qui sont le plus conscients et chez qui le marxisme fait son chemin. C'est à partir de cette constatation et de la réponse qu'il fait à un aumônier de l'Action catholique se plaignant que les syndicats et l'université soient *rouges*, de former des dirigeants étudiants et ouvriers, qu'il envisage une place pour une Action catholique *spécialisée*. L'engagement jociste¹⁰ de François Houtart est un fil conducteur du voyage, marqué par la rencontre, à Los Angeles, du Father Alker qui essaie de faire pénétrer l'Action catholique de la JOC et de la JEC dans la ville malgré la réticence du

⁸ Fondateur du FLQ (Front de libération du Québec). Les archives de François Houtart aux APA-AML contiennent quelques échanges de lettres entre les deux amis qui se sont rencontrés au Foyer de la JOC (jeunesse ouvrière chrétienne) où François Houtart était aumônier [MLPA 00249/0002].

⁹ Toutes deux devenues professeures universitaires de renom, en sociologie.

¹⁰ Le fonds APA-AML de François Houtart contient les carnets de notes personnelles de réunions et d'organisation jocistes des années 1949 à 1954.

clergé. Il lui apporte des ouvrages de l'abbé Rijkmans pour le soutenir dans son option de gestion communautaire de sa paroisse à la population mélangée.

La révolution mexicaine vient à la rencontre du voyageur : il ne peut pas porter de vêtements de prêtre – la loi l'interdisant –, le marxisme philosophique et social est étudié à l'université, le bureau de poste est installé dans une église désaffectée où des peintures représentant des ouvriers et des paysans, de même que des étoiles rouges, remplacent les fresques religieuses.

Le ton du journal, avec sa narration qui s'écrit au présent, permet de suivre le diariste pas à pas, en regardant avec lui les lieux où il entre et ceux qu'il quitte, ouvrant et fermant les portes des espaces sacrés et de l'espace public.

Le samedi 20 février, François Houtart est à Guadalajara jusque 16 h pour rencontrer Monseigneur Miranda, le fondateur de l'Action Catholique en Amérique latine :

« Je suis conduit par le sacristain [un vieil Indien] à l'autel de la Madre de Guadeloupe. Comme c'est samedi, je dirai la messe votive de Notre-Dame de la Guadeloupe. J'en suis tellement heureux. C'est ma première messe en Amérique latine et la dévotion la plus populaire est celle de Notre-Dame de Guadeloupe. Je prie pour tous les gens que je vais rencontrer pendant ce voyage.

La messe terminée, je fais mon action de grâce et puis vais prendre un café sur la place de la cathédrale. Sur cette place, il y a trois églises, la cathédrale, puis à côté l'église paroissiale et enfin une église de religieux. En les visitant, je suis frappé par le nombre de personnes qui y viennent prier. L'archevêché se trouve sur la même place et je m'y rends. Les couloirs sont remplis de gens qui attendent devant divers bureaux. C'est un vrai marché, les enfants courent dans tous les sens. Un jeune prêtre me reçoit des plus gentiment. Tout de suite, il me dit qu'il va me donner une chambre pour me reposer un peu du voyage et me raser et puis je pourrai voir l'archevêque [Monseigneur Miranda]. Après une bonne heure de repos, je reviens et m'installe pour attendre mon tour. Je suis enfin introduit : il est environ 12h 1/2 et le bon archevêque me reçoit comme un père. Il fait appeler un de ses prêtres qui connaît l'anglais et nous parlons un mélange d'espagnol, d'anglais, de français et de latin. Il est parfois difficile de se comprendre, car la porte du salon est restée ouverte et le couloir n'est pas moins bruyant que précédemment. Tout cela m'enchanté après la raideur anglo-saxonne. »

Francine Meurice

Houtart, François, *Lettre au cardinal Suenens*, 22 p., 30 juillet 1968, [MLPA 00249/0025/001]

Écho de lecture

Au terme d'un long périple en Extrême-Orient qui l'a conduit au Japon, en Corée, à Hong-Kong, aux Philippines, au Cambodge, en Thaïlande et enfin en Inde, François

Houtart adresse au cardinal Suenens une très longue lettre – une vingtaine de pages dactylographiées – sur la situation de l'Église catholique dans ces différents pays et, plus largement, sur les réflexions que lui suggère la rencontre de ces populations étrangères. Il se permet tout d'abord de donner avec une belle franchise un avis très négatif sur la dernière encyclique du pape (il s'agit – nous sommes en 1968 – de l'encyclique *Humanae Vitae* qui refuse tout moyen artificiel de contrôle des naissances). « Quelle catastrophe ! » écrit-il. Il condamne également en quelques lignes mais avec force la politique américaine au Vietnam.

François Houtart relate ensuite son périple avec une extrême précision. Dans le Japon moderne, profondément « athée », la pénétration du christianisme est très difficile. Ailleurs, sauf sans doute en Corée, elle reste médiocre. L'impression générale du voyageur est négative. Pour lui, l'Église catholique, qu'elle soit bien ou mal implantée en Asie, ne joue pas là son meilleur rôle. On a malheureusement importé en Asie les structures d'un catholicisme occidental très traditionnel et cela sans réflexion préalable sur la nature des pays concernés. Quant au clergé asiatique il se montre en général très attaché à ces formes passablement sclérosées et bien peu préoccupé des réalités sociales. Seul le clergé de Ceylan fait exception et François Houtart passe là quelques jours heureux. « Ici, écrit-il, on respire ».

Ce jugement majoritairement négatif est la conséquence d'une attitude personnelle très ouverte. Quel que soit le pays visité François Houtart s'informe et cherche à saisir les particularités de chaque culture. Avec une grande ouverture d'esprit, il prend acte des différences et prône de salutaires rénovations. Il n'hésite jamais à sortir des chemins bien balisés et en vient même à faire l'éloge du communisme en Chine : « La Chine de Mao est une société plus chrétienne que celle des Philippines. »

C'est avec sincérité et naturel, sans excessif souci de hiérarchie, qu'il s'adresse au cardinal Suenens. Au fil des pages, il évoque ses innombrables et enrichissantes rencontres, qu'il s'agisse d'un spécialiste du bouddhisme – Mr Durt –, du jeune archevêque de Séoul, d'un banquier belge, d'un couple qui vient de passer trois ans en Chine ou encore d'un médecin australien incroyant. Il sait, aussi, à l'occasion, décrire un lieu haut en couleur, comme, à Hong Kong, ce marché, *grouillement humain indescriptible*, où se vendent dans un pittoresque mélange *produits de la Chine, du Japon, de l'Europe*. Il va même quelquefois jusqu'à faire allusion dans sa lettre à des événements plus personnels : un tremblement de terre subi à Tokyo, un film vu à Hong Kong, dix jours de maladie en Inde, occasion de revoir plus longuement l'une de ses sœurs qui travaille dans un Centre de léproserie où il sera soigné.

Cette longue lettre à la fois personnelle et informée a certainement été lue par le cardinal Suenens avec intérêt et sympathie. Ce tableau de l'Église catholique d'Asie en 1968, tableau brossé sans concession mais avec une intelligente curiosité, ne pouvait qu'être, pour ce haut dignitaire de l'Église, riche d'enseignements.

« Il faut aider les églises d'Asie, mais pas tellement en envoyant des missionnaires – ils vont quand même être mis à la porte progressivement, ni en envoyant de l'argent pour construire des cathédrales, des séminaires qui commencent à se vider, des hôpitaux qui servent souvent à faire de l'argent, mais en prêtant pour un temps des hommes de pensée et d'action qui puissent durant quelques semaines ou mois participer à des sessions de formation,

discuter avec eux leurs problèmes, apporter des idées nouvelles et laisser un bouillonnement progressivement prendre des formes originales, parce que repensées sur place. »

Michèle Maitron-Jodogne

Les journaux d'alpinistes

Roger Ramsdam et la haute montagne

Ramsdam, Roger, *Les Silences du Vercors. Journal de voyage*, manuscrit, 9 p., 1977 [MLPA 00439]

Écho de lecture

Roger Ramsdam, inlassable randonneur solitaire, profite du week-end de la Toussaint de 1977 pour s'engager dans les hauts plateaux désertiques du Vercors. Muni d'une boussole, d'une cape, d'un sac à dos pesant 20 kilos, d'une tente, de deux litres d'eau et de quelques vivres, il accomplira sa périlleuse traversée durant sept jours. Fort d'expériences similaires qu'il a déjà à son actif en Écosse, au Kenya, au Népal et dans les Calanques, il part à la recherche de sa liberté au cœur du silence, en accord avec lui-même et avec la nature.

Tout au long de son récit, il égrène jour après jour, heure après heure, les sites parcourus d'un refuge à l'autre, d'une cabane non gardée à l'autre, ses uniques points de contact avec les humains. C'est là qu'il se repose la nuit, seul ou en compagnie d'autres randonneurs. La chaleur du poêle à bois, les conversations intéressantes et l'excellent esprit de camaraderie qui y règne font oublier le manque de confort et la promiscuité.

Le jour venu, il affronte tous les dangers en franchissant de vastes étendues sans chemins ni points de repère : *On croit voir partout des herbes foulées, qui deviennent autant de sentiers virtuels. Il n'y a d'autre repère que soi-même (c'est la liberté sans espoir) ou la boussole (c'est la liberté sans liberté)*. Les conditions climatiques très changeantes en ce mois de novembre passent du givre au grand beau. Les intempéries ponctuent son périple : variations de température (de + 23° à - 6°), rafales de pluie, vent d'enfer, verglas, neige. Plus que tout autre, le brouillard est signe de danger :

« Départ en plein brouillard, ce qui est déconseillé si l'on ne connaît pas le coin. Progression prudente, l'âme oppressée par sa propre audace, inquiète de son propre évanouissement dans cette nuit blanche, sans fond, sans forme. Nul bruit, nul obstacle, nul relief. On s'enfonce au plus profond de sa solitude, jusqu'à toucher le néant... Seul dans le brouillard, il est inutile (et impossible) de revenir sur ses pas : ou l'on va toujours droit devant soi, en chute libre, ou l'on tourne en rond jusqu'à épuisement. »

Roger Ramsdam perd sa tente, son seul abri pour la nuit s'il n'y a pas de refuge, puis la retrouve par hasard le lendemain. Il connaît la faim et la soif lorsque la nourriture ou l'eau viennent à manquer. Les villages et les sources d'eau sont rares. Le seul approvisionnement qu'il peut escompter se fait dans les refuges pour peu que ses

compagnons lui proposent de partager leurs maigres victuailles. Dans des cas extrêmes, il lui arrive aussi de chaparder.

En cours de route, il s'émerveille du bourdonnement d'une abeille, du vol saccadé d'un papillon, d'un rayon de lune ou de soleil, d'un gros nuage lourd de pluie, des premières neiges de la saison : *le gazon reste apparent, mais l'ensemble des petites mottes de neige dans chaque creux donne l'impression, par pointillisme, de sol enneigé.*

Dans cet espace sans limite, l'auteur accomplit sa *randonnée des quatre saisons* qu'il détaille avec une poésie infinie, empreinte de joie et d'émotion :

« Le temps passe très paisiblement, dans un grand silence. J'ai regardé la nuit avancer pas à pas derrière le brouillard de plus en plus dense, de plus en plus sombre. Mon univers se réduit progressivement à une simple bulle. L'homme serait-il soluble dans la nature ? Merveilleusement lugubre. Ce soir en particulier, chaque instant est unique. »

À n'en pas douter, Roger Ramsdam a atteint son but. Il est allé jusqu'au bout de sa quête. Et lorsqu'il retrouve le monde civilisé, il se doit de constater que le silence est rompu, ce silence qui était sa liberté.

Claude Buchkremer

Ramsdam, Roger, *Ce Népal-Paradis*, manuscrit, 33 p., 1979 [MLPA 00440]

Cet intéressant récit d'un *trek*, à travers le Népal, a été rédigé en juillet 1979 pour être publié dans une revue. L'auteur souligne que l'équipée était légère : elle comprenait le narrateur, son fils, alors âgé de 22 ans, un couple de *trekkers* particulièrement expérimentés et quatre porteurs seulement. Une telle légèreté devait *humaniser* l'expédition, laisser une grande liberté de comportement aux quatre randonneurs mais elle les obligeait à se charger très lourdement et leur donnait beaucoup à faire. Les huit voyageurs allaient marcher quotidiennement durant cinq à six heures pendant vingt-six jours, sans un seul jour de repos. Ils devraient affronter de nombreuses difficultés en parcourant des contrées isolées, en mettant leur santé en danger sans pouvoir faire appel à un médecin. Ils n'auraient guère de possibilités de se ravitailler au cours de leur marche.

Avant d'entraîner son lecteur dans le Népal *profond* Roger Ramsdam lui présente ce pays. C'est *un immense escalier* se dressant du Teraï à 0 m, jungle marécageuse entre l'Inde et le Népal, jusqu'à l'Everest à 8.848 m, point culminant de l'Himalaya qui sépare le Népal du Tibet.

Roger Ramsdam a découvert un pays pauvre exclusivement agricole, manquant d'infrastructures. La population, multiraciale, est majoritairement illettrée mais pas dépourvue de culture. Les Népalais sont courtois, ils aiment la discussion, la musique, le chant et la danse. Une philosophie imprègne profondément leur vie quotidienne. L'hindouisme est la religion officielle du Népal : 85 à 90 % des Népalais sont hindouistes, 10 à 15 % sont des bouddhistes *purs* et 2 % sont musulmans. Roger Ramsdam confronte la pensée occidentale avec celle de l'Orient et met en lumière les traits distinctifs des deux grands courants philosophiques nés en Inde, l'hindouisme et le bouddhisme.

Début octobre 1978, à Bruxelles, le narrateur et ses compagnons s'envolent pour Katmandou. Après une escale de quatre heures à Francfort et une escale de dix heures à New Delhi, ils seront dans la capitale du Népal. Le vaste paysage montagneux qui s'étendait devant lui, sous une lumière *de toute beauté*, fait dire à Roger Ramsdam que l'arrivée à Katmandou est merveilleuse.

Deux jours seront consacrés aux préparatifs de l'expédition, notamment à l'équipement de porteurs, avant que le petit groupe belgo-népalais mette le cap sur Barabisé, à la frontière chinoise.

En remontant vers le nord, l'expédition sera prise dans la queue de la mousson. Pendant près de trois jours elle subira une redoutable pluie incessante. Elle atteindra ensuite *la grande ceinture verte de la forêt himalayenne qui s'étage entre 2.000 et 3.000 m d'altitude*. Au bout d'une semaine de marche l'expédition parviendra à la fin de la végétation puis durant huit jours elle traversera le Tashi Laptsha à 5.800 m d'altitude.

Après avoir franchi plusieurs cols entre 2.500 et 3.000 m, pour descendre à 1.500 m, elle s'enfonce dans une vallée étroite hostile à l'homme. Elle rencontre des familles vivant dans le plus grand dénuement qui se montrent très ouvertes à son égard. Elle quitte le fond de cette vallée pour remonter pendant sept jours la Rolwaling Valley issue directement de l'Himalaya 5.000 m plus haut. À 3.000 m *c'est la féerie de l'automne*. Des glaciers étincelants lui font traverser une *galerie des glaces de l'Olympe*. Elle atteint finalement les confins où le ciel sépare deux *paradis, le tropical et l'alpin*. Au-delà de 3.000 m la forêt cède la place aux pâturages et aux alpages. L'unique localité habitée en permanence est dominée par *un géant de 7.000 m tout caparaçonné de glaces*. À partir d'un lac gelé, l'expédition remonte jusqu'à 4.900 m au pied du grand glacier Drolambo. Elle parvient au cœur du Rolwaling en se frayant un chemin dans des conditions extrêmement difficiles, fort éprouvantes. Bivouaquer dans la neige, c'est éprouvant ! Le froid rend impossible de fermer l'œil. Tant de beauté entoure le marcheur qu'il arrive à se détacher des moments de souffrance pour goûter de précieux instants, comme la féerie de l'aube en plein Himalaya. La sagesse orientale peut apprendre à souffrir sans douleur, selon Roger Ramsdam.

En commençant à descendre, le narrateur et ses compagnons ont la surprise de voir une douzaine de yacks enfoncés dans la neige jusqu'au poitrail, qui avancent paisiblement suivis de deux Tibétains très chargés. Ils retrouvent des difficultés respiratoires lorsqu'ils gravissent le Kala Patur II (5700 m), un *imposant observatoire au pied de l'Everest*. Ils descendent vers Namcké-Bazar, une localité d'une centaine de maisons dans une vallée en forme d'entonnoir. Ensuite ils descendent, pendant trois jours, le Doudh Kosi, un profond défilé. La traversée de la forêt himalayenne les mène vers des villages *clairs et riants* à 1.500 m. Ils remontent encore vers le col et le monastère de Trashindo à 3.000 m. Enfin une ultime descente les conduit à Paplou où ils sont au terme de leur *trek*. Un avion affrété avant leur départ doit les ramener à Katmandou. En attendant cet avion, ils passent deux jours et demi dans une hostellerie très confortable. Le bilan de leur courageuse équipée est pleinement satisfaisant : « tout s'est déroulé normalement suivant le programme établi ». Ils visitent le *Solu Hospital*, financé par une institution appelée *Himalayan Trust*, qui a été fondée par Edmund Hillary, *vainqueur* de l'Himalaya en 1953. Roger Ramsdam a un entretien fort intéressant avec les deux jeunes médecins, un Néerlandais et un Néo-Zélandais, qui dirigent ce centre médical aux activités très étendues et qui vont aussi donner des soins à domicile dans la montagne.

L'aventure népalaise des quatre *trekkers* venus de Belgique se termine à bord de l'avion qui *se faufile entre les vallées étroites, grimpe le long des terrasses, franchit les derniers chaînons des montagnes, survole le damier des cultures*. Ce vol est toujours dominé par la chaîne de l'Himalaya, *gigantesque Bouddha reliant le ciel à la terre*. Roger Ramsdam s'est senti *si bien à 4.000 m* qu'il répugnait à quitter le Népal, mais il allait bientôt vivre dans le Hoggar une autre aventure.

Raymond Du Moulin

Les journaux de la mer

Dosogne, José, *Journal de voyage. Un séjour en Loire-Atlantique. Pornic : son port, son voilier, et le quartier de la corderie*, 1 p., 2016 [MLPA 00302/0003]

Écho de lecture

Un vent de mer souffle sur la plume du narrateur qui, par un heureux hasard, se trouve à séjourner à Pornic, à l'impasse du Cordier, à côté du chemin de la Corderie, tous deux situés dans le quartier de la Source.

C'est en effet dans le chemin de la Corderie, profitant de la longueur de celui-ci, que travaillait sur place le cordier, à tendre et à fabriquer les cordes. Cette nécessité, d'un espace particulier pour tendre les cordes, rappelle à José Dosogne sa précédente visite à la corderie royale de Rochefort (fondée en 1766). Les bâtiments où se tendaient les cordages mesuraient 300 mètres de long : « longueur qui fait l'essence même de cette spécialité, indispensable au gréement de l'imposante marine à voile de jadis. »

Au port, le *Corsaire de Retz*, un ketch, un deux-mâts de 16 m, permet de *larguer les voiles* et de profiter de la baie et de ses rivages, le tout suivi par la visite d'un sémaphore.

Ce séjour, au parfum d'embruns, fut agrémenté d'une randonnée sur d'anciens chemins de douaniers d'où l'on voit, en passant, les carrelets « ces grands filets de pêche carrés, montés sur deux cerceaux croisés, suspendus à une perche, que les riverains manœuvrent en fonction des marées, souvent pour un résultat aléatoire ».

Colette Meunier

Les journaux à épisodes

Dosogne, José, *Le journal de Paris, 103^e voyage, du jeudi 1^{er} décembre au lundi 5 décembre 2016. Un Paris d'automne où tout nous étonne malgré nos séjours antérieurs*, 2 p., 2016 [MLPA 00255/0012]

Écho de lecture

Immédiatement, nous sommes happés par la concentration humaine de Paris, la ville phare et lumière de José Dosogne. L'auteur nous emporte, effréné, dans des lieux, dans le temps, dans l'histoire, la culture, l'émotion, l'amitié, les sentiments, les

sciences. Tourbillon, ivresse ! Soif inextinguible de découvertes, ses projections, son imaginaire.

José, éternel spectateur de la vie, celle des autres et la sienne, solitaire face à l'écran géant du kaléidoscope parisien. Ronde folle ! Les danseurs : tantôt les squelettes de la galerie paléontologique du Musée des Sciences, tantôt les voiles de la récente Fondation Vuitton, Chtoukine, le collectionneur, Madeleine Virlogeux, l'amie d'enfance dont l'affection remonte à la guerre, décor bien particulier qui marque les êtres.

José aime s'entourer de femmes... Les sorcières, les empoisonneuses, les coupables d'infanticide, les pétroleuses, les traîtresses tondues en public. Elles sont les *Présumées coupables* de l'exposition aux Archives nationales.

Gare du Nord : réalité, mesures de sécurité obligent. Fin de voyage !

Myriam De Weerd

Les archives familiales

La constellation familiale De Wée

Une constellation d'archives reconstituée

À la suite de notre réunion de novembre 2016, Carine Dierkens a appris que les carnets de guerre d'Albert-Jean De Wée, dont elle avait vu des extraits lors d'une exposition qui lui avait été consacrée par sa fille Nana De Wée, se trouvaient déjà dans les archives APA-AML (donnés par le cousin de Nana, Jean De Wée). Carine connaît Anne De Wée, la fille d'Albert, Nana, avec qui elle a repris contact. En fait, à la mort de Geneviève (la sœur de Nana et donc aussi une des filles d'Albert), le grenier de son appartement a été vidé. Nana a retrouvé les fameux carnets de guerre ainsi que la correspondance cryptée de son père durant la Première Guerre 1914-1918. Un peu débordée par ce qu'elle vivait, elle a remis à son cousin (Jean) les fameux carnets qu'elle n'arrivait pas à lire et celui-ci lui a dit qu'il les *traduirait* (autrement dit, qu'il déchiffrerait la petite écriture d'Albert). Il faut savoir que Jean, neveu d'Albert, n'avait plus eu que des relations épisodiques avec Nana et Ginette (Geneviève) depuis des dizaines d'années. Jean avait dit à Nana qu'il lui donnerait des nouvelles de ses carnets... Et puis, le temps a passé et Nana a été fort prise par la mise sur pied de l'exposition de son père qui retraçait sa vie depuis la guerre 14-18, mais aussi qui mettait en lumière les œuvres qu'il avait produites par la suite au sein des ateliers d'expression libre.

Nana avait gardé des photocopies de ces carnets, et c'est de cette manière qu'elle a pu en glaner des extraits pour l'exposition. Il y a donc eu une sorte de *partage d'héritage* de la part de Jean suite à l'exposition où il est allé ; il a retrouvé sa cousine et a éprouvé beaucoup d'émotions lors de cette rencontre-retrouvaille tant artistique que familiale. Un lien est donc tout doucement en train de se recréer, et la constellation d'archives est recomposée.

Carine Dierkens

**De Wée, Albert, *Journal de campagne 1914-1915*, 21 p., 1914-1915
[MLPA 00420/0005]**

Écho de lecture

Ce journal s'étend du 19 septembre 1914 au 1^{er} août 1915. Albert Jean De Wée¹¹ quitte Bruxelles le 19 septembre (la capitale est occupée par les Allemands depuis le 22 août) pour se rendre à Anvers où il signe un engagement de huit ans dans l'armée belge. Il est affecté à un hôpital de la position fortifiée d'Anvers. Lorsque prend fin la résistance de celle-ci, Albert Jean De Wée part le 8 octobre, vers la Hollande. En franchissant la frontière il rencontre des *douaniers coulants*. Il n'est pas interné¹². En passant par Bergen op Zoom, Rotterdam, Flessingue et Breskens, il rejoint la côte belge : il arrive à Knokke le 11 octobre. Après un passage à La Panne, où un hôpital militaire a été aménagé dans le grand hôtel *L'Océan*, il embarque à Dunkerque pour l'Angleterre. Revenant sur le continent, il sera *déposé* sur les quais de Boulogne. Il devient alors aide-médecin dans un gîte d'étape à Saint-Pol-sur-Mer.

Albert Jean De Wée est nommé officier-auxiliaire en février 1915. Il est en service, à partir du 1^{er} mai, dans un hôpital occupant les dépendances d'un château à Bourbourg (comme le gîte de Saint-Pol, cet hôpital faisait partie de l'armée belge en campagne).

Sous la date du 1^{er} août, Albert Jean De Wée note que *la petite vie continue monotone*. De belles promenades occupent, toutefois, les loisirs que lui laissent ses tâches à l'hôpital.

Raymond Du Moulin

De Wée, Albert, *Divers*, manuscrit, 28 p., 1943 [MLPA 00420/0006]

Écho de lecture

Ce document de 28 pages dactylographiées, intitulé *Divers*, regroupe une sélection des notes que le docteur Albert Jean De Wée a prises, à partir de 1943, dans un carnet et sur des feuilles libres, soit, en tout, 219 pages. Le manuscrit était probablement illisible à certains endroits – n'oublions pas que l'auteur était médecin – car la version dactylographiée comporte quelques lacunes représentées par (...) et un certain nombre de transcriptions approximatives, ce qui rend sa lecture parfois malaisée et nuit ici et là à la compréhension du texte. Le document est néanmoins intéressant en ce qu'il comporte un éventail de sujets d'ordre médical mais surtout géopolitique qui préoccupaient son auteur qui y a consigné des idées et des citations glanées au fil de ses lectures et y a ajouté des considérations personnelles, parfois très tranchées.

¹¹ NB l'auteur de l'écho a préférée garder le double prénom même si l'auteur s'est toujours fait appeler Albert.

¹² Albert Jean De Wée n'est pas interné comme le seront deux jours plus tard, les trente mille militaires belges échappés d'Anvers.

Certains auteurs de livres ou d'articles sont cités : Pierre Renouvin, van Kleffens, J. Wullus-Rudiger.

Revenant sur la Campagne des dix-huit jours, le docteur De Wée qualifie de *pure folie* le sacrifice de la partie Est de la *Ligne KW* aux combats de retardement qui découlait du système de défense mis au point par la France en cas d'invasion de la Belgique par l'Allemagne¹³.

L'organisation de la paix après la guerre est présentée de diverses manières : la suppression des barrières douanières entre les nations occidentales unies ; la création d'un Super État, à savoir une union politique et économique regroupant la France, les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et leurs possessions d'outre-mer car *les sacrifices d'indépendance intégrale valent bien l'économie d'une guerre tous les 20 ans* ; la création d'un Empire des Pays-Bas englobant l'actuel Benelux et allant jusqu'à la rive gauche du Rhin, la Grande-Bretagne y disposant de bases militaires pour assurer un rôle de vigile ; la nécessité de faire durer l'armistice aussi longtemps que la guerre pour réaliser une paix généreuse tout en refoulant l'Allemagne à ses frontières naturelles, en appliquant aux Allemands les mêmes mesures que celles qu'ils ont infligées aux populations occupées, en leur imposant *le travail forcé pour réparer nos régions dévastées* et en livrant leurs chefs actuels à leur propre population pour *faire justice, tirer les leçons et venger leur erreur*. Par ailleurs, la création d'une organisation mondiale est jugée indispensable pour le maintien de la paix.

Un séjour en Égypte inspire au docteur De Wée la nécessité de raffermir les liens entre les Belges qui y résident car il a constaté des dissensions entre des groupes de compatriotes après la capitulation du Roi en 1940. Il expose également un projet d'hôpital pour la ville d'Héliopolis, la voisine en pleine croissance du Caire. Il prévoit la création d'un établissement gratuit pour les indigents et d'un centre hospitalier fondé sur la médecine de groupe et la spécialisation des médecins pour malades payants de la classe moyenne.

Sur le plan purement médical, l'auteur évoque une nouvelle méthode efficace de pansement des plaies qu'il a expérimentée et qui assure au mieux le processus de cicatrisation. Dans un autre registre, il s'indigne de ce que le ministre de la Santé se félicite de la propagation du vaccin destiné à combattre une épidémie alors que celui-ci ne sera délivré que lorsque l'épidémie sera passée : *Une fois de plus, un dirigeant n'a pas dirigé mais camouflé une faute pour se louer lui-même*.

Le docteur De Wée ne se prive pas non plus de rappeler que l'existence de la Belgique est l'œuvre de Lord Palmerston dont les théories en ont fait un état tampon : « La Belgique entre l'Angleterre et la France a toujours été menacée soit par l'opposition de ces pays, soit par leurs velléités d'entente. C'est toujours à l'Angleterre qu'elle a dû de préserver son indépendance, soit que celle-ci agisse diplomatiquement, soit intervienne dans le conflit ».

Ces exemples des thèmes abordés par le docteur Albert Jean De Wée dans son carnet témoignent non seulement des qualités d'un praticien pleinement investi dans sa profession, mais aussi d'un esprit curieux de tout qui tente de s'expliquer les

¹³Malgré son statut de neutralité, la Belgique avait convenu en 1940 avec la France et l'Angleterre qu'en cas d'invasion allemande, les troupes de ces deux pays viendraient s'établir sur une ligne de résistance qui allait de Koningshooikt (près de Liège dans la province d'Anvers) à Wavre (Brabant wallon). Cette « ligne KW » se prolongeait vers Namur, la Meuse et la ligne Maginot en France.

événements du monde et de trouver des solutions pour faire triompher une paix durable.

Claude Buchkremer

La constellation familiale de Brucq

de Brucq, Édouard Alfred, *Brève histoire de ma vie*, 1907, 4 cahiers manuscrits, [MLPA 00449]

« Brève histoire de ma vie » d'Édouard Alfred de Brucq, le récit de la colonisation belge au Guatemala au XIX^e siècle

Lorsque j'ai cru avoir provisoirement fini mon récit de vie, *Le journal de mon imaginaire*, je me suis rendu compte qu'il manquait un prologue au souvenir évoqué de mon grand-père paternel Adrien Alfred de Brucq, le plus ancien souvenir de ma mémoire. Ce prologue est *La brève histoire de ma vie*, les mémoires dont mon arrière-grand-père a terminé l'écriture en 1907.

J'en avais pris connaissance dans mon enfance grâce à une transcription dactylographiée. Je pensais le manuscrit perdu... Je l'ai retrouvé dans le grenier de Monique de Brucq à Saint-Jean-de-Buèges. Quatre cahiers d'écolier, d'une belle écriture fine. Il est aujourd'hui conservé au Patrimoine autobiographique des Archives et Musée de la Littérature à la Bibliothèque royale de Belgique et numérisé.

L'épreuve dactylographique en six brochures agrafées a été réalisée par Ninette Hasekamp, une de ses arrière-petites-filles. J'en ai fait des photocopies et une épreuve numérisée. Comme l'épreuve dactylographique a été réalisée après le décès de l'auteur, celui-ci n'a donc pas pu la relire. Il se pourrait que se soit glissée l'une ou l'autre inexactitude. Par exemple, il faut lire *Guillaumot* et non *Guillaumet*, pour le nom du major commandant de la colonie à Santo Tomas. De même, la consultation des archives familiales a montré qu'un même personnage pouvait se prénommer de deux prénoms différents, le prénom légal et un prénom usuel. J'ai donc toujours indiqué les deux prénoms. Ainsi mon arrière-grand-père c'est Édouard Alfred et mon grand-père Adrien Alfred (Adrien, son prénom légal, Alfred, le prénom que lui donnaient son épouse et ses amis).

Mon grand-père, Adrien Alfred est le fils de Caroline Koch, née le 23 janvier 1833, une Allemande, protestante, émigrée avec son patron au Guatemala vers 1850 et d'Édouard Alfred de Brucq, né le 18 janvier 1833, baptisé catholique à l'église Saint-Nicolas de Bruxelles (celle que mon père Frans de Brucq devait partiellement restaurer après la 2^e Guerre mondiale), émigré à 10 ans, en 1843, au Guatemala.

C'est cet arrière-grand-père, Édouard Alfred de Brucq, qui achevait en 1907 la rédaction de ses mémoires intitulés, *Brève histoire de ma vie*. Il y raconte son enfance à Meldert au Limbourg chez ses grands-parents, et au camp militaire de Beverloo où son père ex-lieutenant « des armées hollandaises et belges » ayant rejoint, le 29 septembre 1830, les milices révoltées dans le parc de Bruxelles, avait fini par être

réintégré au 4^e de ligne de l'armée belge avant d'être installé fonctionnaire au Ministère de la défense nationale.

Mon arrière-grand-père Édouard Alfred indique son admission à 9 ans à l'école moyenne qu'il devra quitter après 3 mois. Grâce à sa belle écriture, il décrochait ainsi, en 1842, son premier emploi dans le cadre de la transcription de la levée des 2500 communes belges pour le cadastre de la jeune Belgique. Il donne ensuite un témoignage émouvant de sa vie à la Compagnie de Santo Tomas et du Guatemala.

Le 28 décembre 1843, il s'embarque sur le brick *La Dyle*, commandé par le major Guillaumot, qui lève l'ancre à Anvers pour une traversée épouvantable de 8 semaines dans des conditions les plus pénibles (prières, corvées, châtiments corporels, rituel marin du baptême de Neptune, nourriture infecte...) se clôturant par un naufrage sur la côte du Honduras. Arrivés enfin à Santo Tomas, ils découvriront qu'il n'y a rien, pas d'infrastructure, pas de maisons, et seront contraints à dormir à la belle étoile dans une brousse marécageuse infestée de moustiques. Tout est à construire et à défricher.

Partis avec l'idée d'un paradis, les émigrants ne trouvent que l'enfer. La suite est catastrophique car les difficultés s'accumulent : à l'installation de la colonie dans une brousse incultivée, dans un climat malsain, s'ajoute le manque de personnel qualifié. Ce sont en effet des pauvres et des défavorisés qui ont émigré. Même s'ils étaient obligés de disposer, avant le départ, de certains vêtements (chemises, chaussettes, sabots, etc.) et d'objets (peigne, couverts, matelas, pot de chambre, etc.), ils n'ont pas d'argent pour l'achat des matériaux de construction nécessaires à l'arrivée. L'approvisionnement en nourriture est insuffisant, l'organisation déplorable. La colonie est victime de l'incompétence du commandement d'un despote tyrannique, le major Guillaumot.

Le rêve d'émigration s'écroule. L'utopie ne se réalise pas. De l'utopie collectiviste, d'inspiration fouriériste, on est passé à la dictature du major Guillaumot qui impose une discipline de fer à tous.

Beaucoup de pauvres arrivent encore par les bateaux suivants, la colère gronde parmi les Européens débarqués. En 1844 sévit une terrible épidémie, favorisée par la malnutrition, la tuberculose, l'alcoolisme, tant les conditions d'hygiène étaient déplorables, ce qui coûta la vie à des centaines de colons¹⁴. Découragement, dépression, chaos, et finalement une mutinerie éclate le 17 septembre 1844, le jour de l'indépendance du pays. Le major fait arrêter les rebelles, dont le père de mon arrière-grand-père, qui avait dans la « Compagnie de l'Union » la fonction de secrétaire-comptable, et qui avait été pressenti par les dissidents pour assurer un commandement compétent qui faisait cruellement défaut. Il fut exilé avec sa famille sur une île de la baie des Caraïbes où il n'y avait rien. Déportés dans ce pénitencier, ils sont contraints de construire une cabane, de chasser et de pêcher pour subsister. Leur captivité dura 17 mois jusqu'à ce qu'Édouard Alfred, parti de nuit à 11 ans avec quelques Indiens pour un trajet en pirogue de deux jours et deux nuits, parvint à descendre la mer des Caraïbes, à passer les gorges du Rio Duce et les mangroves du lac Izabal pour obtenir de l'officier de justice guatémaltèque la libération de son père. La famille parvint finalement à Guatemala City, la capitale, à 1.000 m d'altitude, entourée d'une chaîne de monts érodés et de volcans, distante d'environ 325 km,

¹⁴Entre juin 1844 et novembre 1845, sur 880 colons qui avaient vécu à Santo Tomas, 286 étaient encore présents : 163 femmes et enfants, et seulement 123 hommes de plus de 18 ans. 219 étaient décédés et 400 avaient quitté la Compagnie belge de colonisation.

après un cheminement éprouvant à dos de mulets et à pied, de 15 journées, le long du Motagua dans la forêt tropicale et les hautes montagnes aux paysages grandioses. Arrivé à Guatemala City, il devint à 13 ans « employé aux écritures » du consul de Belgique.

Édouard Alfred raconte ensuite son long parcours de vie à Guatemala, à Antigua, l'ancienne capitale, une des plus belles cités des Amériques, au riche passé colonial, entouré de trois volcans actifs l'Agua, le Fuego, et l'Acatenango culminant à plus de 3.500 m. Son récit est émaillé de multiples péripéties : des combats de coqs horribles ; un tremblement de terre ; une épidémie de choléra qui durera deux ans ; son agression par les Lucios, une bande de brigands dépenaillés qui contrôlaient, de 1840 à 1850, la piste Guatemala-Santo Tomas et qui répandaient la terreur, pillant et assassinant sauvagement, le forçant à avancer de nuit, à pied, dans la montagne jusqu'à Zacapa. Il poursuit avec une chevauchée dans les terres tropicales de la vallée du fleuve Motagua¹⁵, une terrible tempête lors d'une traversée de l'Atlantique sur le brick *La Denise* où il faillit être plusieurs fois jeté en mer et où, à son arrivée à Anvers, de nombreux bateaux furent portés disparus, ainsi que sa rencontre avec Caroline, qui deviendra plus tard son épouse, à l'étape de Zacapa lors d'un retour sur la dangereuse piste de Santo Tomas à Guatemala. Caroline qui était protestante n'obtint cependant pas de dispense du pape et dut se résoudre à mettre plus ou moins un *voile* sur sa foi.

Mon arrière-grand-père vécut de longues années au Guatemala, entrecoupées de plusieurs voyages en Europe. Il exerça les fonctions de secrétaire copiste au consulat belge, de comptable d'un négociant, avant de s'installer, à l'âge de 32 ans, à son compte, comme négociant, dirigea un moment son affaire depuis l'Europe, revint comme planteur de café malchanceux (deux fois la plantation fut détruite par le gel des plants) et, finalement, comme prêteur hypothécaire sur gages, sorte d'agence populaire installée dans la ville du grand marché de Quetzaltenango¹⁶ dans le département des Altos, devenue avec le boom du café le grand centre commercial au pays des Mayas Quiché.

Il traversa douze fois l'Atlantique. La première fois à 10 ans vers le Guatemala ; la deuxième fois à 16 ans vers l'Europe, qui le retint deux longues années avant qu'il n'eût rassemblé l'argent nécessaire pour payer son voyage de retour au pays ; la douzième fois lors de son retour définitif à Bruxelles, le 29 avril 1890, avant de bénéficier, après une vie active de 48 années, d'une retraite isolée et paisible loin de ses enfants. On disait qu'on était *rentier* à l'époque car la pension légale n'existait pas encore. Il écrivit ses mémoires au 16 rue du Nord, à Bruxelles, et décéda à l'âge de 76 ans avec l'affection de ses trois enfants.

¹⁵De Guatemala City à Santo Tomas, il y a de Guatemala à l'étape de Gualan 187 km, et de Gualan à l'embouchure 132 km, au total 319 km. Il fallait environ 20 journées pour les parcourir vers 1850, contre 12 heures, à la fin du siècle, avec le train.

¹⁶Quetzaltenango : à 170 km de Guatemala City, une bourgade d'Indiens quichés sur les hautes terres occidentales au nord-ouest du lac Atitlan proche des volcans à 2.300 m d'altitude. Là se cultivaient jadis le maïs, les haricots rouges et noirs, aussi destinés au culte maya. La couleur des Mayas est le vert qui rappelle le jade. L'arbre mystique, l'arbre de vie, est le *ceiba* qui unit les cieux à la terre. Le livre sacré est le *Popol Vuh*, la bible maya, transcrit en langue quiché à l'aide de caractères latins, traduit au 18^e siècle en espagnol par un moine dominicain.

Tous les événements de la « Compagnie de l'Union »¹⁷ à Santo Tomas décrits par mon aïeul ont été abondamment relatés dans la presse de l'époque et ensuite analysés notamment dans les études historiques de Nicolas Leysbet¹⁸ et Huguette De Clerck¹⁹. Il est intéressant de lire à la fois le récit de mon arrière-grand-père, et en particulier les pages 10 à 45, avec l'historique et l'explication de l'échec de l'exploitation de la Compagnie belge au Guatemala, donnée par ces deux auteurs. Les trois relations se complètent parfaitement, mais l'histoire racontée par mon aïeul est vivante. C'est son vécu. C'est aussi le regard d'un enfant de 10 ans, qui à son arrivée à Santo Tomas, avait déjà travaillé en Belgique depuis ses 9 ans. C'est le regard d'un enfant qui s'émeut, s'enthousiasme, s'étonne, et rend si bien compte des événements qui s'y sont passés. Il est très fâché sur le directeur, le militaire Guillaumot, qui avait déjà instauré une discipline de fer sur le bateau. Il en dit pis que pendre, et l'on peut bien le comprendre, si l'on sait que ce personnage tyrannique a déporté son père sur une île de la baie des Caraïbes jusqu'à ce que le *corregidor* (l'officier de justice guatémaltèque) vienne le libérer 17 mois plus tard. Il y raconte la vie au pénitencier. C'est sans doute parce que son père était militaire attaché au ministère de la défense nationale qu'il choisit d'aller à Santo Tomas, dans ce que l'on appelait une colonie, mais qui n'en était pas une puisqu'il ne s'agissait pas d'une émigration subsidiée, sauf pour les militaires. Son père y était appointé et expressément chargé, par l'article 11 du règlement de discipline sur *La Dyle*, de *surveiller la distribution des vivres*.

Ce qui est étrange, c'est que le gouvernement belge apporta un appui initial via son armée, signe évident qu'il s'y intéressait. Dans le convoi auquel mon arrière-grand-père et sa famille prirent place, il y avait sur 134 passagers, à côté du major directeur et de ses 20 gardes du corps, des pontonniers, 6 chefs de service, 1 médecin, 1 chimiste, 26 commis, 55 colons, de nombreux miséreux, quelques vagabonds et

¹⁷ « La Compagnie de l'Union » était une société privée sous la protection et le soutien personnel du roi Léopold I^{er} qui souhaitait se hisser au niveau des grandes nations colonisatrices. La société était dotée d'un mandat de l'État (gouvernement Nothomb), peu enclin au projet, mais espérant pouvoir éradiquer par l'immigration la grande misère des classes laborieuses qui sévissait alors dix ans après la révolution belge. C'est une société anonyme, qui selon le contrat, laisse la souveraineté au Guatemala devenu indépendant depuis le 17 avril 1831, et stipule que les immigrants deviennent automatiquement Guatémaltèques. La Compagnie, succédant en 1841 à une société anglaise, obtint du Guatemala la concession de 400.000 hectares de terre à Santo Tomas, au sud-est du département de Vera Paz, contre l'arrivée des migrants. La Belgique s'engage à installer 1.000 familles européennes de 5 personnes endéans les 10 années (à raison de 100 familles par an), à favoriser l'immigration qui devait compenser la perte de la main-d'œuvre résultant au Guatemala de l'abolition de l'esclavage, et à pourvoir à la construction de routes et à l'établissement d'un port à Santo Tomas. Le Guatemala dépendait alors du port du Honduras britannique (Le Belize) et voulait absolument développer son propre port dans la baie car ses minimes installations portuaires se trouvaient loin dans les terres à Izabal.

Le système de colonisation était basé partiellement sur la doctrine phalanstérienne. En 1842, la « Communauté de l'Union » est créée, soutenue par des nobles fort riches et des philanthropes, sur la base d'une charte aux idées de phalanstères inspirées du socialisme utopique d'Owen, de Saint-Simon et surtout de Charles Fourier. L'idée était d'en faire un comptoir commercial et une cité idéale avec des logements décents, où l'éducation des enfants et l'enseignement (en français, espagnol et allemand) seraient gratuits et où chacun bénéficierait d'une retraite. Le travail n'y serait pas commun, chacun recevrait le prix de sa journée et chaque famille vivrait dans sa maison. Ce qui est tout à fait exceptionnel pour l'époque étaient les mesures philanthropiques associant le travail et le capital dont pouvait bénéficier le travailleur par la mise en commun de la terre. Après un certain temps, il pouvait devenir gratuitement propriétaire, et après 20 ans, avait droit à une retraite assurée ainsi que, le cas échéant, une pension à sa veuve.

¹⁸ *Historique de la colonisation belge à Santo Tomas Guatemala*, Nouvelle société d'éditions, Belgique, 1938.

¹⁹ *Le cauchemar guatémaltèque ou la triste histoire de nos colons au Vera Paz 1842-1858*, 2004, revu en 2006 (Mémoire, autoédité).

aventuriers, 2 touristes, 9 femmes, 6 enfants et aussi 2 prêtres avec mission d'évangélisation²⁰, plus l'équipage : 12 matelots, 2 mousses, le second et le capitaine.

À la tête de la Colonie avait été placé un ancien officier de l'armée française (naturalisé par la suite), le major Augustin Guillaumot, pour qui il ne faisait pas de doute qu'il y exerçait une fonction militaire. À son arrivée à Santo Tomas, il désigna le père d'Édouard Alfred agent comptable chef ; sa mère directrice de la mercerie ; son frère responsable des arts céramiques ; et lui-même, copiste en « matière de billets fiduciaires servant de monnaie coloniale » !

Les dissensions avec Guillaumot furent immédiates, déjà pendant la traversée et tout de suite après, pour son incompetence lors de l'échouage sur la côte hondurienne, pour sa gestion défectueuse et pour sa tyrannie aggravant, dans un climat insalubre où grouillaient les moustiques, l'imprévoyance du départ.

Mon arrière-grand-père n'a pas de mots assez durs pour ce major. Il s'offusque de ses procédés *soldatesques et guillaumotesques, de sa méchanceté, de son iniquité, et d'une incurie remarquable*. Il dit : *À force de soumettre les colons à des épreuves excessives, à des travaux de galériens dans un climat qui n'est pas le leur, à force de leur faire respirer les miasmes délétères que dégagent de trop vastes étendues de terrain maladroitement défrichées à la fois, Guillaumot a trouvé le moyen de faire éclore une épouvantable épidémie de fièvre intermittente qui nous apporte la désolation et la mort, et met l'existence de la Colonie elle-même en péril [...] le nombre est si élevé que pendant le premier trimestre une effroyable panique règne parmi nous ; chaque jour on porte en brouette, à la forêt, la déponille de trois, quatre, cinq de nos compagnons d'infortune, que l'on enterre n'importe où, au hasard comme l'on enfouit des chiens.*

La désillusion est telle [...] qu'on vaque le moins possible aux absurdes travaux qu'enfante le cerveau fêlé de notre despote [...] et la journée une fois terminée on se met à lamper du genièvre.

Selon l'évaluation du consul Cloquet, il ne restait, 4 ans plus tard, fin 1848, que 261 colons à Santo Tomas²¹. Le 16 novembre 1844, le comte de Hompesch, président directeur délégué, adresse au gouvernement belge un important mémoire, preuves à l'appui, sur « l'origine, la situation et l'avenir de la Compagnie belge de colonisation » en réponse à cinq questions capitales d'où il ressort sans équivoque « son administration défectueuse, sa déplorable gestion et l'incapacité évidente de l'homme (Guillaumot) placé à la tête de la direction coloniale dont certains colons étaient, en outre, venus apporter leurs plaintes en Europe »²².

Guillaumot exerça ses fonctions à Santo Tomas du 6 mars 1844 au 1^{er} novembre 1844 et il quitte en fait la Colonie le 22 février 1845. Il y eut une affaire Guillaumot. Huguette De Clerck ne l'accable pas, mais précise néanmoins qu'il eut à s'expliquer dès 1845 dans deux lourds mémoires justificatifs de 42 et 52 pages. Il sortit blanchi de l'affaire grâce au soutien de l'armée, malgré les graves reproches formulés à son égard notamment par l'administration de la Compagnie et l'avis des colons revenus de l'enfer. Il est donc fort probable que Guillaumot a été un homme

²⁰Les statuts de la Colonie stipulaient qu'elle ne pouvait accueillir que les seuls catholiques. Selon Huguette De Clerck (*op cit*), il y eut dans la Colonie un « R.P. » jésuite qui voulut « se débarrasser des protestants » (quelques Allemands) et « des partisans de la tolérance » (des francs-maçons sans doute, dit-elle).

²¹Leysbeth, *op cit*, p. 115 et p. 324.

²²Leysbeth, *op cit*, p. 107 à 134.

protégé. Leysbeth va plus loin, il donne la responsabilité de l'échec à Guillaumot qui a compromis la vie et la santé des colons (les maladies étaient moins à imputer au climat qu'aux mauvais traitements), la confiance et les bons rapports établis par le gouvernement du Guatemala, et les intérêts de la Compagnie par l'absence de tout compte et rapport²³.

Dès 1847, le gouvernement belge offrit de rapatrier en Belgique ceux des rescapés qui le souhaitaient. Tous ne sont pas revenus, les plus débrouillards sont restés et ont fait souche.

Le gouvernement guatémaltèque qui avait retiré à la Compagnie belge tous les droits qu'il lui avait consentis, garda cependant de bonnes relations avec la Belgique puisque celle-ci prit part quelques temps plus tard à la construction de la ligne de chemin de fer.

Mon arrière-grand-père eut quatre enfants : Émile dont on ne sait rien, Adrien Alfred, mon grand-père, Clotilde, ma grand-tante et Mathilde, morte à l'âge de trois ans.

Danielle de Brucq

de Brucq, Danielle, *Mon voyage dans un autre Guatemala*, tapuscrit, 9 p., 2006 [MLPA 00453]

Écho de lecture

« Un jour de 1989, le 29 juillet, rentrant un soir du bureau, je trouvai assis sur mon seuil, un jeune homme métissé, très basané, aux cheveux d'ébène, aux yeux d'un noir absolu, muni d'un lourd sac à dos ». Apparenté à Danielle par le frère de sa grand-mère, Louise Versluys-de Brucq, Luis Barilla Versluys, 20 ans, *était parvenu à s'échapper de l'enfer guatémaltèque, avait décroché une bourse allemande pour l'Université de Vienne et cherchait à retrouver sa famille belge*. Luis, une apparition dans le quotidien de l'auteure, son neveu éloigné, *deus ex machina*, digne du personnage mystérieux du *Théorème* de Pasolini !

Et de remonter l'arbre généalogique de cette famille pour découvrir Paul-Paolo Versluys, le grand-oncle maternel de l'auteure, frère de sa grand-mère. Il est né en 1877. Il partit au Guatemala afin d'y construire un chemin de fer. Sa descendance actuelle reste nombreuse. On rencontre également du côté paternel Charles Édouard Florian de Brucq, né à la Hulpe en 1805, qui arriva à la Ciudad de Guatemala en 1844 et y fut enterré en 1887. Parcours surprenant pour l'époque ! Malgré une présence de trois générations de cette lignée de 1844 à 1899, aucune descendance n'est connue à nos jours.

S'ensuit, telle une tapisserie de Bayeux, la découverte du Guatemala, de ses origines à l'heure actuelle. Au départ de l'histoire, Danielle, fillette écoutant les récits de sa grand-mère et rêvant de ce pays lointain au travers des lettres de son grand-oncle. Comme pour elles, apparaissent au lecteur des fantômes, dont celui de Rigoberta Menchu', une jeune indienne, Prix Nobel de la Paix en 1992, dont le livre poignant témoigne des révoltes indiennes : « Toute l'histoire du Guatemala est

²³ Leysbeth, *op cit*, p113, 115, 121, 124, 324.

marquée par la violence, de la conquête espagnole aux dictateurs, de la guerre civile à la guérilla ». Et, en toile de fond, il y a la multinationale *United Fruit Company*, ses plantations bananières, puis l'invasion par les États-Unis.

Surgit alors un voilier, *La Dyle*, parti d'Anvers, emportant la famille de Brucq, dont l'enfant de 9 ans, futur arrière-grand-père, Édouard Alfred, vers une mission, la Compagnie belge de colonisation créée en 1841. Après avoir essuyé un voyage épouvantable, un échouage sans vivres au Honduras, ils atteignent enfin en 1844 Santo Tomas de Guatemala, lieu où tout est à construire. S'ensuivent malaria, insurrection, déportation, captivité de la famille... Une expédition digne du film *Aguirre ou la colère de Dieu* de Herzog.

Se distingue un philosophe idéaliste, Juan José Aravelo, président du pays de 1945 à 1951. Il tenta d'y instaurer une sécurité sociale et résista à vingt-cinq coups d'État. Son successeur de 1951 à 1954, Jacobo Arbenz, visa une réforme agraire par, notamment, le morcellement des terres des grands propriétaires. Échec !

Des larmes et du sang... Régimes militaires, terreur, massacres, disparitions, conversions obligées pour sauver sa peau, etc. Depuis Plaute déjà, l'homme est un loup pour l'homme.

Autre décor, le religieux. La croix ou Ceiba, fromager arbre sacré des anciens peuples ; les sacrifices animaliers toujours pratiqués, ou l'hostie, le Popol Vuh, livre sacré des Indiens, ou la Bible, le prêtre ou le chaman. Près du superbe lac Atitlan bordé de volcans, pendant la semaine sainte, se promène Maximon, statue de bois drapée d'écharpes fumant le cigare, esprit du mal, une divinité issue des dieux mayas et des pratiques catholiques espagnoles. Saint Judas peut-être ? Maximon entouré de Jésus et de saints chrétiens... À l'église de Chichicastenango, des offrandes de maïs côtoient celles de rhum, de cigares ou de bougies allumées. Qui y prie-t-on ? Synchrétisme, ou un dieu qui se superpose et en cache un autre ? Actuellement, on constate de plus une invasion évangélique et pentecôtiste !

En 2006, Danielle de Brucq retrouve au Guatemala sa cousine Emmy. Accueil merveilleux et chaleureux ! Elle accomplit le voyage sur les traces de ses ancêtres, découvrant le passé mais aussi se confrontant au présent : de décrire un panorama où se mêlent le racisme des riches descendants espagnols à l'égard des Noirs, des paysans mayas, des *latinos* ; d'autre part, bien présents, la drogue, la misère, l'illettrisme, les sans-abri, l'insécurité, la violence, la criminalité, la dangereuse Guatemala City. Certains nationaux se réfugient au Mexique. On ne construit pas de chemins de fer car les rails sont volés la nuit. Les convois *d'aqua natura* sont gardés par des milices privées. Les maisons, telles des prisons, sont grillagées, et le soir on reste chez soi.

Le texte est riche en informations et suscite un réel questionnement. En premier lieu, l'impact du colonialisme européen, par la suite les régimes dictatoriaux militaires, la répartition des richesses, le développement, comment mettre en place une démocratie ? Quels sont les responsables de ce scénario catastrophe ? Des réparations sont-elles possibles ?

Que de défis à relever afin de respecter les droits de l'homme ! Je relève qu'en Amérique du sud et centrale vivaient quinze millions d'Indiens à l'arrivée des Espagnols ; un siècle plus tard il en restait un million.

Myriam De Weerd

Le patrimoine littéraire et artistique dans les archives familiales

Biesemans, Émile, *Le coffre*, tapuscrit, 11 pages, 1960 [MLPA 00382]

Sam Biesemans a commencé à réunir les documents autobiographiques de son père, Émile Biesemans, pour constituer un fonds Émile Biesemans à l'APA-AML.

Son père, commissaire de police, était peintre et auteur de plusieurs écrits en français, en néerlandais, en dialecte bruxellois, ainsi que de ses mémoires rédigés en néerlandais.

Le musée fédéral de la Police (Etterbeek/Bruxelles) a honoré l'artiste en 2016 par un grand événement en présence des autorités communales de Watermael-Boitsfort ; une vitrine permanente lui est consacrée.

Écho de lecture

Lorsqu'un commissaire de police se met à écrire des nouvelles policières, il lui arrive de se hisser au niveau de Gaston Leroux pour la complexité de l'énigme à résoudre. Comme ce grand maître du roman policier, Émile Biesemans nous livre un mystère plus opaque encore que celui de la chambre jaune.

« Pour la dixième fois, Monsieur Blanbois refit ses comptes. Assis à la table rustique qui lui servait de bureau, il s'épongeait le front sous le regard narquois du portrait de son grand-père. Blanbois, négociant, cinquante ans, toutes ses dents (fausses bien entendu) se trouvait dans tous ses états. Il releva son visage cramoisi par l'angoisse et déposa son stylobille, en l'occurrence anachronique, sur un encier empire. »

Pour construire un coffre-fort de ses mains et à l'insu de tous, le commerçant protagoniste de l'histoire a évidé un mur de sa maison et maçonné le coffre avant de le dissimuler derrière un panneau. Personne ne connaît donc le code du coffre ni même son existence. Il contenait 225.000 francs et pourtant il manque à présent 106 coupures de mille francs.

Puisque *Rouletabille n'était pas son cousin*, que *Sherlock Holmes devait être mort depuis belle lurette* et que le *génial Maigret n'exerçait ses talents qu'en France*, Monsieur Blanbois est persuadé que personne ne pourra élucider ce mystère. Il songe à engager un détective privé, mais pour éviter les frais inutiles, il s'adresse à la police locale qui *opère gratis*.

Un nonchalant commissaire, à *la mine très quelconque*, se présente accompagné d'un jeune agent qui *semble s'amuser comme un gamin*. Le commissaire pose mille et une questions, prend des notes, l'agent relève un croquis des lieux. Puisque le vol semble exclu, le commissaire et son adjoint envisagent une distraction, une propension au jeu

ou une infidélité conjugale du commerçant qui s'indigne et se récrie. Ils vont jusqu'à soupçonner son épouse mais y renoncent car ils lui trouvent un *air un peu cruche*.

Tandis qu'il rédige son rapport, le commissaire a la lumineuse idée d'envoyer l'agent faire une enquête de voisinage. Constatation : chez le plombier Collignon, le voisin direct de Blanbois, il y a dans le mur mitoyen un trou dissimulé sous un tableau. Mandat de perquisition. Aveux du voisin qui a entendu Blanbois marteler le mur en y provoquant des fissures. Après avoir retiré le papier peint et dégagé une brique de long, Collignon a aperçu une tôle qu'il a cisailée. Puis il a prélevé les billets de mille qui se trouvaient dans sa moitié du mur avant de refermer soigneusement la tôle.

L'affaire se termine au tribunal. Après les plaidoiries des avocats, quelque peu égratignés au passage, le magistrat rend un jugement de Salomon en attribuant la moitié de la somme et des frais de procédure à chacun des voisins.

Se fondant sur son expérience professionnelle et un sens aigu de l'observation, le tout agrémenté d'une bonne dose d'autodérision, l'auteur nous laisse voguer au fil de cet amusant récit pour nous amener à comprendre qu'une situation, aussi rocambolesque qu'elle puisse paraître, est en fait susceptible de cacher une réalité bien concrète.

Claude Buchkremer

Malva, Constant, *Lettre à Marianne Pierson-Piérard*, 25 septembre 1967, 2 p. [MLPA 00404 (copie)], [ML 11435/0044-0050 (original)]

La lettre de Constant Malva est contenue dans les archives littéraires de Marianne Pierson-Piérard, léguées par son fils Paul-Louis Pierson. Constant Malva écrit à Marianne Pierson-Piérard pour la féliciter de la biographie qu'elle a consacrée à Neel Doof (qu'il écrit *Néel Doof*), *Neel Doof par elle-même*. En ce qui concerne la transmission du patrimoine autobiographique, Marianne Pierson-Piérard elle-même a réuni la correspondance d'écrivains adressée à son père, *Trois cent trente-deux lettres à Louis Piérard* précédées de mémoires extérieurs, dans la collection « Avant-siècle » des éditions des Lettres modernes chez Minard à Paris en 1971.

Écho de lecture n° 1

Le 25 septembre 1965, Constant Malva adresse une longue lettre à Marianne Pierson-Piérard, auteur d'un ouvrage sur Neel Doof, l'écrivaine. Dans cette lettre, il énumère les démarches faites auprès de plusieurs organismes (Administration communale d'Ixelles, Association des écrivains belges) et auprès de l'écrivain académicien Roger Bodart, pour empêcher que la tombe de Neel Doof ne soit détruite, démarches qui, hélas, n'ont pas abouti.

Cet échec a d'autant plus contrarié Constant Malva que, ni les enfants de Franz Hellens, héritiers de la maison de l'écrivain, ni un certain Crouzy auquel elle avait laissé de l'argent pour les études de son fils, n'ont agi pour que ce malheur soit évité.

Constant Malva n'a jamais rencontré Neel Doof et il le regrette. Cette lettre, où il déplore si fortement l'indifférence des autorités et de ses proches, est un bel et émouvant hommage à l'écrivaine.

Michèle Maitron-Jodogne

Écho de lecture n° 2

Dans cette lettre manuscrite, Constant Malva explique à sa correspondante qu'il n'est pas parvenu à sauver la tombe de Neel Doff, malgré ses démarches auprès de Roger Bodart, membre de l'Académie de Belgique. Il regrette également qu'aucun écrivain connaissant Neel Doff ne l'ait présenté à cet auteur qu'il appréciait. Sa longue explication donne à penser que l'auteur prolétarien Constant Malva restait sous l'influence du code de politesse bourgeois. À la fin des années trente, Malva avait publié son remarquable *Ma nuit au jour le jour* qu'il avait eu le courage, la force et l'audace d'écrire alors qu'il était mineur de fond. Mais il n'eut pas l'audace de se rendre chez Neel Doff et lui dire : « Je suis Constant Malva et j'admire votre œuvre. » L'auteur de *Jours de famine et de détresse* aurait certes bien accueilli cet auteur prolétarien, révolté comme elle.

Telle est une des réactions qu'un lecteur pourrait avoir de nos jours à la lecture de la lettre de Malva.

Je continuerai par une confidence : je ne connaissais pas Constant Malva et à peine Neel Doff. J'ajouterai donc à mon compte rendu des informations sur ces deux écrivains. Elles m'ont été utiles et pourraient l'être également à ceux qui partagent mon ignorance.

Neel Doff est née en Hollande en 1858. Durant sa jeunesse, elle connut la pauvreté extrême et fut contrainte de se prostituer (fille à 10 francs) pour survivre. Elle posa pour Félicien Rops et James Ensor, qu'elle impressionna par son intelligence et sa culture malgré ses origines modestes. Le sculpteur Charles Samuel la prit comme modèle pour représenter Nele aux côtés de Tjil Ulenspiegel dans son monument à Charles De Coster, à Ixelles (1894).

Elle prend fait et cause pour les ouvriers et les plus pauvres, et s'engage dans le socialisme. Elle se marie avec un éditeur de gauche, Fernand Brouez. Devenue veuve, elle épouse l'avocat et militant socialiste, Georges Sérigiers.

Elle écrit directement en français son premier livre, où elle expulse la misère qu'elle a vécue, *Jours de famine et de détresse*, qui obtient trois voix au prix Goncourt de 1911. Elle y raconte en petits tableaux l'histoire de Keetje, une fillette en butte à la misère et aux humiliations, forcée de se prostituer pour nourrir ses petits frères et sœurs. Avec *Keetje* et *Keetje Trottin*, Neel Doff clôt sa trilogie autobiographique. Elle écrit encore plusieurs récits de fiction et traduit des ouvrages de Félix Timmermans (*L'Enfant Jésus en Flandre*).

Quand elle décède en 1942, elle lègue sa maison d'Ixelles aux enfants de Franz Hellens, comme le rappelle Constant Malva dans sa lettre, mais aussi ses droits d'auteur à son amie Hélène Temersen, étant donné qu'elle est juive et que ses biens – et sa personne, en cette terrible année 1942 – sont en péril.²⁴

À la lumière de ces informations, on ne peut que regretter, avec Constant Malva, que les héritiers de Neel Doff ne soient pas intervenus pour conserver la modeste tombe de cette figure des lettres et du socialisme. En 1992, pour commémorer les 50 ans de sa disparition, on appose une plaque au 36, rue de Naples, à Ixelles, où Neel Doff et son ami Franz Hellens ont habité. Cela aurait fait plaisir à Constant Malva.

²⁴ D'après Wikipedia.

En ce qui concerne ce dernier, je n'isolerais qu'une citation du discours d'hommage prononcé par Richard Miller à Quaregnon, le 9 octobre 2003, pour célébrer le centième anniversaire de l'écrivain. Cet hommage commence par des remerciements à Marc Quaghebeur des Archives et Musée de la Littérature, ainsi qu'aux membres du conseil communal de Quaregnon, sans qu'aucune cérémonie commémorative n'eût été prévue pour marquer le centième anniversaire de la naissance d'Alphonse Bourlard, c'est-à-dire de celui qui, sans formation, sans diplôme, sans richesse matérielle ni culturelle, allait devenir Constant Malva, l'écrivain du Borinage, un écrivain prolétarien.

« [...] Constant Malva était fier d'un stylo parker qu'il avait trouvé parmi des détritiques et des morceaux de papier près d'un soupirail. Ce stylo, disait-il, était peut-être magique, envoyé par quelque bon génie, par Dieu lui-même ou par un de ses anges, afin de lui permettre d'accomplir son métier d'écrivain, et cela, à l'image de l'épée transmise aux chevaliers. "Comme eux, écrit Malva, j'ai juré de défendre les plus déshérités". »

Louis Vannieuwenborgh

La Première Guerre mondiale au jour le jour à Bruxelles

Le carnet de poésie d'une jeune fille

Écrits pour Berthe Bodart

Bodart, Berthe, *Carnet de poésie. Guerre 14-18*, 4 août 1914-1919, 74 p. [MLPA 00328]

Trois cahiers de papier quadrillé, brochés ensemble, sans feuillets de garde ni reliure, contiennent des poésies écrites pour « la petite Berthe » retournée à Bruxelles après ses visites à des amis en Wallonie. La première page est datée du 4 août 1914, ensuite les dates s'échelonnent dans le plus grand désordre. La plus récente est de janvier 1919.

Écho de lecture

Écrits pour Berthe Bodart... Qui n'a pas gardé (ou perdu ?) un carnet de poésies ? Pensées recueillies de parents ou d'amis, réflexions transcrites à la plume, amoureusement choisies et destinées à la méditation de toutes jeunes filles (et les garçons ?).

Chaque intervenant s'adresse affectueusement à la jeune voisine, la cousine, qui réside à Bruxelles, en visite occasionnelle dans son Falmignoul natal, petit village, faisant partie de la ville de Dinant. Ces pensées soulignent la fragilité de la jeunesse, du temps qui file, des émois des premières amours, de la tendresse maternelle.

Il faut souligner que ce recueil a cependant un poids particulier, car s’y retrouvent des pensées qui s’imprègnent de cette période douloureuse de la Première Guerre mondiale. Ce genre de carnet est généralement destiné à des réflexions plus légères...

Pour « la petite Berthe », rien de trop beau, durant ces cinq années. Ses visites sont l’occasion pour ses amis, ou ses proches voisins, de confier à son livret, avec tout l’attachement réel et touchant de la tendresse exprimée, les plus belles pensées d’écrivains.

Parcourir son carnet, c’est rencontrer les poètes gravés dans nos mémoires d’écolier et y voir le reflet de ces années : les émotions flambent, retenues, sous un vent de tristesse ou de nostalgie. Victor Hugo côtoie Lamartine, Edmond Rostand, André Chénier, Sully Prudhomme, François Coppée. En feuilletant toujours, on retrouve aussi des noms moins illustres, mais tout aussi flamboyants : Jenneval, combattant des premières heures de la Belgique, André Theuriet, Pierre de Bouchaud, Hugues Lapaire, un extrait de pièce de Théâtre (*Les bouffons* de Miguel Zanacoïs) dans laquelle s’est produite une certaine Sarah Bernhardt...

Mais au fil de ces pages centenaires, se cachent aussi des signatures de personnes familières que Berthe a côtoyées ou reçues dans sa famille de Falmignoul :

« Eh ! quoi, vous demandez des accords à ma lyre
 Vous dont l’âme est l’écho de célestes concerts !
 Vous ne savez donc plus que votre doux sourire
 A plus de poésie en lui que tous mes vers ? »

Cette phrase, composée pour cette jeune fille, est signée par Monsieur Delaisse, le 8 avril 1916.

Colette Meunier

L’agenda d’un horticulteur

Les travaux et les jours de François Vandebosch, horticulteur à Stalle durant la Grande Guerre²⁵

Vandebosch, François, *Carnet-agenda*, 3 carnets, 1916, 1917, 1918, [MLPA 00327/0002/0003]

Les années 1916, 1917 et 1918

L’agenda de 1916 est un journal de classe dont notre horticulteur a détourné l’usage. L’agenda de 1917, un carnet en moleskine de 7 x 12 cm, est le plus petit des trois et le plus incomplet. De nombreuses pages du carnet restent vierges de toute mention. Sur l’agenda de 1918, recouvert en vert uni, de 9 x 13 cm, figure, comme sur tous ses carnets, son cachet « François VANDENBOSCH 168, Rue de Neerstalle, 168 UCCLE-LEZ-BRUXELLES » en face de la page de titre.

²⁵La première partie de cet article est parue en 2015 dans le n° 5 de notre revue. Elle analysait l’agenda de 1913. Nous poursuivons ici l’examen des agendas de 1916, 1917 et 1918. Nous avons ainsi l’occasion de comparer l’activité de François Vandebosch avant et pendant la guerre 1914-1918.

En 1916, François Vandebosch a 49 ans, sa mère vit encore. Sa femme, plus âgée que lui, en a 54, sa fille, Nille (Pétronille), mariée « au gros Poelst », détesté par son beau-père, a 23 ans, et Pierre, le cadet, né avec le siècle, aura 16 ans en octobre.

Avec la guerre, la clientèle de notre horticulteur a changé. De ses deux meilleurs clients, M. Taminiau, à Forest, et Mme Spijien, avenue Louise, 93, il n'a conservé que M. Taminiau. Grâce à lui, il aura suffisamment de moyens pour vivre. Il travaille pour de nouveaux clients, aisés, comme M. Frésinaux qui possède un verger de nonante arbres fruitiers.

À la différence d'avec la situation d'avant-guerre, il ne fait plus appel à des aidants, signe de la contraction de ses affaires.

Ses carnets²⁶, comme en 1913, lui servent à noter tout ce qui l'intéresse, non seulement ce que lui doivent ses clients, mais aussi – c'est l'aspect journal intime – ce qui l'intéresse personnellement : le chant du rossignol au printemps, une dispute avec sa femme. Ces carnets sont le reflet de sa personnalité : grand travailleur, homme sérieux, mari et père peu commode, ami des plaisirs simples.

Recettes et dépenses

L'examen du premier carnet, celui de 1916, montre immédiatement une chute d'environ deux tiers des revenus de notre jardinier : en 1913 les recettes notées dans le carnet s'élèvent à 1.880 francs, en 1916 elles tombent à 694 francs.

Certes, toutes les rentrées d'argent ne sont pas notées, ainsi, celles, importantes, liées aux abonnements. Il est lié avec ses meilleurs clients par ce système : pour 100 francs, il assure durant sept mois l'entretien de leurs jardins. Cela représente une rentrée de 14,25 francs par mois. Le tarif doit sans doute être proportionnel à la surface du jardin, du verger ou de la campagne, car pour le client dont le nom revient le plus souvent – M. Taminiau – cette somme ne suffirait pas à couvrir les prestations qu'il fournit. Le travail réalisé hors abonnement est alors payé à l'heure.

La guerre aura une influence directe sur son salaire horaire. De 50 centimes l'heure en 1913, il descend à 40 cts en 1916 pour remonter ensuite, les années suivantes, jusqu'à 75 cts. Cette augmentation correspond sans nul doute à une hausse du coût de la vie.

Notons quelques prix pratiqués en 1917 : pommes de terre : 1,75 fr le kg ; farine : 6 fr le kg ; kooren meel : 5,50 fr le kg ; fromage blanc : 15 cts pièce ; charbon : 28,75 fr pour 300 kg.

François Vandebosch a trouvé des revenus complémentaires en allant vendre ses légumes à la criée au marché de la Grand-Place. Comme l'autorisation requise s'élève au montant important de 180 fr, sans doute en retirait-il des profits. Les carnets ne permettent pas de connaître précisément ses dépenses. Il note uniquement les dépenses peu courantes. Les dépenses habituelles du ménage faites par Marie, son épouse, ne sont pas notées.

²⁶ Les extraits retranscrits dans les citations respectent l'orthographe de l'original de même que l'état de langue de l'horticulteur bruxellois bilingue.

Son activité et ses plaisirs

François Vandenbosch est un homme actif. Il travaille dans ses serres, les entretient, remplace les carreaux cassés par l'orage, répare une échelle, blanchit sa chambre, raccommode ses chaussures, empierre le talus de l'Ukkelbeek, fait des gerbes, des bouquets, s'occupe de son jardin, plante et arrache les pommes de terre, veille sur plus de 215 plants de tabac.

Comme beaucoup de gens, il élève une chèvre, qui lui rapporte un peu de lait. Marie, sa femme, mène sa chèvre au bouc (*de geit heeft bij den bok geweest*). Son client, M. Taminiau, qui possède également des lapins, ne dédaigne pas de l'imiter. Il charge son horticulteur de fabriquer un plancher pour la chèvre. C'est Marie, sa femme, qui mènera la chèvre au bouc. Notons que ses rapports avec sa femme ne sont pas toujours harmonieux : *Je suis 25 ans mariée au lieu de faire fête j'au u de dispute*.

Il n'hésite pas à acheter parfois un petit cochon. Il l'engraisse, le tue, semble-t-il lui-même, et puis, après l'avoir débité, le vend. Par la suite, il achètera à nouveau un cochon pour 150 fr. Sans doute fallait-il le déclarer car *J'ai etee a la maison communale d'Uccle pour le cochon*.

Un fait nouveau, par rapport à la situation d'avant-guerre : François Vandenbosch cotise au Secours Mutuel. Chaque trimestre, un dimanche, il se rend à la séance de « la Mutuelle » et paie une cotisation de 25 cts, portée ensuite à 50 cts, note-t-il.

À côté de ces activités traditionnelles et malgré la guerre, François Vandenbosch innove : il installe le gaz pour chauffer la grande serre ! Pour les travaux d'installation, il parle de buses, de coudes et d'un T. Ce qui lui vaut de longues démarches chez les Allemands, apparemment pour obtenir les autorisations. Il se rend au « Continental du Gaz » pour la promesse du placement. Il paie 35 fr pour passer dans le jardin devant sa maison. Il se rend à Bruxelles pour acheter deux manchons et un globe, qu'il paie 4 marks (notons que le mark avait cours jusque peu après la fin de la guerre). Il achète des buses en terre cuite. Enfin, fin de l'année 1917, le raccordement au gaz a lieu.

Mais pour le chauffage de la maison et de ses autres serres, il lui faut toujours du charbon. Il achète du coke à l'usine à gaz à Forest, ou, moins cher, de la poussière de charbon qu'il mélange avec de la sciure de bois. Il se rend à Bruxelles au Syndicat des Jardiniers, toujours en quête de charbon. Il se démène pour obtenir quelques sacs de coke. Acheter du charbon n'est pas facile, l'accord de l'Occupant est nécessaire : *j'ai etee a Bruxelles avec 2 feule (feuilles) chez les almand pour charbon au koolen centrale rue de colonie*.

La diminution de ses rentrées n'affecte pas sa manière de vivre. Amateur d'oiseaux chanteurs, il continue à acheter ou à capturer des tarins. À Bruxelles, s'il renonce à acheter un tartin, trop cher, il donne cependant 3 fr pour un chardonneret et achète de coûteuses graines pour oiseaux. Son goût pour les oiseaux lui fait noter le jour où il voit les premières hirondelles. De même son carnet conserve le souvenir du chant du rossignol entendu au printemps dans le domaine Allard voisin.

Il cultive son tabac lui-même et il y consacre plusieurs jours de travail. L'une des premières pages du carnet de 1917 contient, soigneusement noté, le numéro de son autorisation à planter du tabac.

Son divertissement principal, la colombophilie, continue. L'Occupant avait, dans un premier temps, interdit la possession de pigeons avant de se raviser. L'activité

colombophile a été réglementée ; les grands concours d'avant-guerre supprimés ; restent, semble-t-il, des championnats.

Il inscrit les numéros des bagues qu'il a achetées. Ainsi le 15 mai, il en munit un jeune pigeon avec une bague achetée à Uccle-Centre dont il note soigneusement le numéro. Il n'hésite pas à se rendre à Alseberg pour acheter des fèves pour ses oiseaux. Les quantités ne sont pas petites : *reçu 12 kilo de petite manger pour pigeons a 50 cts le kilo au centre*. Autre délassément : Pierre et lui vont pêcher au petit étang de la fabrique, rue de Stalle. Son goût des chiens lui fait noter les adresses où il pourrait en trouver. Quand son chien meurt, il le note : *Mon chien est mort, Fifi*, et en rachète un autre.

Il approche de la cinquantaine. Son carnet enregistre les plaintes au sujet de sa santé. Ce travailleur infatigable doit garder le lit, parfois toute la journée. Il semble bien consulter un médecin, le nom du Dr Huwart apparaît dans le carnet de 1917 et dans un contexte qui n'est pas celui d'un client. Cependant, en 1918, il n'a pas recours à ce médecin. Le manque d'indications précises ne permet pas de cerner sa maladie. Mais François Vandenbosch n'a plus que dix ans à vivre, il décèdera en 1928 à l'âge de 61 ans.

La Guerre

La majeure partie des notations relatives à la guerre dans le carnet de 1916 concerne les avions et dirigeables qu'il a vus évoluer dans le ciel stallois. Le 30 août, il note qu'un aéroplane a bombardé la gare d'Etterbeek et que *le zepelain etee trouver casee*. Mais des notations indirectes nous font comprendre les rigueurs de la guerre, ainsi sa note datée du jour de l'Ascension, à l'occasion d'une réunion familiale, en dit long sur les restrictions : *bu du café avec du sucre*.

La bataille de Verdun apparaît dans son carnet : *Dimanche les Almand a reçu une terriblement combat a Verdun 3 korps d'armee morte 10020 et encor autant de prisonniers au lieu de prent un fort au Verdun*.

Il inscrit les punitions collectives infligées par les Allemands à la population. 17 novembre : *Tous les bourgmestres des environs de Bruxelles sont pris par les Almands pour pas vouloir contre les chômeurs*. 21 novembre : *Les Almands ont punis la ville de Bruxelles pour avoir chanté le Te Deum à St-Gudule et tout fermer à 7 h 30 le soir*.

Mais il y a ceci qui le touche au vif, il surprend sa fille Nille : *El etee a table avec 2 ... Almand j'ai lui dite que je lui jet a la port chez moi*. Et voilà Nille jetée une deuxième fois à la porte, – la première fois c'était en 1913 quand il s'opposait à son mariage avec *le gros Poulst*. Ce qui n'empêchera pas Nille de vendre pour 200 fr de chrysanthèmes de son père à la Toussaint.

Le carnet de 1917 comporte peu de notations dues à la guerre. Outre le passage d'un zeppelin, il note qu'en été il a *u la visite d'un Almand pour visiter son Etablissement*.

L'année 1918 relate davantage de situations dues à la guerre. Ainsi, les fameuses visites domiciliaires à la recherche de métaux non ferreux sont évoquées : *2 almand son venu pour voir après le cuivre au matin chez moi*. 28 janvier. Mais notre jardinier était parvenu à cacher deux marmites de cuivre que des amis viennent enlever quelque temps après... Encore peu avant la fin de la guerre, à la mi-septembre, les Allemands reviendront, à la recherche de la laine.

Les tracasseries administratives de l'Occupant au sujet des pigeons se poursuivent. *J'ai etee a Bruxelles chez les Almand pour avoir a manger pour mes pigeons. 19 fevr.* Toujours pour ses pigeons, il se rend à Bruxelles, rue d'Arlon, 94, mais, mauvais jour, il n'est pas reçu. Le 12 août, il se rend derechef rue d'Arlon : *Chez les Allemands avec 4 pigeons, ils ont pris un reçu 5 kg de l'ors (orge ?) geest.* Enfin, le 19 août, il se rend à nouveau rue d'Arlon et en revient avec un pigeon sans bague...

Il note, le 11 mai, un acte de sabotage et que *L'avenue Kersbeek punie, fermer à 6 h du soir. Pour la pierre sur les rails du chemin de fer.*

Vers la mi-octobre, une notation, basée sur une fausse nouvelle, annonce la fin de la guerre : *La Belgique est en derut on dit que la guerre est fini.* 16 octobre : *Les Allemands commence à déménacher.*

François Vandebosch, rue de Stalle, est aux premières loges pour voir les troupes allemandes, venant de l'ouest, passer devant sa maison avant de passer sous le pont du chemin de fer. 17 octobre : *Les Allemands sont passer avec 40 charrettes avec toute basar ils commencent à déménacher.*

La notation du 22 octobre laisse penser qu'il a entendu la cannonade : *Le canon marche très fort.*

Enfin, c'est le 11 novembre ! *Les Almands retourne chez eu en Almagne. – On parle de la paix.*

Le 12 novembre, de même que le 14, il voit encore passer les troupes : *J'ai restee pour voir pasee les Almand ils retourne en Almagne. – J'ai vu paser les Almands pour tout ils son perdu.*

Le 15, il effectue encore un achat en mark. Il remarque le passage d'un train extrêmement long.

Enfin, l'Occupant parti, on s'occupe de récupérer cuivre et laine. *Chez M. Taminiau, oté le cuivre du poulalier. J'ai déterré la laine de Gorgine avant midi après midi mon laine et celle de Nille hors de la buse du fourneau.*

Le 17 novembre, entre 4 et 5 heures du matin c'est le passage des derniers soldats allemands.

Le 22 novembre, il note le retour du roi Albert : *Inhaling van den koning Albert a 10 heures.*

Quelques jours plus tard, il déterre la porcelaine que, prudent, M. Taminiau avait enterrée au bout du jardin, et descend un magnifique tableau du grenier.

Le 16 décembre il note le retour d'un voisin prisonnier en Allemagne : *10 h du soir François Poels est retourné de l'Alemagne.*

Et, enfin, dernière notation en rapport avec le temps de guerre : *Placé le bouton a cuivre a mon cuisiniere.* En cuivre !

L'année se termine bien, la guerre est finie, au Réveillon, chez lui, il mangera du lapin, on en servira six à la table de M. Taminiau ! Il s'est fait couper les cheveux et a offert un vélo à son fils Pierre. Encore une innovation !

Ainsi se termine l'examen des carnets de François Vandebosch. L'intérêt des écritures personnelles se manifeste une fois de plus. On croit avoir affaire à un document comptable, et c'est la vie même de notre jardinier, ses goûts, ses sentiments qui nous sont révélés. Il rédige avec peine mais, notant au vol, il réinvente le journal intime !

Grâce soit rendue à M. et Mme François Vandenbosch, à leur sens de la préservation des archives familiales, à leur sens du partage. Ils se sont séparés pendant de longues années de leurs précieux carnets afin de m'en permettre l'examen. Qu'ils trouvent ici, avec mes remerciements, l'expression de ma reconnaissance.

Louis Vannieuwenborgh

Grands et petits questionnements existentiels dans l'autobiographie

Chasse, Jean, *La dernière plume. Troisième volet de la deuxième trilogie du « Chant du Coq » et Peroratio*, 13 p. [MLPA 00402/0001]

Écho de lecture

« Je suis un lunaire, un flibustier, un flibustier du verbe, un corsaire de la lettre, un pirate du vocable. À vous qui avancez en âge, qui analysez votre propre et lente dégradation, à vous qui ne vous résignez pas, à vous qui êtes rebelle et épris de liberté vous vous retrouverez », exprime-t-il. Ces quelques phrases, et l'essentiel est prononcé.

« Je hurle à la lune rousse. Le temps me rattrape et mange mon temps. » En toile de fond, l'amour de la vie mais la tragédie du vieillissement. « Un futur gisant oublié dans la crypte ». Arrivé à l'heure des bilans, l'auteur écrit son oraison, malmené mais toujours solide.

L'homme dont les amis sont morts écrit une danse macabre. « L'homme et ses contradictions et ses doutes et ses ombres perfides et néfastes, à l'alchimie déchirée par son propre vécu ».

L'homme rebelle à la condition humaine, mais également aux situations sociétales tragiques du présent. Lui n'est pas robotisé comme certains contemporains, mais un être authentique, imaginatif, critique, qui pétrit les mots comme il tient son pinceau. Éternel rebelle, plumes et pincesaux ... voilà ses armes.

Tel Sisyphe, il regarde son œuvre qu'il bouscule ensuite dans le vide. L'absurde et pourtant il sourit encore, à la vie, à sa descendance pour laquelle il s'inquiète. Émerveillement toujours devant la violette ou le coquelicot. Instinct de conservation malgré l'âge ?

« Il est revenu le temps de résister et de mordre ». Sensibilité, non conformisme, provocations, humour, l'homme médite. « Je compose au jour le jour avec le temps qui passe, trépasse sans la moindre pitié ». Le cri d'Edvard Munch !

Jean Chasse, le poète, brandit le miroir, celui de l'âme. À chacun de s'y refléter ou non. Angoisse existentielle ?

Myriam De Weerd

Dosogne, José, *La maison de mon enfance. Biographème 6*, manuscrit, 2 p., 2016 [MLPA 00288/0006]

Écho de lecture

José Dosogne propose une description de la maison de ses grands-parents paternels, des métayers, dans laquelle il a vécu jusqu'en 1943, sa petite enfance, tandis que ses parents habitaient Molenbeek.

Nous sommes à Vresse-sur-Semois, en Ardenne namuroise. La maison est proche d'un carrefour d'où l'on gagne le village de Laforêt. On atteint un lavoir, une fontaine, la Semois, un ruisseau, le village de Membre. De ce carrefour on rejoint aussi le centre de Vresse.

La maison de José est très différente de ses voisines (il ne précise pas en quoi consiste cette dissemblance). On le dit souvent à ses grands-parents, ce qui les incite à prendre du recul sur la route que borde la maison pour vérifier cette différence. Le petit José lève aussi la tête devant la façade et son regard s'élève jusqu'à la toiture d'ardoises. Il regrette qu'elle soit inaccessible !

À gauche de la maison s'ouvre une ruelle conduisant à l'arrière d'un hôtel et à l'atelier du peintre Albert Raty, auteur d'un portrait de José à l'âge de deux ans. Une reproduction de ce joli portrait orne la couverture du livre autobiographique que José a publié en 2012 sous le titre : *J'ai rêvé de Molenbeek sur les bords de la Semois* aux Éditions Molenbecca.

De nombreux peintres ont exposé leurs œuvres dans les salons de l'hôtel proche de la maison que José habitait et l'Association des écrivains ardennais s'y réunissait.

Du côté droit une grange, en retrait, offre un vaste espace pour le stockage de récoltes et de fourrage.

Grimpant depuis un jardinet une vigne recouvre une grande partie de la façade faite de grosses pierres brutes de formes diverses. Au rez-de-chaussée une cuisine a remplacé l'étable tandis que l'ancienne cuisine est devenue la « belle chambre » de la maison.

José occupe, à l'étage, une chambrette au fond de laquelle, par un trou dans le plancher, parviennent la chaleur montant de la cuisinière et... les conversations des personnes qui se trouvent dans la cuisine. Des propos qu'il ne devrait pas entendre arrivent aux oreilles de l'enfant !

Dans l'arrière-cuisine les murs de torchis sont masqués par des journaux qui attirent José. Articles et photos lui font connaître de grands événements comme la guerre civile espagnole ou le conflit sino-japonais. José trouve dans ces lectures murales la satisfaction de son désir d'apprendre. Elles sont aussi, en quelque sorte, à la naissance de son goût de l'écriture.

Passionné de lecture, José est l'auteur d'un autre récit autobiographique intitulé *Les maisons de l'enfance, Lire, lire, et encore lire et relire, même sur les murs*. Ce récit a fait l'objet d'un double écho paru dans le n° 5 (année 2015) du Bulletin de liaison APA-AML.

Raymond Du Moulin

Autobiographies éditées

Maitron, Michèle, *Blanche. Une vie effacée. Récit*, Émile Van Balberghe, 100 p., 2002, dédié à Simone Bellière [MLPA 00446]

Voilà donc que Simone, notre amie Simone, fait reparler d'elle. Par la voix de Michèle, qui ne s'attend guère à cet écho. Une surprise répondant à la sienne. Même si la destinataire du livre n'est plus là pour en juger.

Cette écriture nous livre plusieurs exhumations à la fois, lorsqu'on entend par ce mot le souci de tirer de l'oubli des souvenirs qui attendaient une délivrance. À commencer par la souvenance de Simone qui d'aussi loin se rappelle à nous.

Le livre qui lui est dédié a choisi – comme une politesse – de patienter quelque temps. Peu de temps, dirions-nous, par rapport à une vie. À sa vie. La voilà revenue parmi nous. Grâce soit rendue à cet ouvrage mis de côté dans l'attente d'être lu.

Une silhouette blanche guette notre arrivée au porche du récit. Comme une interrogation solennelle.

Que nous diront ces pages ? Cette étoffe tissée dru, scandée, ponctuée d'un tutoiement diluvien ? Semblable à une averse tempétueuse en *ta*, en *t'es*, en *toi*, en *ton*, en *tu*. Tout comme se déverse la vêtue somptueuse des peupliers sous la bourrasque.

Cet art particulier pratiqué au sein de notre groupe de lecture et d'écriture en écho rend un hommage chaleureux à Simone et à Blanche, la tante de Michèle. Car c'est elle, ce *tu* auquel l'autobiographe s'adresse pour exhumer son souvenir.

José Dosogne

Rouhart, Martine, *Agir et Accueillir. Réédition, six ans après*, Brumerges-Geb'Arts, 83 p., 2016 [MLPA 00445]

Écho de lecture

Martine Rouhart écrit en 2009 son *journal du cancer*, qu'elle intitule *Agir et Accueillir*, et qui est comme un petit frère des *Essais* de Montaigne, qu'elle cite et à qui elle emprunte son *apprendre à bien vivre* et sa mise à l'ouvrage, en diariste, pour aborder l'écriture du moi afin de se connaître soi.

Un long post-scriptum de 2015 confie que, si écrire avait toujours été un projet et même une promesse faite à 25 ans, *l'occasion de se lancer* ne s'était pas présentée. À la cinquantaine, *la voici qui s'est présentée [cette occasion], il y a sept ans. Déguisée en barbare, mais l'essentiel est de l'avoir reconnue*. Toute la philosophie de ce petit ouvrage se résume dans cette formule laconique et étonnamment romanesque : *l'occasion d'écrire déguisée en barbare*.

Écrire, pour être dans l'agir et non le subir. Écrire, pour élaborer une sagesse capable de transmuter l'horrible douleur du cancer en une attitude stoïcienne à la Montaigne, opposant l'accueil au déni ou à la révolte.

Un autre journal du cancer de notre fonds APA, celui de Merry Hermanus, *Carnet d'un cancer tabou*, dénoue de la même manière la terreur de la nouvelle qui s'abat sur une

trajectoire de vie en pleine vitesse de croisière et l'interrompt. La démarche est similaire dans ce choix d'un pacte avec l'écriture pour exister.

Même descente en un centre intime pour se retrouver soi, non-disloqué. Même réflexion sur le temps, repensé dans ses partitions disparates – passé, présent, avenir – pour y trouver cohérence. Mêmes chapitres jalonnant les épreuves, les rendez-vous médicaux, les traitements, les atteintes à l'image, au corps, à l'âme. Deux scènes, face au miroir, sont identiques lors de l'expérience du dédoublement.

Chez Martine Rouhart :

« Dans la salle de bain, je me retiens un instant au bord de l'évier. Profondes respirations, juste attendre que passe la vague. Et puis, je souris au miroir, un sourire timide et bienveillant. Ce crâne si lisse... [...] Tendre la main au jour naissant, s'asperger d'eau, donner de la tendresse, du repos à ce corps blafard, soumis, malmené. Ce crâne si lisse... [...] Mon corps, mon âme trébuche souvent. Ah ! Conserver à tout prix le courage d'endurer, de résister, surtout, sans rien saccager ! [...] Ce crâne si lisse... On dirait un petit personnage de bande dessinée, assez sympathique en fin de compte... »²⁷

Chez Merry Hermanus :

« À chaque passage devant le miroir, je me demande qui est ce type... Mais c'est toi, connard ! Je m'efforce de sourire, je lui fais une grimace... à l'autre, au cancéreux, le salopard, faut bien lui montrer que ce n'est pas moi ! Il n'a pas envahi mon cerveau ! Faut pas qu'il domine et qu'il sache que c'est encore moi... tête de mort provisoire... qui ricane ! N'est-il pas vrai que si on ne se reconnaît pas, ce n'est pas la faute du miroir ? »²⁸

Cependant, là où Merry Hermanus désire décrire sans pudeur l'impudeur de la maladie qui atteint l'identité genrée de l'individu, l'impudeur de son lieu et du corps lorsqu'il est livré aux soins – et c'est là toute son originalité –, Martine Rouhart vise la sobriété par une ellipse pudique, systématique et sans pudibonderie, de tout le récit prosaïque de ce que la maladie oblige à vivre – et c'est là toute son originalité.

Francine Meurice

Hermanus, Merry, *Je t'écris par delà les nuages. Lettre ouverte à Albert Faust*, édit. CEFAL, 38 p., 2006 [MLPA 00456]

Écho de lecture

Albert Faust et Merry Hermanus sont amis depuis l'enfance. Pétris d'un même idéal, ils continuent à converser ensemble durant leur vie d'adultes. Faust est engagé d'abord chez Johnny Walker, puis dans un syndicat, et Merry occupe diverses fonctions dans la vie politique. Mais leur droiture et leur intégrité à toute épreuve ne plaisent pas à tout le monde et bientôt ils seront accusés et poursuivis pour diverses malhonnêtetés imaginaires dont ils ont bien du mal à se dépêtrer.

²⁷ Pages 28 à 31.

²⁸ Page 69.

Merry en sortira blanchi, quant à Albert, la maladie va le rattraper bien avant que, lui aussi, n'en sorte blanchi.

Merry se souvient de son ami et lui écrit *par delà les nuages*²⁹ : découverte en commun de la vie et de la misère, rencontre d'amis fidèles et d'autres qui le sont moins, amitiés et trahisons si fréquentes dans la vie politique. Tous les pièges qui se sont abattus sur eux sont bien décrits dans ces quelques pages. Ces pièges ont, le plus souvent, porté préjudice à ceux qui les avaient tendus. Et ça aussi est bien décrit.

Mais l'amitié qu'ils se portent les soutient et les aide à surmonter tous ces traumatismes auxquels ils sont exposés.

Et maintenant, c'est fini... « Albert, quel bonheur de t'avoir aimé. » C'est ainsi que se termine, ou presque, cet hommage remarquablement écrit. Et Merry Hermanus ajoute encore : « Nous nous retrouverons. En attendant j'essaie de rester cette âme joyeuse qui attend le néant avec confiance ».

Nadine Decock

Zimmerman, Christian, *Un homme, un destin, une génération. Un récit de vie de Paul Zimmerman, L'Orée du Bois, 146 p., nombreuses illustrations en couleur et en noir et blanc, 2008 [MLPA 00443]*

Christian Zimmerman, en écrivant une biographie de son père rédigée comme une autobiographie, c'est-à-dire écrite en *Je*, n'a pas choisi la voie facile. Aussi, les épisodes de la vie de Paul Zimmermann, né en 1923, avec son seul certificat d'études, engagé très tôt dans la Résistance alsacienne, et aspiré ensuite, mal formé mais très réactif, dans les formidables Trente Glorieuses, commandaient un traitement attentif auquel son fils, admiratif, a voulu donner une forme où pouvaient se déployer ses qualités d'écriture complétées par des compétences en matière de cinéma.

Son texte est composé de plusieurs parties. Une partie méthodologique précède l'autobiographie proprement dite. Écrire à la place de son père pose en effet la question de *Qui parle ?* Certes de nombreux entretiens, des discussions, des questions ont accompagné la rédaction, mais le fils a été confronté à des réactions du père comme « Ce n'est pas tout à fait ça ». Parfois, Paul reprenait les formules de Christian. Un éclaircissement méthodologique s'imposait donc. Sans doute – c'est ma réaction – aurait-il mieux valu placer cette partie explicative à la fin du texte, le lecteur aurait mieux compris les enjeux, les difficultés ainsi que les ambitions créatives de Christian pour faire de l'autobiographie de Paul un tout où le texte, la voix, l'image concourent à la réalisation d'une œuvre digne d'être à la hauteur de la vie du père.

Le récit de celle-ci commence classiquement par l'évocation des parents de Paul et de son frère. Vient ensuite l'entrée dans la vie active. Sa facilité pour le dessin le fait engager par une entreprise comme apprenti-dessinateur industriel. Puis, après la *Drôle de Guerre*, suivie par la débâcle française, très tôt, en 1941, il fait partie d'une cellule de la Résistance. Pour échapper au Service du Travail Obligatoire, il projette de rejoindre le Général Giraud en Algérie, mais, en tentant de rejoindre la zone libre, il est pris

²⁹ L'auteur n'a pas écrit le tiret dans *par-delà*.

dans une rafle, arrêté par la Gestapo et conduit dans une prison civile. Après trois mois, sa fiancée, bluffant le directeur de la prison, réussit à le libérer. Ils se marient en 1944. À la fin de l'année, il s'engage dans l'Armée *Rhin et Danube* commandée par Delattre de Tassigny. Son fils Christian naît le 1^{er} septembre 1945. Paul sera démobilisé en janvier 1946.

Faisons un arrêt sur l'image et interrogeons-nous sur le ton de ces épisodes. Certes, leur aspect dramatique est intéressant mais on sent une certaine impersonnalité dans la conduite du récit. Ainsi, c'est au détour d'une phrase explicative qu'on apprend qu'« En effet, j'étais marié depuis le mois de mai 44 et Angèle était enceinte ». Le lecteur note cette mise à l'arrière-plan de sa vie affective et attend la suite.

La suite ne se fait pas attendre : avec son engagement par l'usine Alsthom, à Belfort, sa vie va changer. À présent, Paul va être porté par ce que l'histoire nommera les Trente Glorieuses. Ce développement économique sans précédent créera une création d'emplois formidable qui coïncide dans l'usine Alsthom avec le départ de l'ingénieur, en conflit avec le chef de service. Paul le remplace dans des projets importants. Il s'appuie sur la compétence ouvrière en matière de chauffage : Jean, ouvrier hors pair, détenteur d'une science intuitive, le seconde. Il fera l'objet du premier portrait *sent* du texte. Paul complète sa formation par l'étude d'ouvrages techniques qui approfondissent sa connaissance de la mécanique des fluides. Pris, dévoré par son travail, de projet en projet, ses connaissances, son expérience s'accroissent. Si sa vie privée en pâtit, son métier, plein, riche, le dédommage de tout. Paul a trouvé sa voie, Paul est heureux. Ces pages débordent de l'urgence de dire, elles coulent, rapides, pleines d'anecdotes, de rencontres où l'amitié se marie à l'amour du bel ouvrage. Paul, l'ancien apprenti-dessinateur, exerce désormais les responsabilités d'un ingénieur. S'il n'obtient pas le titre, il en a toutes les satisfactions.

Les Trente Glorieuses ne se manifestèrent pas seulement sur le plan économique. Les mœurs également s'assouplirent, mais pas tout de suite. Paul allait s'en apercevoir.

Paul avait une liaison avec Suzanne, une collègue. De cette liaison naquit un fils, François. Suzanne n'était pas mariée ; sa famille comptait des pasteurs très en vue. Le divorce était toujours mal considéré socialement. Suzanne accoucha donc sous X, dans le Midi, et son fils François fut confié à une Œuvre d'adoption. La pression sociale était alors (1958) sans pitié pour les enfants nés hors mariage. Les mots les plus humiliants flétrissaient la mère et son enfant et cela à tous les étages de la société : en héraldique, la marque de bâtardise séparait la lignée légitime de l'illégitime. Sans qu'il en sût rien lui-même, François fut regardé par certains dans son milieu d'accueil, qui pour lui était, sans l'ombre d'un soupçon, sa vraie famille, comme un étranger. Ce n'est qu'à 47 ans qu'il apprit d'un oncle « qu'il n'était pas des leurs ».

La retraite de Paul coïncida avec la fin des Trente Glorieuses. Une autre organisation du travail, impersonnelle et méprisant l'expérience des gens de terrain, s'était mise en place avec la fin de la grande industrie. Les plans sociaux se succédèrent. Paul demanda sa pré-retraite. Pendant ses premières années de retraite, Christian Zimmerman put jouir de la présence de son père. Celui-ci était grand marcheur et son fils eut la joie de longues promenades communes. Les randonnées dans le Tyrol, les conversations avec les paysans qui les hébergeaient étaient des moments de sérénité, de calme intérieur.

La culture de Paul était essentiellement technique et non littéraire. C'est peut-être le manque de familiarité avec les livres qui l'a rendu réceptif aux études d'une

communauté paroissiale sur les sources du Livre. L'ambiance chaleureuse, fraternelle et studieuse ne pouvait que convenir à un homme qui s'était livré passionnément à sa profession exercée dans un milieu humain amical.

Angèle meurt à 83 ans, en 2004. Paul revoit Suzanne, ils se marient deux ans plus tard. Un commun désir de retrouver leur fils leur fit entreprendre des recherches, difficiles, car la loi protège l'enfant et la famille adoptante. Mais de son côté, François, après les révélations de l'oncle, eut également l'envie de retrouver ses parents biologiques. Cela facilita les recherches et, après des contacts téléphoniques émouvants – c'est Suzanne qui décroche au premier appel téléphonique de son fils –, ils rencontrent François, son épouse et leur fils. La famille reconstituée a la grande joie de passer la Noël 2007 ensemble.

Le récit autobiographique de Paul se conclut par un rappel de la valeur du travail qui a marqué sa vie. Il est suivi par une partie intitulée *Moments Mémoire*, faite de courts textes destinés, je crois, à servir de support à des scènes filmées : « Première cigarette », « La canadienne », « La cantine », « Noël à l'atelier ». L'écriture varie entre le *Je* et le *Tu*, saynètes vivantes et bien venues, accompagnées de portraits de collègues pittoresques ou devenus des amis.

Suivent alors une chronologie de la lignée paternelle et un arbre généalogique.

Un mot sur la postface qui clôt l'ouvrage. En six pages, l'auteur évoque, dans un style ferme, son père dans son époque, et les interactions entre le particulier et le général.

Je conseille au lecteur de lire d'abord ces six pages, il sera alors on ne peut mieux préparé pour commencer la lecture du récit d'une vie passionnée, dicté par la piété filiale. Il comprendra mieux le sens profond des épigraphes et des dédicaces.

Louis Vannieuwenborgh

Des nouvelles des autres archives

La DTA (Deutsche Tagebucharchiv)

En avril 2017, la DTA, qui a son siège à Emmendingen au sud-ouest de l'Allemagne, plus précisément dans le Land de Bade-Wurtemberg, adresse un courriel à ses lecteurs et sponsors pour les informer des éléments importants qui font l'actualité des archives allemandes de l'autobiographie. Voici un condensé de ces informations en français.

L'actualité de la DTA

Annegret Braun, chercheuse et chargée de cours à l'université de Munich, a donné une conférence le 28 mars 2017 dans l'ancien hôtel de ville d'Emmendingen. Pour rédiger son livre paru en mars 2017 et intitulé *Mr. Right und Lady Perfect – Von alten Jungfern, neuen Singles und der grossen Liebe* (*Mr. Right et Lady Perfect – Vieilles filles, nouveaux célibataires et grand amour*), elle a consulté les archives de la DTA à propos de divers thèmes liés à la quête du bonheur : recherche d'un partenaire du 18^e siècle à nos jours, mariages d'amour et mariages arrangés, célibat, vie conjugale, speed dating. Parmi les

extraits de journaux intimes, épinglons ce témoignage rédigé en 1933 par Marga (28 ans) :

« Je me suis trompée et suis de nouveau seule. Et pourtant mon cœur aspire tellement à l'amour. Pourquoi ma route passe-t-elle toujours à côté du bonheur ? »

S'exprimant au nom de la DTA, Marlene Kayen et Johanna Hilbrandt ont donné une conférence à l'institut culturel *Urania* de Berlin en décembre 2016. Sur le thème « Le journal intime et la passion de l'autobiographie », elles ont exposé l'origine et le mode de fonctionnement de la DTA dont le fonds comporte près de 18.000 documents échelonnés sur trois siècles. À titre d'exemple, elles ont présenté une valise contenant les multiples carnets de souvenirs que Marga Berndt, célèbre ballerine durant la première moitié du XX^e siècle, a légués à leur association.

Les membres et sympathisants de la DTA se sont réunis en assemblée générale le 25 avril 2017 dans l'ancien hôtel de ville d'Emmendingen. Un rapport de la direction et des groupes de travail relate les principales réalisations des mois écoulés et les projets pour l'année à venir. La nouvelle brochure *Lebensspuren 2016 (Traces de vie 2016)* a également été présentée.

À intervalles réguliers, Christel Olejar, collaboratrice de la DTA, change le contenu d'une vitrine située à côté de la consigne de la gare d'Emmendingen. Elle y expose des documents, cahiers et carnets, ouverts ou fermés, dont les couleurs accrochent le regard des passants.

Une trentaine d'anciens professeurs de Freiburg ont rendu visite à la DTA et à son musée. Marlene Kayen leur a exposé l'histoire et les activités de son association. On leur a présenté de nombreux journaux intimes dans leur version originale et même un carnet minuscule de trois centimètres sur quatre.

Karen Bähr qui prépare une thèse de doctorat à l'université d'Erfurt intitulée *Débâcle et nouveau départ – retour en Allemagne et en Autriche entre 1918 et 1938* a témoigné sa gratitude à la DTA dont elle a pu consulter les archives pendant dix jours, centrant ses recherches sur le retour à la vie civile des soldats après la Première Guerre mondiale.

Christa van Husen préside un groupe de lecture de la DTA depuis de longues années. Pour son anniversaire, ses amis avaient l'intention de lui offrir un cadeau. Ne voyant pas ce qui pourrait lui faire plaisir, elle les a invités à transformer leur cadeau en don pour la DTA.

Une cinquantaine de carnets rédigés entre 1944 et 1979 par Doris Kraus (1931-2007) ont été confiés à la DTA. Restée célibataire, elle a notamment travaillé comme secrétaire tout en voyageant à bord des TEE, les trains de prestige rapides *Trans-Europ-Express* qui ont circulé dans certains pays européens entre 1957 et 1983. On y trouvait un restaurant, un bar, parfois un salon de coiffure et même un secrétariat.

Les archives de la DTA et les deux guerres mondiales

En compagnie d'une dame qui avait permis à Karl Judas (devenu Carl Jaburg après son exil aux États-Unis), d'échapper aux persécutions nazies, quatre descendants de ce dernier ont rendu visite à la DTA. Sa fille a remis l'original du journal intime de son père dont une copie figurait déjà dans les archives depuis 2015. Elle s'est réjouie de ce que les écrits de son père soient désormais si bien conservés et respectés. Né en Allemagne en 1926 et décédé à New York en 2013, il avait rédigé ce journal en 1941 alors qu'il était âgé de 15 ans. Il a expliqué la raison pour laquelle il avait alors décidé de prendre la plume comme suit :

« Les épouvantables coups du sort qui nous ont frappés, nous les Juifs, en Allemagne, je ne les ai pas décrits jusqu'à présent. Ils sont toutefois restés gravés dans ma mémoire. J'ignore ce qui dans le "Livre de la vie" nous attend demain et si je devrai endurer des angoisses plus terribles encore et je crains aussi que certains détails m'échappent au fil du temps ».

Wolfgang H. a déposé le journal personnel de son père à la DTA, motivant son geste en ces termes :

« Mon père comme ma mère ne parlaient jamais à leurs enfants de la période allant de 1939 à 1945. Ils veillaient sur le grand coffre abritant tous les documents et distinctions honorifiques comme s'il contenait un immense secret. Je n'ai pas lu entièrement ce journal car je craignais d'y découvrir mes parents sous un jour tout à fait différent, ce que je ne voulais pas, mais je ne pouvais pas non plus le brûler ».

Florian Huber, journaliste, cinéaste et historien, a effectué des recherches dans les archives de la DTA. En mars 2017, il a publié un livre intitulé *Hinter den Türen warten die Gespenster. Das deutsche Familiendrama der Nachkriegszeit* (*Les fantômes attendent derrière les portes. Le drame des familles allemandes après la guerre*). Son travail s'attache aux années 1940 et 1950, aux familles, à leur entêtement ainsi qu'à leurs traumatismes liés au national-socialisme et à la Seconde Guerre mondiale, au silence et au refoulement qui se dissimulaient derrière les façades des maisons et qui caractérisaient cette période d'essor économique, aux nombreuses raisons qu'on avait de détester ou d'aimer cette époque. Sept autobiographies conservées par la DTA dont sont extraites d'abondantes citations, d'une part, et des interviews de descendants de leurs auteurs, d'autre part, constituent l'essentiel de cet ouvrage selon lequel tout un monde se cachait derrière les portes : des hommes et leurs souvenirs passés sous silence, des femmes affirmant ne rien savoir, ou se mentant à elles-mêmes, et des enfants observant les adultes, se faisant leurs complices ou se révoltant contre eux.

Pour plus d'informations :

www.tagebucharchiv.de//dta@tagebucharchiv.de

Claude Buchkremer

Letterenhuis à Anvers

Het archief van Madeleine Duguet (Letterenhuis, Antwerpen)

« Ce que je sais, c'est que quoiqu'il arrive je ne désarmerai pas »³⁰

Résumé

Une part importante des archives de Madeleine Duguet conservées à la *Letterenhuis* est consacrée à la correspondance que cette artiste peintre, sculpteur et poète a entretenue pendant de longues années avec les membres de sa famille, ses amis ainsi que les membres et sympathisants de la Pléiade des Jeunes.

Née à Liège en 1909 dans une famille de huit enfants, Madeleine Duguet étudie la peinture avec Alfred Bastien³¹ à l'Académie des Beaux-arts de Bruxelles ainsi que l'histoire de la musique avec Ernest Closson et le chant avec Jeanne Flament au Conservatoire de Bruxelles.

En 1958, elle crée la Pléiade des Jeunes³² où les artistes peuvent se rencontrer sous le signe de l'art et de l'amitié. Elle exerce ses talents littéraires sous le pseudonyme de Gertrude Joffray et est émue par la poésie de José Tairhumène (José Trussart) dont elle publie en tout sept recueils, d'abord aux Éditions Elath et ensuite aux Éditions de la Pléiade des Jeunes. José l'appelle « la dame de l'île aux oiseaux », une métaphore pour la maison de Madeleine à la Milisstraat³³ à Anvers où il aura l'occasion de séjourner à plusieurs reprises lors de ses congés de coopérant au Congo.

« Le classement de ces archives, qui a commencé en décembre 2016 à la *Letterenhuis*, nous dit Jef Tegenbos, est toujours en cours. Il nous permet de découvrir une artiste polyvalente et nous permettra, espérons-le, aussi de dresser un inventaire d'un pan entier du milieu artistique des années 1950 à 1970. En ce qu'il touche au monde et à la production littéraire des auteurs francophones de Belgique, il y a un lien magnifique à établir avec les Archives et Musée de la littérature à Bruxelles ».

Claude Buchkremer

Inleiding

« Mademoiselle Madeleine Duguet, Artiste peintre sculpteur poète »

Deze tituluur sierde steevast de omslagen van de jarenlange correspondentie die Nelly Duguet (zelf ook amateur-kunstenares) met haar zus Madeleine onderhield. De briefwisseling met familie en vrienden, en met de leden en sympathisanten van de *Pléiade des Jeunes*, maakt een betekenisvol onderdeel uit van het archief van Duguet dat

³⁰M. Duguet, *Mémoires*, deel 2, p. 5. Onuitgegeven tekst (typoscript; archief Letterenhuis).

³¹Auteur du *Panorama de la bataille de l'Yser* dont l'histoire est évoquée dans la correspondance d'Adrien Blomme.

³²José Trussart en est un membre fondateur et il a créé un cercle, « La pléiade des jeunes » au Congo également [MLPA 00243/0004].

³³ Cf. l'histoire de cette maison en 3^e de couverture.

in het *Letterenhuis* in Antwerpen berust. Het archief wordt sinds kort ontsloten in de databank *Agrippa*³⁴.

Madeleine Duguet, « la dame de l'île aux oiseaux »

Madeleine Duguet werd op 30 september 1909 geboren in een kunstzinnig gezin in Luik, als vijfde van in totaal acht kinderen. Vader Théodore was amateur schilder, haar broer Roger een professioneel violist en ook de meeste van de overige broers en zussen waren op een of andere manier artistiek bezig met pen, penseel of stem.

De creatieve talenten van Duguet zouden zich al vroeg uiten. Op haar dertiende schreef ze haar eerste – onuitgegeven – roman, *Le prince des Vénitiens*, met een zelf ontworpen kافت die zo het product van een uitgeverij kon zijn. Als veertienjarige schreef ze zich in aan de Academie voor Schone Kunsten in Brussel, waar ze o.a. als leerling van Alfred Bastien (1873-1955) verschillende eerste prijzen in schilderkunst behaalde. Haar artistieke honger stopte niet bij de beeldende kunst. In de periode 1932-1934 studeerde ze aan het Conservatorium van Brussel. Ze volgde er de lessen muziekgeschiedenis bij Ernest Closson (1870-1950) en zang bij de altsoliste Jeanne Flament (1872-1956) die haar *Une voix du Bon Dieu* zou toegedicht hebben³⁵.

Met Flament groeit een vriendschap die Madeleine Duguet in 1939 zal doen besluiten om van Brussel naar Antwerpen te verhuizen, om te zorgen voor haar zieke *petite maman* en voor haar zuster, de sopraan Maria Soetens-Flament. In die periode richt ze samen met Flament de kunstgroepering *Pragma* op, waarvoor ze diverse lezingen over kunst en literatuur organiseert.

De ziekte en het overlijden van Flament in 1956 doen haar in een diepe crisis belanden, waar ze slechts met moeite en dankzij de niet aflatende pogingen van haar jonge (joodse) leerling Moshe Macchias (1932-2006) uit geraakt. Het wordt het begin van een nieuwe creatieve periode. Niettegenstaande haar zwakke gezondheid vindt ze een schier onuitputtelijke energie voor haar vele projecten. Ter nagedachtenis aan haar vriendin richt ze in 1956 de *Vrienden van Jeanne Flament* op waarmee ze de interconservatoire zangwedstrijd *Jeanne Flament* organiseert. Ze schildert, ze beeldhouwt, ze waagt zich aan poëzie en schrijft enkele scenario's voor films. Daartussen vindt ze nog de tijd om hulde te brengen aan andere kunstenaars in retrospectieve tentoonstellingen: in 1957 voor haar vriend, de Antwerpse schilder Jan Claessens (1879-1963), in 1958 voor haar oud-leraar Alfred Bastien, in 1959 voor de schilder Emile de la Montagne (1873-1956).

Mede onder de sterke impuls van Macchias zal ze in 1958 de *Pléiade des Jeunes* oprichten *sous le signe de l'art, de l'amitié ; poètes, peintres, musiciens devaient s'y rencontrer sans qu'il soit fait état de race, d'opinion, de langue ou tendance artistique*. Het was geen vereniging in de klassieke zin, *bien plus un climat qu'un groupement* zoals ze zelf aangeeft in 1962³⁶.

³⁴ Agrippa: <http://www.letterenhuis.be/nl/pagina/databank-agrippa>.

³⁵ M. Duguet, *Mon monde à moi*. Onuitgegeven tekst gericht aan Maurice Spruch/MosheMacchias (typoscript; archief Letterenhuis).

³⁶ Notities M. Duguet, voor een presentatie bij CELF op 18 december 1962. Onuitgegeven tekst (handschrift; bezit familie Spruch).

Via haar netwerk zullen er in de volgende jaren ook in andere steden (Parijs, Charleroi) en zelfs in Congo vergelijkbare kernen ontstaan.

Duguet was zoals gezegd ook literair actief, onder haar eigen naam en onder haar pseudoniem Gertrude Joffray, al is veel van haar werk niet uitgegeven – Duguet was vooral een beeldend kunstenaar. Maar ze werd erg aangesproken door de talenten in haar omgeving, en de poëzie van José Tairhumène (1931-2013) had haar bijzonder ontroerd. In 1958 gaf ze zijn bundel *Terre promise* uit in de door haar opgerichte uitgeverij *Les Éditions Elath*. De naam van de uitgeverij was niet lukraak gekozen. Hij verwees naar de stad Elath, pleisterplaats op weg naar het Beloofde Land Kanaan en sloot zo aan bij het thema van de bundel, én bij haar eigen project *Visages d'Israël*, met reproducties van haar schilderijen over en opgedragen aan de tien jaar jonge staat. In de jaren die volgen zal ze in totaal zeven dichtbundels van Tairhumène uitbrengen, eerst nog onder de naam *Éditions Elath*, later onder de naam *Les Éditions de la Pléiade des Jeunes*.

La dame de l'île aux oiseaux, noemde Tairhumène haar, en hij gebruikte het eiland als een metafoor voor haar huis in de Milisstraat, waar hij een tweede thuis vond tussen zijn activiteitsperiodes als coöperant in Congo, en waar :

« Mes oiseaux, mes poèmes chantent derrière moi et, veilleuse attentive, une femme dévote les caresse, leur réserve les mietjes de son pain quotidien, les aime si parfaitement que son cœur en devient nourriture. »³⁷

Duguet werd tijdens haar leven verschillende keren gelauwerd in binnen- en buitenland: met de Prix Conrad Chapman in 1965 (uitgereikt door de *Conseil européen d'art et d'esthétique*), in 1967 met de gouden medaille uitgereikt door de *Accademia internazionale di Roma*, in 1971 kreeg ze de titel van Ridder in de Leopoldsorde. In 1974, toen ze al ziek te bed lag, werd haar de prijs Louis Clesse toegekend door *L'Œuvre nationale des beaux arts* in Brussel.

Het archief

In 1974 werd Madeleine Duguet voor de tweede keer in acht jaar in het ziekenhuis opgenomen wegens borstkanker, de ziekte die haar datzelfde jaar uiteindelijk fataal zou worden, op 22 december. Haar leerling en enig erfgenaam, Moshe Macchias, de kunstenaar die haar al die jaren steunde (*si tu n'es pas un fils par la chair, tu l'es par le coeur et l'esprit* schreef ze aan hem³⁸), kreeg de opdracht om haar archief over te maken aan het Letterenhuis³⁹ in Antwerpen waar het in mei 1974 gedeponneerd werd.

Uit de toestand van dat archief en uit haar correspondentie valt op te maken dat Duguet zelf min of meer een ordening had aangebracht, zoals ze dat gedaan had met het archief van Jeanne Flament dat ook in het Letterenhuis berust. Maar door de verwevenheid van de levens van Flament, Duguet, Macchias en de leden van de *Pléiade des Jeunes*, is het niet verwonderlijk dat de betrokken archieven niet altijd

³⁷ J. Tairhumène, « La dame de L'île aux oiseaux » ; in *Les exilés*. Onuitgegeven tekst (typoscript ; bezit familie Spruch).

³⁸ Brief M. Duguet aan Maurice Spruch, dd. 25.4.1966 (archief Gaby Peeters).

³⁹ Toenmalig : het Archief en Museum van het Vlaams Cultuurleven (AMVC).

strikt van elkaar te scheiden zijn. Meer zelfs: archiefstukken van de ene kwamen soms terecht in het archief van de ander.

Het archief van Duguet bevat een uitgebreide correspondentie die getuigt van haar grote netwerk. Er is vooreerst de briefwisseling met haar familie, haar broers en zussen, neven en nichten waarmee ze een sterke band had en waarvan sommigen ook in de kunstscène actief waren. Daarnaast onderhield ze de contacten met de leerlingen en vrienden van Jeanne Flament, die h  ar vrienden werden: Yvonne Levering, Marie Lejeune-Urbain, Mariette Crombez, Irène Heyndricx, Blanche Cuvelier, Zette Emery-Moens, Marie Howet, Marie Gevers...

Ook de correspondentie van de leden van de *Pléiade des Jeunes* neemt een groot deel in van het archief. Het gaat dan niet alleen om de brieven aan Duguet zelf, maar ook die tussen de leden van de *Pléiade* onderling. Daar komt uiteraard de briefwisseling in voor van José Tairhumène, dikwijls vanuit Congo waar hij als coöperant werkte; van Moshe Macchias, Gaby Peeters, Franz Dutilleu, René Atlass, Suzanne Ariel,... In Frankrijk correspondeerde ze met Robert Darame, Catherine R  thy en de Algerijns-Franse auteur Jeanne Benguigui (1922-2011) die af en toe bij Duguet in de Milisstraat verbleef.

Veelvuldig contact had Duguet ook met Franstalige (vooral Belgische) schrijvers: Maurice Car  me, Jean Louvet, G  o Libbrecht, R  mo Pozzetti, Anita Nardon, Jean-Paul Flament, Jean Braeckman, Angèle Lamotte...

De ordening van het archief in het Letterenhuis is gestart in december 2016 en is een werk *in uitvoering*. Het scheidt een beeld van een veelzijdig kunstenaars, maar het zal hopelijk tegelijk toelaten om een deel van de artistieke scène in de jaren 1950 tot 1970 in kaart te brengen. En waar die raakt aan de wereld en de literaire productie van de Franstalige auteurs in België is er een prachtige link te leggen met de *Archives et Musée de la Littérature* in Brussel.

Jef Tegenbos

Liste des documents traités dans ce numéro

1. Biesemans, Émile, *Le coffre*, tapuscrit, 11 p., 1960 [MLPA 00382].
2. Bodart, Berthe, *Carnet de poésie. Guerre 14-18*, 4 août 1914-1919, 74 p. [MLPA 00328].
3. Burhin, Yves, *Lettres d'Afrique, tome III, Maroc Berkane 1962-1967, Première mission au Maroc du 16 juillet au 6 octobre 1962*, tapuscrit, 14 p., 2011 [MLPA 00422/0003].
4. Buvens, Jean, *Un enfant de la guerre*, manuscrit, 75 p., 2015 [MLPA 00389].
5. Chasse, Jean, *La dernière plume. Troisième volet de la deuxième trilogie du « Chant du Coq » et Peroratio*, 13 p., 2016 [MLPA 00402/0001].
6. Colleye, Fernand, *Mon Amour, en vérité*, 198 p., 2011 [MLPA 00390/0001].
7. Colleye, Fernand, *Les petites Cousines*, Aquiprint, Bruges (France), 161 p., 2016 [MLPA 00390/0002].
8. de Brucq, Édouard Alfred, *Brève histoire de ma vie*, 1907, 4 cahiers manuscrits, [MLPA 00449].
9. de Brucq, Danielle, *Mon voyage dans un autre Guatemala*, tapuscrit, 9 p., 2006 [MLPA 00453].
10. De Wée, Albert, *Journal de campagne 1914-1915*, 21 p., 1914-1915 [MLPA 00420/0005].
11. De Wée, Albert, *Divers*, manuscrit, 28 p., 1943 [MLPA 00420/0006].
12. Dosogne, José, *La maison de mon enfance. Biographème 6*, manuscrit, 2 p., 2016 [MLPA 00288/0006].
13. Dosogne, José, *Les métiers de l'enfance. Une jeunesse passée en Ardenne namuroise, Biographème 7*, manuscrit, 3 p., 2016 [MLPA 00288/0007].
14. Dosogne, José, *Le journal de Paris, 103^e voyage, du jeudi 1^{er} décembre au lundi 5 décembre 2016. Un Paris d'automne où tout nous étonne malgré nos séjours antérieurs*, 2 p., 2016, [MLPA 00255/0012].
15. Dosogne, José, *Journal de voyage. Un séjour en Loire-Atlantique. Pornic : son port, son voilier, et le quartier de la corderie*, 1 p., 2016 [MLPA 00302/0003].
16. Du Moulin, Raymond, *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate. Après la retraite, 1987-2008*, chapitres XVII et XVIII, 51 p., 2006-2008 [MLPA 00147/0002].
17. Gadeyne, Jean-Jacques, *Il y aura d'autres printemps. Conte philosophique*, 188 p., 2011 [MLPA 00421].
18. Grunbaum (épouse Kacenelenbogen), Lili (Léa), *Contre l'oubli. À mes enfants et petits-enfants*, 44 p., 2001 [MLPA 00268].
19. Hermanus, Merry, *Du bonheur de la certitude d'être aimé*, autoédition, 320 p., 2010 [MLPA 00401].
20. Hermanus, Merry, *Je t'écris par delà les nuages. Lettre ouverte à Albert Faust*, édit. CEFAL, 38 p., 2006 [MLPA 00456].
21. Houtart, François, *Lettre au cardinal Suenens*, 22 p., 30 juillet 1968, [MLPA 00249/0025/001].
22. Houtart, François, *Correspondance. Premier voyage en Amérique latine. Mexico, les 20 et 21 février 1954*, 7 p., 1954 [MLPA 00249/0004/002].
23. Lefèbvre, André, *Exode 1940*, 26 p. [MLPA 00055].
24. Maitron, Michèle, *Blanche. Une vie effacée. Récit*, édit. Émile Van Balberghe, 100 p., 2002, *dédié à Simone Bellière* [MLPA 00446].

25. Malva, Constant, *Lettre à Marianne Pierson-Piérard*, 25 septembre 1967, 2 p. [MLPA 00404 (copie)], [ML 11435/0044-0050 (original)].
 26. Morisseau Rangé, Annick, *Impasse du Cordier*, 2 p., 2016 [MLPA 00391].
 27. Slacmeulder (épouse Mallieux), Germaine, *Enthousiasme, optimisme, volonté. Témoignage*, 16 p., 2016 [MLPA 00447].
 28. Ramsdam, Roger, *Les Silences du Vercors. Journal de voyage*, manuscrit, 9 pages, 1977 [MLPA 00439].
 29. Ramsdam, Roger, *Ce Népal-Paradis*, manuscrit, 33 p., 1979 [MLPA 00440].
 30. Rouhart, Martine, *Agir et Accueillir. Réédition, six ans après*, Brumergeres-Geb'Arts, 83 p., 2016 [MLPA 00445].
 31. Vandenbosch, François, *Carnet-agenda*, 3 carnets, 1916, 1917, 1918 [MLPA 00327/0002/0003].
 32. Verstichel, Gilbert, *Chronique d'un zonard. Aubervilliers. Année 40*, 195 p., 17 photos, autoédition par ses fils, [MLPA 00454].
 33. Zimmerman, Christian, *Un homme, un destin, une génération. Un récit de vie de Paul Zimmerman*, L'Orée du Bois, 146 p., nombreuses illustrations en couleur et en noir et blanc, 2008 [MLPA 00443].
-

Index des auteurs

B

Biesemans, Émile, 49, 71
Bodart, Berthe, 52, 71
Burhin, Yves, 28, 71
Buvens, Jean, 23

C

Chasse, Jean, 58, 71
Colleye, Fernand, 12, 15, 71

D

de Brucq, Danielle, 47, 71
de Brucq, Édouard Alfred, 42, 71
De Wée, Albert, 40, 71
Dosogne, José, 21, 38, 59, 71
Du Moulin, Raymond, 9, 71

G

Gadeyne, Jean-Jacques, 11, 71
Grunbaum (épouse Kacenenbogen), Lili (Léa), 16,
71

H

Hermanus, Merry, 26, 61, 71
Houtart, François, 31, 33, 71

L

Lefèbvre, André, 19, 71

M

Maitron, Michèle, 60, 71
Malva, Constant, 50, 72
Morisseau Rangé, Annick, 27, 72

R

Ramsdam, Roger, 35, 36, 72
Rouhart, Martine, 60, 72

S

Slacmeulder (épouse Mallieux), Germaine, 30, 72

V

Vandenbosch, François, 53, 72
Verstichel, Gilbert, 22, 71, 72

Z

Zimmerman, Christian, 62

Table des matières

PRÉSENTATION DU NUMÉRO	5
Constellations d'archives et transmission du patrimoine autobiographique	5
La transmission du patrimoine autobiographique dans les constellations familiales	5
La constellation familiale « De Wée »	5
La constellation familiale « Mallieux-Slacmeulder »	6
La constellation familiale « de Brucq »	6
La transmission du patrimoine autobiographique dans les constellations sociopolitiques	7
La constellation sociopolitique François Houtart	7
La transmission du patrimoine autobiographique dans les constellations littéraires et artistiques	7
La constellation littéraire et artistique de la Pléiade des Jeunes	7
PUBLICATIONS	8
LES MÉMOIRES	9
L'AUTOBIOGRAPHIQUE ET LA MÉMOIRE	16
Les passeurs	16
La Seconde Guerre mondiale	16
L'enfance dans les années 1930 et 1940, avant et pendant la guerre	21
Le communisme et le socialisme d'après-guerre	26
Les métiers disparus	27
Les expatriés	28
Les défricheurs	30
Premiers témoins du quatrième âge	30
LES JOURNAUX DE VOYAGE	31
Fragments du journal de voyage de François Houtart	31
Les journaux d'alpinistes	35
Roger Ramsdam et la haute montagne	35
Les journaux de la mer	38
Les journaux à épisodes	38
LES ARCHIVES FAMILIALES	39
La constellation familiale De Wée	39
Une constellation d'archives reconstituée	39

La constellation familiale de Bruck	42
Le patrimoine littéraire et artistique dans les archives familiales	49
LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE AU JOUR LE JOUR À BRUXELLES	52
Le carnet de poésie d'une jeune fille	52
Écrits pour Berthe Bodart	52
L'agenda d'un horticulteur	53
Les travaux et les jours de François Vandenbosch, horticulteur à Stalle durant la Grande Guerre	53
GRANDS ET PETITS QUESTIONNEMENTS EXISTENTIELS DANS L'AUTOBIOGRAPHIE	58
AUTOBIOGRAPHIES ÉDITÉES	60
DES NOUVELLES DES AUTRES ARCHIVES	64
La DTA (Deutsche Tagebucharchiv)	64
L'actualité de la DTA	64
Les archives de la DTA et les deux guerres mondiales	66
Letterenhuis à Anvers	67
Het archief van Madeleine Duguet (Letterenhuis, Antwerpen)	67
LISTE DES DOCUMENTS TRAITÉS DANS CE NUMÉRO	71
INDEX DES AUTEURS	73

A room with a view

Ici, dans la maison de Madeleine, ce qui nous réunit, ce n'est pas tant que l'on se parle mais que l'on peut s'entendre.

José Tairhumène¹, in *Les exilés*

6 januari 1956 : een zwarte bladzijde in het leven van de kunstenaars Madeleine Duguet (Luik 1909-Antwerpen 1974). Op die dag overlijdt Jeanne Flament (Antwerpen 1872- Antwerpen 1956) – haar lerares zang, haar vriendin, haar petite maman zoals Duguet haar noemde – en ze is gedwongen om het huis te verlaten waar ze sinds 1939 samen woonden, Provinciestraat 113 in Antwerpen.

Haar nieuwe onderkomen, de eerste verdieping van Milisstraat 9, ligt niet toevallig vlak in de buurt van haar oude verblijf. « Mon choix s'est porté sur celui-ci parce que de la fenêtre de la chambre qui me servira plus tard d'atelier, j'aperçois le jardin de la rue de la Province. Peu de choses il est vrai ! Le poirier, le lilas blanc qui en ornaient le fond, un pan de mur de la vieille maison de briques rouges que j'ai peinte si souvent ! Cela suffit pourtant à me donner l'illusion que je n'ai pas complètement quitté ma chère demeure que j'aime, parce qu'elle reste malgré tout pour moi, le symbole d'une vie heureuse », schrijft ze in haar Mémoires.

Die nieuwe locatie is echter ook een nieuwe start, als beginnende kunstenaars haar om individuele lessen komen vragen en hun atelier, en sommigen zelfs hun domicile, in de Milisstraat zullen nemen. In 1958 zullen ze er de Pléiade des Jeunes oprichten, ter ondersteuning van jonge kunstenaars, met onder de initiatiefnemers o.a. Duguet, Gaby Peeters², Maurice Spruch³, Jeanne Benguigui, José Tairhumène, Franz Dutillieu. Men vindt er een toevluchtsoord, schrijft Duguet, « La rue Milis, en fait, n'est-elle autre chose qu'un refuge pour les exilés ? L'île où les oiseaux départs viennent se regrouper, avant d'entreprendre de longs voyages vers la lumière ou vers la nuit ».

Als in 1971 haar leerling van het eerste uur, Maurice Spruch, zich verlooft en verhuist, schrijft ze in dezelfde geest : « La volière de la rue Milis est vide. Mais riche des années passées sous le signe de la plus merveilleuse des amitiés ».

Jef Tegenbos⁴



¹ Pseudonyme de José Trussart.

² Dont le pseudonyme est Gabar.

³ Dont le pseudonyme est Moshé Macchias.

⁴ Jef Tegenbos, archiviste bénévole à la *Letterenhuis* d'Anvers, habite actuellement cette maison du 9, rue Milis cf.: <http://9ruemilis.blogspot.be/2017/08/quest-ce-que-la-pleiade-des-jeunes.html>

Actualités du patrimoine autobiographique est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des *échos de lecture*, comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française.

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en *je*, elle construit une lecture en *je*, qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces *écrits du moi* et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.

Ce numéro met l'accent sur la transmission du patrimoine autobiographique :

dans la constellation familiale (les fonds de Wée et Mallieux-Slacmeulder),

dans la constellation socio-politique (les fonds François Houtart et Pierson-Mathy)

et dans la constellation littéraire et artistique (les fonds Marianne Pierson Piérard et José Trussart/Madeleine Duguet/Gaby Peeters).

